

# *Museum*

Vol XXV, n° 3, 1973

## **Rôle du musée dans l'Amérique latine d'aujourd'hui**

# museum

Vol. XXV, n° 3, 1973

---

*Museum*, qui succède à *Museion*, est publié à Paris par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture.

*Museum*, revue trimestrielle, est à la fois un périodique d'information et un instrument de recherche dans le domaine de la muséographie. Les opinions exprimées par les auteurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'Unesco.

---

## ÉDITEURS

Éditeur en chef: Conrad Wise  
Éditeur adjoint: Anne Erdős

## COMITÉ CONSULTATIF

Om Prakash Agrawal (Inde)  
Sid Ahmed Baghli (Algérie)  
Raymonde Frin (France)  
Jan Jelinek (Tchécoslovaquie)  
Michael Kustow (Royaume-Uni)  
Grace McCann Morley, directeur de  
l'Agence Icom pour le Sud-Est asiatique  
Georges Henri Rivière, conseiller  
permanent de l'Icom  
Mario Vásquez (Mexique)  
Le directeur de l'Icom, *ex officio*

Le numéro : 12 F.  
Abonnement annuel (4 numéros ou  
numéros doubles correspondants) : 40 F.  
Rédaction et édition :  
Organisation des Nations Unies  
pour l'éducation, la science et la culture  
7, place de Fontenoy,  
75700 Paris (France)  
© Unesco 1973  
Presses Centrales S.A., Lausanne

---

# Rôle du musée dans l'Amérique latine d'aujourd'hui

Table ronde organisée par l'Unesco,  
Santiago du Chili, 1972

---

	<i>Éditorial</i>	127
Grete Mostny Glaser	<i>Introduction</i>	128
Mario E. Teruggi	<i>La Table ronde de Santiago du Chili</i>	129
Musée et société en Amérique latine		
Enrique Enseñat	<i>Musée, développement culturel en milieu rural et développement de l'agriculture</i>	134
Jorge Enrique Hardoy	<i>Musée et urbanisation</i>	141
Mario E. Teruggi	<i>Musée et développement scientifique et technique</i>	150
Juan Gómez Millas	<i>Musée et éducation permanente</i>	157
Musées d'Amérique latine: un tour d'horizon		
Mario E. Teruggi	<i>Argentine</i>	165
Teresa Gisbert de Mesa	<i>Bolivie</i>	167
Lygia Martins-Costa	<i>Brésil</i>	170
Grete Mostny Glaser	<i>Chili</i>	176
Alicia Dussán de Reichel	<i>Colombie</i>	179
Luis Diego Gómez Pignataro	<i>Costa Rica</i>	182
Hernán Crespo Toral	<i>Équateur</i>	184
Luis Luján Muñoz	<i>Guatemala</i>	187
Raúl González Guzmán	<i>Panama</i>	190
Federico Kauffmann Doig	<i>Pérou</i>	192
Héctor Fernández Guido	<i>Uruguay</i>	194
Documents annexes		
	I. <i>Principes de base du musée intégral</i>	198
	II. <i>Résolutions adoptées par la Table ronde de Santiago du Chili</i>	198
	III. <i>Recommandations présentées à l'Unesco par la Table ronde de Santiago du Chili</i>	200
	IV. <i>Liste des participants à la Table ronde de Santiago du Chili</i>	201
	V. <i>Associations de musées, comités nationaux pour l'Icom, répertoires de musées</i>	201
	VI. <i>Tableau des musées de Bolivie</i>	202

*I*  
Recherche dans une saline près du volcan  
Ollagüe (province de Tarapacé, Chili).  
Expédition archéologique organisée par  
le Musée national d'histoire naturelle de  
Santiago du Chili sur un ancien lac au  
bord duquel de nombreux sites préhisto-  
riques ont été découverts.





## Éditorial

Une table ronde, sur le rôle du musée dans l'Amérique latine d'aujourd'hui, tenue à l'initiative de l'Unesco, en 1972, à Santiago (Chili), tel est le sujet de ce numéro spécial, auquel ont concouru bon nombre de personnes qui avaient participé à cette réunion.

La composition en était d'un genre exceptionnel. « Une réunion de famille », écrit Grete Mostny Glaser<sup>1</sup>, mais ouverte à des gens « de l'extérieur »<sup>2</sup>, tels qu'universitaires, urbanistes, agronomes, sociologues, etc.

Le caractère interdisciplinaire en était marqué. Toutes les catégories de musées étaient représentées : art, sciences humaines et sociales, sciences exactes et naturelles, technologie avancée. Une nouveauté fut le sujet central de la réunion, le « musée intégral », musée interdisciplinaire par excellence, auquel correspond, au-delà des terres et des mers, une autre nouveauté : l'« écomusée »<sup>3</sup>.

Participation élargie et caractère interdisciplinaire y ont favorisé une prise de conscience ressentie de tous : « les musées de l'Amérique latine ne sont pas adaptés aux problèmes qui découlent de son développement », ils doivent s'employer à remplir leur mission sociale, qui est de faire que l'homme s'identifie à son milieu naturel et humain, considéré sous tous ses aspects. Le musée, ce n'est pas seulement le patrimoine, c'est aussi le développement.

Le numéro, d'un bout à l'autre, reflète ces préoccupations : introduction par les animateurs de la table ronde, aux côtés des représentants de l'Unesco et de l'Icom ; musée et société en Amérique latine ; musées d'Amérique latine : un tour d'horizon.

En 1958, le séminaire de Rio de Janeiro<sup>4</sup> concernait déjà cette région du monde caractérisée par un langage et une mentalité commune et par l'intégration poussée de deux sources de peuplement. La Table ronde de Santiago du Chili a apporté du nouveau dans cette voie à travers le monde des musées.

1. Voir p. 128.

2. Voir p. 129.

3. Voir *Museum*, vol. XXV, n° 1/2, 1973, p. 26-44, dans « Rôle du musée d'art et du musée de sciences humaines et sociales », par Georges Henri Rivière.

4. Après avoir tenu deux séminaires internationaux, à Brooklyn, N.Y., en 1952, l'autre à Athènes, en 1954, l'Unesco a organisé des séminaires régionaux successivement à Tokyo (1960), à Mexico (1962), à Lagos (1964), à New Delhi (1966) et à Alger (1968).

# Introduction

Grete Mostny Glaser

---

Les muséologues latino-américains et moi-même sommes très reconnaissants à l'Unesco de nous avoir donné l'occasion de nous retrouver entre Américains de langues espagnole et portugaise en organisant une table ronde, entièrement consacrée à l'étude de nos problèmes.

Les muséologues des pays d'Amérique latine ont rarement la possibilité de participer aux réunions et tables rondes qui se tiennent en Europe ou aux États-Unis d'Amérique; c'est pourquoi nos problèmes sont toujours un peu négligés. Et, pourtant, ceux qui, parmi nous, assistent à ces réunions peuvent constater que nous avons beaucoup de préoccupations communes, bien que nos musées soient disséminés sur le continent depuis 30° de latitude nord jusqu'à 55° de latitude sud.

La « réunion de famille » de Santiago du Chili nous a largement satisfaits. Nous avons pu définir le type de musée qui s'adapte à notre situation: le « musée intégral », c'est-à-dire un musée qui participe à la vie du pays et présente les objets dans leur contexte recréé. Le contact avec des experts latino-américains — les animateurs de la table ronde — spécialisés dans d'autres domaines du savoir nous a permis de considérer les choses sous un angle nouveau. C'était comme si nous avions regardé avec une longue vue, mais par l'autre bout; au lieu de voir nos problèmes internes agrandis, nous avons eu une vision nette et exacte de la place du musée dans le monde qui l'entoure. Enfin, la création de l'Association latino-américaine de muséologie (ALAM)<sup>1</sup> a scellé notre fraternité retrouvée et la maintiendra vivante dans l'avenir.

Nous souhaitons que ce numéro de *Museum* permette à nos collègues du monde entier de prendre connaissance de l'expérience qu'a été pour nous la Table ronde sur le rôle des musées dans le monde contemporain tenue à Santiago du Chili, du 20 au 31 mai 1972, grâce à l'aimable invitation du gouvernement du Chili.

[Traduit de l'espagnol]

1. La première réunion de l'ALAM a eu lieu à Quito, du 8 au 14 avril 1973. (N.D.L.R.)

# La Table ronde de Santiago du Chili

Mario E. Teruggi

Le « Rôle du musée dans l'Amérique latine d'aujourd'hui » : ce sujet que l'Unesco avait assigné à la Table ronde de Santiago du Chili pouvait paraître des plus anodins, à première vue. Plusieurs d'entre nous qui y participaient avaient assisté à des réunions semblables et savaient ce qu'on pouvait en attendre. Certes, il y eut une innovation dans le programme traditionnel : au lieu de rassembler uniquement des muséologues, on invita des spécialistes d'autres disciplines, pour qu'ils traitent chacun de leur spécialité et jouent un rôle d'animateurs dans les débats qui suivraient et dans l'examen du thème essentiel de la table ronde. Celui-ci, tel qu'il fut énoncé dans la première circulaire d'invitation, consistait à rechercher si les musées d'Amérique latine, en tant qu'institutions scientifiques, éducatives et culturelles, sont adaptés aux problèmes que pose le développement de la culture sociale et économique de l'Amérique latine actuelle.

Lors de la séance d'ouverture de la table ronde, M<sup>lle</sup> Raymonde Frin déclara que, en confrontant des experts de différentes disciplines, l'Unesco voulait faire une nouvelle expérience en ce qui concerne ce genre de réunions internationales. Pour sa part, M. Hugues de Varine-Bohan souligna que la réunion était conçue pour rassembler deux catégories d'experts <sup>1</sup>.

Après cet acte inaugural, quelque chose commença à se passer. Nous, muséologues, nous formons une confrérie très particulière dont nous sommes satisfaits et fiers, malgré le peu de prestige social qui s'attache à notre profession et le maigre salaire que nous en tirons. Lorsque nous nous réunissons — si du moins nous le faisons — nous parlons de nos affaires, nous nous communiquons nos expériences, nous déplorons les maux qui affligent les musées, nous recherchons des solutions et des améliorations, nous étudions des techniques, et, après avoir rédigé des déclarations et des propositions, nous nous séparons satisfaits de ce que nous avons réalisé. Nous sommes les grenouilles d'une même mare, qui coassons dans le même langage. Et voici qu'à Santiago on a mis dans notre mare des grenouilles venues d'ailleurs, dont le coassement était différent du nôtre !

Le premier exposé de « l'un de ceux de l'extérieur » sur le développement culturel en milieu rural et le développement de l'agriculture fit l'effet d'une bombe. Quand l'orateur se tut, nous, muséologues, nous nous regardâmes avec embarras, non pas tellement pour ce qui avait été dit, bien que ce fût déjà beaucoup, mais parce qu'il nous parut évident, d'un seul coup, que la vie, les souffrances, les désirs et les aspirations de l'humanité étaient en dehors des musées. Nous nous regardâmes un moment en silence parce que nous avions compris, sans plus, que les musées sont greffés sur l'arbre de la société, mais

1. Voir p. 201, le document annexe IV : « Liste des participants à la Table ronde de Santiago du Chili ».

qu'ils ne sont rien si la sève qui prend naissance dans les champs, les ateliers, les laboratoires, les écoles, les foyers et les villes ne coule pas aisément dans le tronc commun.

Dès lors, des inquiétudes diffuses et sans rapport entre elles commencèrent en quelque sorte à se concrétiser, et nous sûmes tous quelle était la réponse qu'il convenait de donner à la question fondamentale que posait la table ronde : les musées d'Amérique latine ne sont pas adaptés aux problèmes qui découlent de son développement. Quelles qu'aient été l'opinion préalable de chacun et nos idées politiques personnelles, nous avons tous senti que les musées latino-américains — ces musées qui, bien que pauvres pour la plupart, diffusent la culture avec ténacité et héroïsme — ne remplissaient pas de façon satisfaisante leur mission sociale qui est de faire que le citoyen s'identifie à son milieu naturel et humain considéré sous tous ses aspects.

Ce fut là le point de départ : nous avons la conviction que les musées faisaient très peu, parfois presque rien, en faveur du malheureux Latino-Américain. Cette certitude conduisit à réfléchir aussitôt à la finalité du musée. Il n'y eut aucune accusation directe (sauf, une fois, de la part d'un observateur), mais certaines interventions des animateurs nous firent sentir en quelque sorte que nous, les muséologues, nous étions insensibles aux problèmes économiques et sociaux qui affligent l'Amérique latine et que nos déclarations et conclusions étaient comme le chant du cygne d'une profession périmée qui ne sait ni ne peut s'adapter aux conditions présentes. Aussi, plusieurs participants déclarèrent-ils qu'on attribuait aux musées des fonctions qui ne leur revenaient pas directement. Les solutions à des questions telles que la « révolution verte » en agriculture, la diminution de l'analphabétisme, la suppression de maladies épidémiques ou de la sous-alimentation, la meilleure utilisation des ressources naturelles, pour n'en citer que quelques-unes, devaient être envisagées, diffusées, encouragées et appliquées par des agences et des organismes d'État spécialisés. Néanmoins, on ne manqua pas de signaler que, dans plusieurs pays latino-américains, ceux-ci ne fonctionnent pas comme il convient ou n'ont pas encore été créés, de sorte que c'était le rôle des musées existants de pallier cette carence.

Au cours des débats quotidiens qui suivaient les exposés des différents spécialistes, on révisa maintes et maintes fois la conception habituelle du musée face aux exigences d'une société en développement. Nous, muséologues, nous avons un arrière-goût de cendres dans la bouche et nous voulions le faire disparaître. Nous pressentions que c'était là la grande question de la table ronde et qu'il fallait lui trouver une solution.

Et ce fut l'idée du musée intégral. Elle a mûri et a pris corps au fil des jours, jusqu'à se concrétiser dans une conception nouvelle du musée, révolutionnaire même, étant donné qu'elle rompt avec les formes et les limites traditionnelles du musée dans nos pays. Ce fut la réponse que trouva la table ronde à la crise de l'Amérique latine, mais sans doute cette nouvelle conception pourra retentir dans d'autres régions, développées ou non, car le citoyen riche comme le plus pauvre sont touchés ou menacés de la même façon par les innovations et les révolutions scientifiques et techniques.

Pour revenir à l'action réciproque qu'ont exercée les muséologues et les spécialistes d'autres sciences, il est évident que ces derniers ont stimulé les premiers. Il est fort possible que, s'ils n'avaient pas présenté crûment la réalité actuelle afin de donner leur point de vue et leurs explications, la table ronde n'aurait pas été animée d'une ferveur particulière pour trouver des solutions aux problèmes de la muséologie latino-américaine. Pendant les dix jours de réunions, les débats ont été marqués par une atmosphère toute particulière, par ce quelque chose d'impondérable et d'irrésistible qui surgit spontanément au sein des assemblées. Ce fut une atmosphère chargée de préoccupations pour les problèmes latino-américains, une atmosphère d'accord unanime, chacun ayant le souci sincère de faire en sorte que les musées, sous une forme ou sous une autre, coopèrent à la tâche gigantesque qui consiste à favoriser le développe-

ment de l'Amérique latine; à elle seule cette atmosphère aurait suffi à faire le succès de la table ronde, car tous les participants y ont été sensibles. Elle a été possible grâce aux contacts établis entre les spécialistes des diverses disciplines et les muséologues.

Toutefois, si l'influence exercée sur les muséologues fut importante, elle ne le fut pas moins, ou peut-être le fut-elle même davantage, pour les experts qui présentèrent les exposés. Un observateur occasionnel aurait immédiatement remarqué que ceux qui étaient réunis représentaient deux groupes d'hommes différents, que les individus qui travaillent dans l'agriculture, en ville, au laboratoire ou dans la salle de classe pensent d'une autre façon que ceux qui vivent dans les musées et en font le but de leur existence. Outre les différences de vocabulaire et même de langage, chaque groupe utilise des paramètres et des échelles de valeurs différents et, par conséquent, a une autre vision de la réalité.

Au début, les muséologues avaient l'avantage, car, si nous pouvions comprendre ce que nous disaient les différents spécialistes, ceux-ci, en revanche, ne nous comprenaient pas et même, parfois, en arrivaient à nous regarder comme des êtres d'une autre planète. C'est qu'ils ne nous connaissaient absolument pas, à tel point que l'un d'eux avoua en aparté à l'auteur de ces lignes qu'en arrivant à la table ronde il ignorait totalement quelles étaient la fonction et la mission des muséologues. Ce furent donc les spécialistes qui découvrirent notre monde et y pénétrèrent peu à peu. Au bout de dix jours de réunions, ils vivaient les problèmes des musées et comprenaient parfaitement les possibilités que ces derniers offrent pour le développement de la culture générale sous tous ses aspects.

Le fait que la plupart des spécialistes invités aient découvert pour la première fois les musées prend une signification particulière, car on peut penser que, si des intellectuels distingués ont une idée très vague de ce qu'est la muséologie, de ses possibilités et de ses perspectives d'avenir, le reste de la population doit à plus forte raison ignorer la nature et la signification de notre travail. En d'autres termes, on dirait que l'humanité ignore ce que sont les musées et à quoi ils servent réellement. On les visite de temps en temps — généralement quand il pleut ou lorsqu'on y conduit les enfants ou des amis de passage — on en sort impressionné ou indifférent après avoir vu l'exposition qu'ont montée les muséologues et l'on ignore tout des tâches, des efforts, du dévouement et parfois des sacrifices, des rêves ou des idéaux, des espoirs qui ont permis et fécondé ce singulier phénomène culturel qu'est le musée. Cela paraît indiquer que nous, muséologues, avons passé tout notre temps à nous convaincre nous-mêmes, mais non à convaincre ceux qui sont étrangers à notre profession, et encore moins les penseurs, hommes de science et technologues qui jouent un rôle essentiel dans le monde moderne.

C'est pourquoi l'on pourrait dire que la décision de l'Unesco d'organiser à Santiago une rencontre entre les muséologues et les autres pourrait se comparer à ce que, dans le jargon des joueurs d'échecs — que le récent championnat du monde a permis de faire connaître — on appelle un « coup de situation », que l'on joue parce qu'on « sent » que ce doit être ainsi, mais sans qu'on puisse prévoir ses conséquences immédiates. Mais ce sont ces coups de situation qui, en dernier ressort, décident de l'issue de la partie; pour poursuivre l'analogie, il est fort probable que les conséquences de la Table ronde de Santiago auront une répercussion profonde et durable dans le monde de la muséologie. Non seulement à cause de la conception du musée intégral qui en est résulté, mais aussi parce qu'il semble que ce soit une très bonne politique d'inviter à l'avenir aux réunions de muséologues des personnalités éminentes de différents domaines du savoir. Jusqu'à présent, seuls les éducateurs y ont participé fréquemment, ce qui est bien naturel, mais ceux-ci — les malheureux! — comme les muséologues, ont la dure tâche de convaincre les autorités et les personnalités de diverses disciplines, afin qu'elles les aident dans leur travail. Les représentants de la profession de muséologue doivent faire prendre conscience du rôle social important qu'elle joue dans les différents secteurs de la société.

Il est donc indéniable que la Table ronde de Santiago a révélé une façon nouvelle de poser les problèmes relatifs aux musées, car, pour peu qu'on y réfléchisse, on remarquera qu'une légère différence est apparue dans la conception du musée en tant qu'institution de culture. Jusqu'à présent, dans nos pays, le musée ne vivait qu'en fonction du passé ; il lui devait sa raison d'être. Les muséologues rassemblent, classent, préservent et exposent les œuvres de cultures antérieures proches ou éloignées de nous, y compris les décombres et les résidus. Dans la dimension temporelle, le musée est un vecteur qui part du présent et dont l'extrémité se déplace librement dans le passé. Lorsque, au cours de la table ronde, on a accepté que le musée s'intègre au développement, on s'est simplement efforcé d'inverser le sens de son vecteur temporel dont le point de départ se situe à un moment quelconque du passé, mais dont l'extrémité, la pointe de la flèche, arrive jusqu'au présent et même le dépasse pour atteindre le futur. On demande en quelque sorte au muséologue de cesser de piller simplement le passé et de devenir, de plus, un virtuose du présent et un augure de l'avenir.

Voilà le défi auquel la réunion du Chili invite tous les muséologues à répondre, bien que ce n'ait jamais été exprimé de façon précise. C'est un bouleversement sur lequel il est souhaitable que nous méditions. Il n'est pas possible, en effet, que, du jour au lendemain, les muséologues modifient tous leurs schémas intellectuels ou se transforment dans leurs musées en prestidigitateurs. On attend seulement de nous que nous ayons assez d'agilité d'esprit, de largeur de vues et de bonne volonté pour examiner les nouvelles possibilités qui s'offrent à notre action et à notre conduite.

La table ronde n'a pas analysé les moyens, les façons et les formes concrètes de réaliser les aspirations qui se sont manifestées en son sein. Ce n'était pas son rôle de le tenter, car elle ne s'était pas réunie à cette fin et elle n'était pas exclusivement technique. Mais elle a examiné, dans les nombreux rapports et interventions qu'ont faits les participants, quelle devait être la place qu'occupait l'objet dans un musée qui collaborerait avec la collectivité afin de résoudre les problèmes qui se posent à elle. Car l'on acceptait que l'objet soit le point de départ et la raison d'être du musée — prémisses qui ne laissaient pas de surprendre les experts non muséologues qui étaient incapables de comprendre la façon dont, à leur avis, nous, muséologues, nous divinisions l'objet. Il y en eut même qui évoquèrent la possibilité qu'il existe des musées dépourvus d'objets. Si l'on laisse de côté ces perspectives « sacrilèges », si l'objet doit continuer d'être l'épine dorsale du musée, il faudra le doter de multiples additions, prolongements et connexions pour qu'il trouve naturellement sa place dans l'ensemble du développement social, économique et culturel qu'on veut offrir aux peuples d'Amérique latine. C'est-à-dire que, d'une certaine façon, l'objet commencerait à devenir une sorte de justification, un ancrage dans le passé, sur lequel s'appuierait la mise en œuvre de techniques de propagande — dans le meilleur sens du terme — au service de la communauté, afin que celle-ci se comprenne elle-même et sache orienter son action. L'objet cesserait d'être l'objectif essentiel et deviendrait le point de départ d'une reconstruction gigantesque dans laquelle il resterait englobé en tant qu'élément significatif et fondamental.

Peut-être pensera-t-on qu'on exige du muséologue une tâche surhumaine, car, en plus de son travail actuel, on voudrait qu'il crée, pour son musée, un *continuum* dans lequel s'intégrerait harmonieusement les caractéristiques du milieu naturel et ethnique, l'évolution sociale et économique, les étapes de la culture et du développement, les effets de l'exploitation de ressources qui peuvent être ou non renouvelées, les répercussions présentes et futures de la pollution du milieu de vie, les problèmes de salubrité, la maîtrise des fléaux de l'agriculture et de l'élevage, l'évolution des centres urbains, la transformation et les résultats des systèmes éducatifs, les perspectives à court et à moyen terme d'un bien-être général, et mille autres choses encore. Évidemment, aucun muséologue ne peut cerner la réalité dans son ensemble, ni même quelques aspects de celle-ci. Mais il ne s'agit pas de cela, car personne ne peut y songer ;

la question est que, au cours de la table ronde, on a dit que nous, muséologues, nous n'avions pas recours à la coopération de spécialistes et que nous exposions les objets de façon limitée, sans en tirer le profit maximal en ce qui concerne leur fonction primordiale qui est de rendre compréhensibles les multiples aspects d'une réalité nationale ou locale. On nous a dit qu'à l'avenir les musées exigeraient de plus en plus un travail d'équipe comprenant non seulement des muséologues, mais aussi divers spécialistes qui, jusqu'à présent, ont eu peu de choses à voir avec la muséologie. Les immenses possibilités que recèlent les objets et qui sont vitales pour saisir et comprendre le développement sont restées endormies dans les salles d'exposition parce que personne n'a su les voir et n'a pensé à les utiliser.

Évidemment, nous, muséologues, avons eu à subir les attaques des différents spécialistes pendant la table ronde. En résumé, on nous a dit que nos musées ne remplissaient pas comme il convenait leur mission dans le monde contemporain, on nous a accusés de faire preuve de déformation professionnelle pouvant aller jusqu'à l'aveuglement et, enfin, on nous a reproché de négliger la coopération interdisciplinaire. Et nous avons admis que ces accusations, qui exprimaient le point de vue, non du groupe de travail invité, mais — nous l'avons senti — celui du monde de la science et de la technologie, étaient fondées. Plus d'une fois, l'auteur de ces lignes se trouva un peu perdu, car, étant donné sa double qualité d'homme de science et de muséologue, il s'identifiait tantôt aux chasseurs qui tiraient, tantôt aux perdrix qui servaient de cible. Cependant, tout se passa dans une atmosphère de cordialité et de camaraderie totales, où chacun était mû par le désir de coopérer et de trouver des solutions aux graves problèmes de la muséologie latino-américaine.

Les résolutions et les recommandations de la table ronde donnent une idée claire de tout le travail qui a été réalisé et des résultats obtenus. De plus, on a établi les fondements et les principes directeurs du musée intégral qui ouvre de nouvelles perspectives en muséologie. Enfin, la table ronde a été le catalyseur de la création et de la mise en marche de l'Association latino-américaine de muséologie (ALAM). On pourrait parler de chacun de ces aspects, mais on a demandé à l'auteur de ces lignes d'évoquer la philosophie d'ensemble qui a inspiré la table ronde et le climat dans lequel elle s'est déroulée. Il s'est donc limité à cela en faisant part de ses impressions personnelles. Il espère néanmoins avoir su exprimer l'esprit qui a animé et guidé tous les participants.

La Table ronde de Santiago du Chili a été l'une des plus importantes de la muséologie par la profondeur de vues avec laquelle les problèmes ont été exposés et qui nous a obligés à réfléchir sur le sens et la portée de notre profession et de l'œuvre que nous réalisons. Au surplus, le succès de la table ronde est resté gravé dans l'esprit de chacun des participants : nous sommes rentrés transformés dans nos foyers, dépouillés de notre autosatisfaction et de notre suffisance, mais stimulés et humanisés pour réaliser un travail plus fécond. Et si le lecteur en déduit qu'à Santiago du Chili les muséologues n'ont fait que déchirer leurs vêtements et crier *mea culpa*, il doit être parfaitement clair que ces réactions ont été réciproques et que nous avons provoqué des changements comparables dans le groupe des spécialistes que nous avons fini par amener dans notre camp. Cette conversion est essentielle, car les hommes de science et les techniciens sont infiniment plus nombreux et influents que les muséologues dans le monde contemporain, et le destin des musées en dépend.

Si tout cela comptait peu, si la joie et la peine que nous avons ressenties à cause de cette profession que nous aimons tant ne suffisaient pas, il reste les souvenirs : l'hospitalité exquise et les attentions de notre hôte, le peuple chilien ; la chaude, nous pourrions presque dire l'amoureuse sollicitude que nous ont manifestée les représentants de l'Unesco et de l'Icom, et le concours qu'ils nous ont apporté ; l'expérience sans prix qu'est la visite d'un pays qui se trouve dans les douleurs de l'enfantement de structures nouvelles. Et, surtout, les jeunes qui, en tant que muséologues ou observateurs, se sont assis à la Table ronde de Santiago du Chili.

# Musée et société en Amérique latine

Musée, développement

2





# culturel en milieu rural et développement de l'agriculture<sup>1</sup>

Avant de traiter le sujet qui est le nôtre, il faut souligner combien a été heureuse l'initiative de l'Unesco d'inclure cette importante question à l'ordre du jour de la Table ronde sur l'Amérique latine d'aujourd'hui et le rôle du musée. Elle survient à un moment où le milieu rural est en crise puisque les moyens traditionnels tendant à surmonter les difficultés d'ordre social et économique ne donnent pas les fruits que nous en attendions.

Enrique Enseñat

Pour leur part, les musées, comme la radio et la télévision, sont des instruments porteurs de messages d'une grande efficacité, mais, à la différence de celles-ci, on n'a pas su les développer pour qu'ils occupent la place qui leur revient en tant que mécanismes générateurs de changements sociaux et du développement économique du milieu rural.

Qu'on me permette de préciser que, dans cet exposé, la conception de « développement culturel » appliqué au milieu rural va s'écarter un peu de l'optique habituelle de l'étude de la culture en elle-même. Je mettrai davantage l'accent sur les éléments culturels qui constituent un véritable obstacle au développement intégral des communautés rurales. De ce point de vue, il est inévitable d'examiner les structures agraires dans le cadre desquelles agissent les éléments culturels qui, à un moment déterminé, ont donné naissance au premier maillon de cette culture qu'est l'homme de la campagne.

Si nous nous mettons à étudier le processus de développement rural, nous courons le risque de nous heurter à un conflit d'opinions résultant des différentes tendances qui le considèrent seulement soit comme un phénomène économique, soit comme un phénomène politique.

En ce qui nous concerne, nous utiliserons la définition qu'a proposée le II<sup>e</sup> Congrès mondial de l'alimentation réuni à La Haye en 1970, suivant laquelle « le développement rural consiste à motiver, à former et à organiser la population en lui procurant, grâce aux mesures de soutien du gouvernement, les moyens et les services qui lui permettent d'atteindre un niveau de vie plus élevé et de jouer un rôle effectif dans le progrès de la communauté et de la nation ».

D'autre part, il est impératif de souligner l'importance du problème auquel nous sommes confrontés en utilisant à cette fin les chiffres indicatifs qui lui donnent sa dimension véritable. Ainsi, nous voyons que, d'après la Commission économique pour l'Amérique latine, le nombre de personnes employées en Amérique latine dans l'agriculture, la sylviculture et la chasse était en 1965 de 35,6 millions, soit 46,2 % de l'ensemble de la population active de la région qui était cette année-là de 76,8 millions.

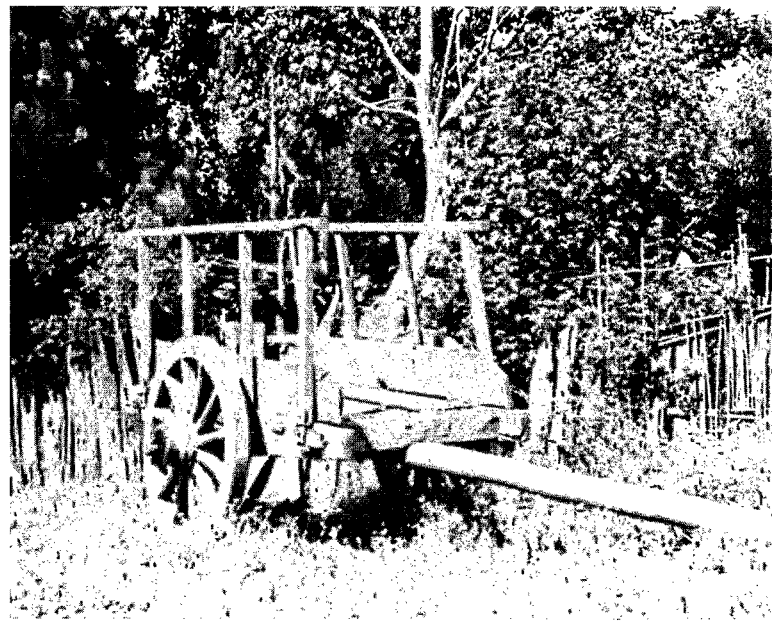
Quelle était la situation culturelle de cette importante fraction de la population active? Si l'on se réfère au nombre d'analphabètes, on voit que, d'après

<sup>2</sup> Les conditions de vie de la population rurale latino-américaine sont très rudes. Enfant travaillant au four à pain, Paicone (Argentine).

<sup>1</sup> Texte lu lors de la Table ronde de Santiago du Chili, mai 1972.



3 a



3 b

3  
 Bien souvent, les moyens de transport sont encore très primitifs : a) à l'époque préhispanique, ce sont le lama et le radeau en cuir gonflé [pétroglyphes de Tamentica, province de Tarapaca (Chili)] ; b) de nos jours, c'est encore fréquemment la charrette à deux roues.

*l'Annuaire statistique* de l'Unesco pour 1968, l'analphabétisme rural est en Amérique latine six fois supérieur à celui qu'on trouve dans les zones urbaines. D'autre part, pendant la période qui s'est écoulée entre les recensements de 1950 et 1960, le nombre d'analphabètes en Amérique latine, ruraux pour la plupart, a augmenté en chiffres absolus, bien que le taux d'analphabétisme ait baissé de 42,2 % en 1950 à 33,9 % en 1960.

Si l'on essaye de déterminer les revenus de la population rurale, on trouve que les deux tiers de la population agricole latino-américaine, c'est-à-dire 70 millions de personnes, ont des revenus inférieurs en moyenne à 100 dollars par personne et par an. Certains spécialistes en la matière affirment que, vraisemblablement, la moitié de ce groupe, c'est-à-dire 35 millions de personnes environ, ont un revenu annuel qui n'est pas supérieur à 50-60 dollars par personne. Naturellement, de tels revenus permettent seulement de survivre dans des conditions infra-humaines.

L'éminent économiste Prebisch affirme que l'agriculture latino-américaine souffre d'une carence des effets du revenu par suite d'un développement économique tardif et d'une répartition inégale du revenu. Il estime que, pour parvenir à résoudre le problème, il faudra atteindre, pour 1980, un taux minimal de croissance de 5 % dans le secteur agricole si l'augmentation de la population rurale était de 1 % et celle de la productivité agricole de 4 %.

Parlant des activités professionnelles qui servaient de cadre économique à un tel état de choses, Solón Barraclough se référait récemment à l'enquête effectuée il y a cinq ans par le Comité interaméricain de développement sur le problème de la propriété de la terre au Pérou. D'après cette étude, 1 % de la population des campagnes possédait 80 % des terres cultivées. Ces propriétaires dirigeaient presque entièrement le crédit agricole, l'eau d'irrigation, l'assistance technique ; eux seuls utilisaient des machines modernes et avaient accès aux marchés nationaux et internationaux ; ils avaient la haute main sur le pouvoir politique local et leur influence était grande sur le gouvernement de la nation.

Les petits paysans et les travailleurs de la campagne, qui représentaient 80 % de la population rurale, non seulement disposaient de très peu de terre (5 % du total), mais ils ne jouissaient pas des privilèges des propriétaires terriens. Ils étaient pauvres pour la plupart, sans possibilités et analphabètes.

Il était fréquent qu'un journalier travaille pour le patron afin d'avoir l'usufruit d'une minuscule parcelle de terre ; les salaires étaient très bas et même inexistantes. Les grands propriétaires avaient une police et des prisons à eux.

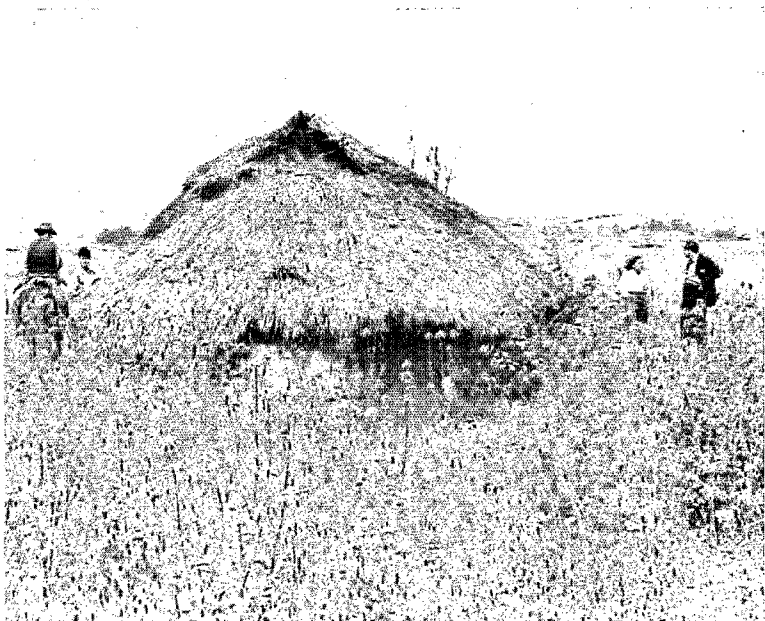
Les avis ne diffèrent guère quant aux moyens à prendre pour résoudre ces problèmes. On peut par exemple affirmer que les réformes de structures

agraires anachroniques aussi bien que le développement de la technique sont généralement considérés comme les difficultés qu'il faut surmonter si l'on veut résoudre le problème de l'agriculture en Amérique latine.

Parmi les moyens capables de provoquer un changement figure en premier lieu la réforme agraire dont on a tant souligné les mérites. A cet égard, il est intéressant de nous référer de nouveau aux conclusions du II<sup>e</sup> Congrès mondial de l'alimentation qui affirment que « la réforme agraire constitue une condition préalable à la réalisation d'autres mesures qui favorisent le bien-être de la population rurale. Si l'on ne supprime pas la domination qu'exerce une fraction de la population sur presque toutes les terres, et jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, les masses rurales ne pourront même pas s'organiser pour faire connaître leurs besoins, pour augmenter leurs revenus et pour mieux se nourrir et se loger ».

Quant à la technologie, nous pouvons mieux la définir si nous l'assimilons à la « Révolution verte ». Sa principale réussite est d'avoir permis l'utilisation de nouvelles variétés de blé et de riz à haut rendement qui modifient le rythme de production de culture fort importantes pour des régions comme l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine. Il s'agit de ce qu'on appelle le blé nain, variété insensible à la durée du jour et qui supporte de grandes quantités d'engrais.

4 a



4 b



Elle a un rendement qui peut aller jusqu'à 8 tonnes à l'hectare et qui est en moyenne de 6 tonnes. M. Chandler, directeur de l'Institut du riz, a produit les variétés de riz IRI dont le rendement peut être de 27 tonnes à l'hectare dans des conditions exceptionnelles, et de 12 tonnes en moyenne. Ces chiffres montrent qu'avec la même surface de terre cultivée on a triplé et parfois quadruplé la production.

C'est grâce à de telles innovations techniques qu'un pays traditionnellement importateur de maïs comme le Mexique a pu exporter en 1968 plus d'un million de tonnes de maïs et 72 000 tonnes de blé. La même année, les Philippines ont eu, pour la première fois depuis 1908, une production de riz suffisante.

En 1968 également, Ceylan a dépassé de 13 % sa production la plus élevée enregistrée jusqu'alors. Le Pakistan a surpassé de 30 % sa plus forte production de blé, et l'Inde de 12 %.

La surface qu'on a ensemencée avec des grains à haut rendement a augmenté de façon vertigineuse. C'est ainsi que, de 80 hectares à peine pour l'année 1964/65, on est passé en 1968/69 à 13 millions d'hectares cultivés avec des variétés de riz et de blé à haut rendement.

Parlant des conséquences qu'a eues la technique au Mexique, Edmundo Flores indique que les variétés à haut rendement aussi bien que les systèmes

<sup>1</sup> L'habitat en milieu rural : a) la « Ruca » (maison) araucane est parfaitement adaptée au milieu [province de Cautín (Chili)] ; b) une famille devant sa maison (Panama).

modernes de culture ont été la pierre angulaire de l'augmentation du revenu moyen par habitant, qui a presque triplé, passant de 200 dollars en 1949 à 560 dollars en 1969.

Dans ce pays, depuis la période 1948-1952 jusqu'à maintenant, la consommation d'engrais azotés a augmenté de 24 fois, celle des phosphates de 10 fois, et celle de potasse de 5 fois. Il en est résulté, au cours des trente dernières années, un accroissement du produit agricole brut à un taux moyen de 4,4 % par an à prix constants, qui n'a été dépassé que par des pays comme Israël et le Japon.

Toutefois, il faut préciser que la technique ne peut ni ne doit être considérée comme la « solution finale » du retard qui afflige l'agriculture latino-américaine. Déjà, des cris d'alarme nous laissent entendre le danger qu'il y aurait à nous abuser par des solutions de facilité. En effet, les exemples abondent dans notre histoire pour nous montrer que les nouvelles techniques n'ont pas toujours apporté à nos peuples une amélioration des conditions de vie.

Nous pouvons constater de façon dramatique qu'à l'époque coloniale les progrès techniques ont été réalisés grâce à une organisation du travail de type esclavagiste. La technique l'a renforcée et a consolidé un système qui a permis l'exploitation éhontée de l'homme par l'homme.

5 a



5  
L'irrigation est assurée par de petits et de grands moyens : a) culture de l'oignon sur une terre irriguée (Panama); b) l'eau de la rivière Loa est déviée par un canal d'irrigation [province d'Antofagasta (Chili)].

5 b



C'est pourquoi beaucoup d'entre nous s'accordent à reconnaître que, avant d'engager le processus technique, il faut qu'interviennent des changements dans le domaine social et politique, qui créent les conditions permettant d'utiliser véritablement ces progrès techniques pour améliorer les conditions de vie et de travail de l'homme de la campagne.

A ce sujet, Paulo de Tarso soutient la thèse selon laquelle, dans nos pays, la plupart des stratégies de développement rural se sont limitées, au cours de la dernière décennie, à favoriser une seule de ses composantes, à savoir l'évolution de la technique, afin d'assurer l'augmentation de la production et de la productivité. L'on a ainsi sous-estimé ou nié la nécessité de créer de nouvelles formes de possession de la terre, de redistribuer les revenus tirés de l'agriculture et de réorienter les structures du pouvoir et les moyens d'accès à la culture.

Cette optique limitée a eu des conséquences négatives, même en ce qui concerne les objectifs sectoriels, et c'est ainsi que, alors que la population augmentait à un rythme annuel de 2,9 % de 1960 à 1962, et de 1966 à 1968, la production ne s'accroissait que de 2,5 % par an.

C'est précisément cette situation qui a amené le II<sup>e</sup> Congrès mondial de l'alimentation à déclarer que : « L'injustice sociale est le problème fondamental et le plus grave de nombreux pays en voie de développement. »

Celle-ci est mise en évidence par la mauvaise répartition des richesses qui fait que seul un petit nombre reçoit une part importante du revenu national. Cette situation résulte des rapports qui existent entre le travail et le capital, les propriétaires terriens et les fermiers, les patrons et les travailleurs agricoles. Par suite de l'exploitation de ces derniers, de la mauvaise gestion et de l'utilisation insuffisante de la terre et des ressources naturelles, qui font que la richesse et les privilèges sont seulement l'apanage de quelques-uns, les villages sont condamnés à la pauvreté, à l'ignorance et à l'insécurité.

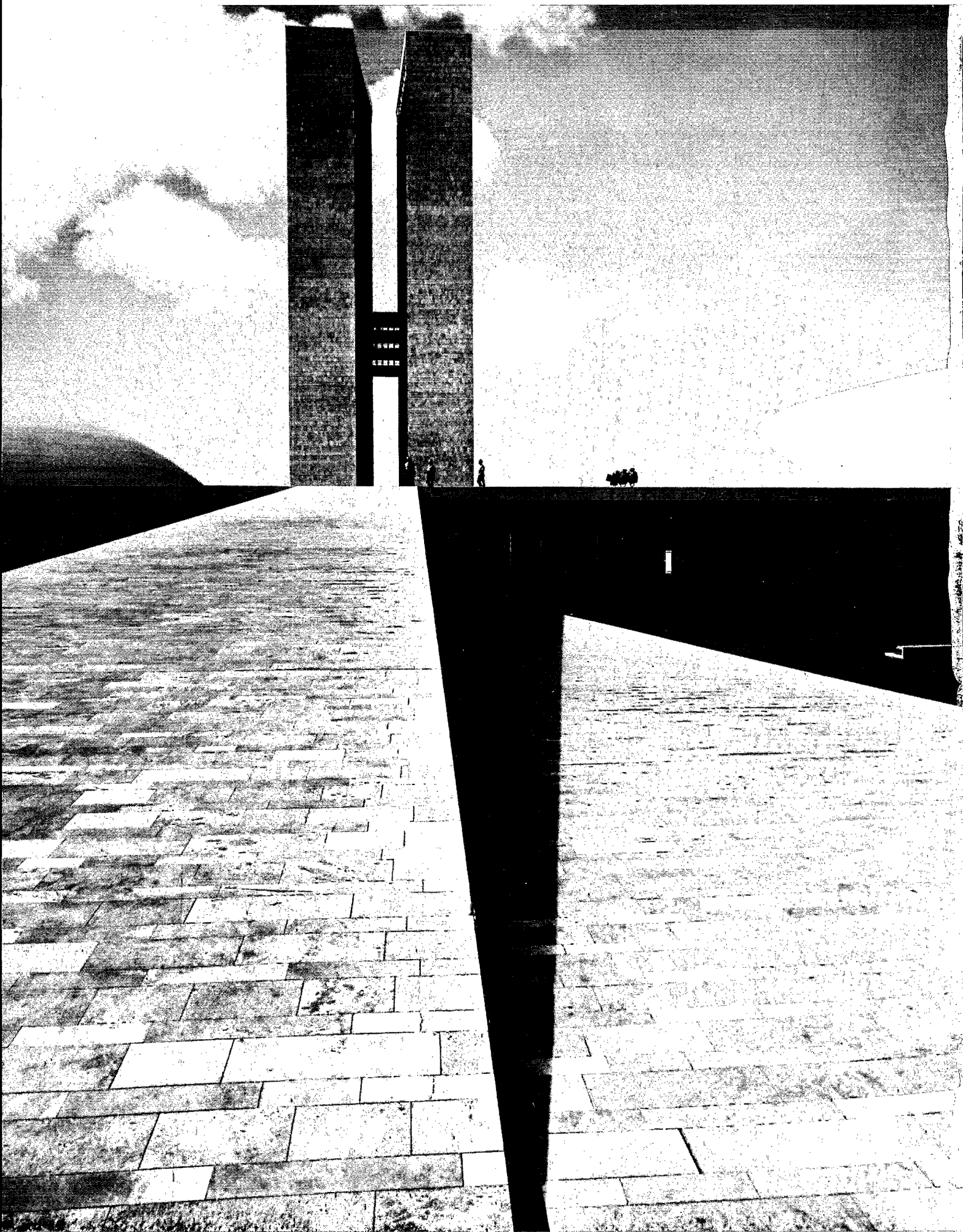
Pour avancer dans la voie du développement, il faut qu'on reconnaisse la dignité humaine des travailleurs agricoles et des paysans dans les rapports quotidiens et qu'on les traite sur un pied d'égalité. Le critère du développement n'est pas essentiellement l'augmentation du produit national brut d'un pays. La preuve décisive du progrès, c'est l'équité qui régit la production, la distribution et la consommation des biens par les membres de la société, ainsi que la justice et la charité qui règnent dans les rapports mutuels entre les différentes classes sociales.

Dans son dernier livre intitulé *Vieille révolution, nouveaux problèmes*, Edmundo Flores envisage cette situation sous un angle différent; selon lui, « dans la mesure où nous ne sommes pas capables de créer les structures modernes d'une production qui puisse procurer aux masses travailleuses de la nourriture et un logement, il faudra avoir recours à la répression pour empêcher celles-ci de prendre le pouvoir ».

La question évidente qui se pose est la suivante : Quel est le rôle du musée face aux problèmes qu'on vient d'évoquer? Je ne crois pas que, les choses étant ce qu'elles sont, le musée doive limiter son action au seul développement de la science et de la technique, et que ce soit là son unique contribution possible au progrès de l'agriculture. Il est certain que cette action est importante et ne doit pas être ignorée, car le musée a un rôle immense à jouer en ce domaine. Cependant, pour remplir réellement sa fonction dans le monde rural contemporain, le musée doit aussi devenir un facteur de changement dans la société qui, tout en luttant pour rendre à l'homme de la campagne sa dignité, contribue en même temps à susciter la prise de conscience qui permettra de modifier les structures anachroniques qui s'opposent au progrès véritable du travailleur de la terre.

Étant donné le caractère particulier de la population rurale, il faut que les muséologues et les techniciens responsables des musées développent encore davantage la pratique des expositions itinérantes, afin que le message du musée puisse atteindre la population des campagnes avec l'efficacité voulue.





# Musée et urbanisation

L'urbanisation est un phénomène mondial qui se caractérise par la concentration de la population et des activités sociales et économiques dans des espaces limités du territoire de chaque pays et par la croissance démographique de ces zones. Tous les pays du monde s'urbanisent. Presque partout, le taux d'urbanisation augmente plus rapidement que la population nationale et que la population rurale. Depuis la deuxième guerre mondiale et, dans certains cas, depuis 1920 ou 1930 ou même avant, les pays les moins industrialisés, qui étaient et sont encore les moins développés et les moins urbanisés, ont commencé à s'urbaniser plus rapidement que les pays déjà urbanisés.

Dans tous les pays du monde, l'urbanisation est le résultat de la croissance naturelle de la population urbaine et des migrations des zones rurales vers les zones urbaines. Les mouvements de population d'un continent à l'autre et d'un pays à l'autre à l'intérieur d'un même continent ont perdu de leur importance. Actuellement, ils se limitent presque uniquement aux migrations saisonnières entre pays limitrophes, sauf dans des cas isolés de conflits politiques, raciaux ou religieux, et ils sont peu nombreux.

En 1970, la population mondiale augmentait de 2 % par an, et la population urbaine de 3,17 %. Presque tous les pays d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie voyaient leur population urbaine s'accroître plus rapidement que la moyenne mondiale. Dans trente pays des trois continents économiquement moins développés, le taux de croissance urbaine dépassait le taux mondial de 50 % ou plus. Au contraire, dans dix pays seulement faisant partie des régions les plus développées, la population urbaine du globe s'élevait à 985 millions d'habitants. On estime qu'elle atteindra 1 milliard 854 millions en 1980, et 3 milliards 329 millions en l'an 2000.

L'urbanisation se produit dans les limites politiques et administratives de chaque nation. Au niveau national, elle est l'expression dans l'espace d'un système de production et d'une organisation sociale et politique. Dans les pays qui sont économiquement dépendants, la répartition géographique de la population reflète un système néocolonial qui empêche l'établissement de rapports satisfaisants entre zones urbaines et zones rurales. La structure des villes est caractérisée par la ségrégation de la population suivant l'importance du revenu et la situation sociale, et par l'accès plus ou moins large que les différents secteurs de cette population ont, suivant l'importance de leurs revenus, aux sources d'emploi et aux services essentiels tels que l'éducation, la santé, le logement et les facilités qui s'y rattachent, comme le ravitaillement, les distractions, etc.

La plupart des pays d'Amérique latine peuvent se ranger dans la catégorie des pays dépendants. Leur croissance économique au cours des dernières décennies a été peu satisfaisante. Bon nombre d'entre eux conservent encore des structures qui ne tendent pas à se modifier. Si l'on examine brièvement ce qui s'est passé en Amérique latine de 1960 à 1970, on peut tirer quelques conclusions d'ensemble et, par suite, mieux comprendre la situation des zones urbaines. Auparavant, il est important d'indiquer certaines caractéristiques et tendances du processus historique d'urbanisation en Amérique latine.

Jorge Enrique Hardoy

<sup>6</sup> Au xx<sup>e</sup> siècle, l'Amérique latine a été le théâtre de grandioses réalisations architecturales, malheureusement vite dépassées par une expansion urbaine désordonnée. A Brasilia, les magnifiques bâtiments construits par Niemeyer sont entourés d'une zone de taudis.

Les premières villes ont été construites il y a deux mille ans ou plus dans certaines zones du plateau central américain<sup>1</sup> dont le milieu naturel était favorable. Elles apparurent plus tardivement en Amérique du Sud. C'étaient des villes parce que leurs dimensions, leur population et leurs fonctions, leur architecture et leurs institutions, leurs classes sociales et leur densité de population les différenciaient d'autres agglomérations moins importantes. En même temps, c'étaient des centres qui avaient plusieurs fonctions, c'est-à-dire qu'on y trouvait les services administratifs et gouvernementaux, religieux et militaires, commerciaux et culturels d'une région qui était plus étendue que la zone où s'exerçait l'influence immédiate de la cité. Les artisans de certaines de ces villes commencèrent à produire des biens qui étaient exportés dans d'autres régions, en utilisant des matières premières qu'on importait d'ailleurs. Les artistes créèrent des peintures, des sculptures, des céramiques et des ornements dont le style exerça une influence qui s'étendit à d'autres cultures moins avancées. Dans les principales villes s'établirent des gouvernements qui contrôlèrent de façon directe ou indirecte des sociétés dont la technique était moins évoluée et l'organisation moins structurée.

Une très petite partie du territoire actuel de l'Amérique latine — peut-être pas plus de 5 % — dépendait directement des cultures indigènes qui construisirent des villes dont je viens de définir les fonctions. Environ 80 % de la population totale d'Amérique latine étaient rassemblés sur ces territoires,

7  
Aux temps préhispaniques, l'Amérique latine a connu des civilisations urbaines très développées. a) Teotihuacan. La rue des morts et le centre de la ville vus de la pyramide de la lune. La civilisation dont Teotihuacan fut la capitale atteignit son apogée vers le v<sup>e</sup> siècle après J.-C. À cette époque la population de la ville s'élevait à quelque 150 000 habitants. b) Cuzco. Vue d'une partie de la ville où l'on voit des maisons coloniales construites sur les murs de la ville inca.



1. Le sud du Mexique actuel et une partie de l'Amérique centrale.





7 b

lorsque, vers l'an 1500, les cultures précolombiennes atteignirent sans doute leur apogée en ce qui concerne la population, la technique, les zones exploitées, l'évolution politique et les institutions. Vers cette date, la population indigène des territoires actuels d'Amérique latine atteignait 40 millions d'habitants.

Lorsque les Espagnols arrivèrent en Amérique, ils trouvèrent dans le centre du Mexique, sur les hautes terres du sud du Mexique et du Guatemala, dans le Yucatan, sur les côtes et dans les montagnes du Pérou et sur le haut plateau péruvien et bolivien, des implantations constituées par des centres urbains ayant une importance et des fonctions diverses, unis entre eux par région grâce à des chemins utilisés par les marchands et leurs marchandises, les administrateurs et les armées en un mouvement continu. On peut considérer comme population urbaine, d'après les critères que j'ai indiqués, entre 5 et 10 % peut-être des habitants de la confédération aztèque et de l'empire inca qui constituent les deux tentatives d'organisation sociale et politique la plus avancée de l'Amérique au début du xvi<sup>e</sup> siècle. La population de Tenochtitlan, qu'on évalue à 150 000 ou 180 000 habitants, et la superficie de 1200 à 1400 hectares qu'occupait la capitale aztèque, étaient comparables à celles des principales villes du monde à cette époque. Dans le Mexique central, il existait un réseau de centres qui étaient reliés entre eux par le bassin lacustre du lac Texcoco et par des routes terrestres, et qui surprisent les Espagnols par leurs dimensions, leur population, leur richesse, leur activité commerciale et leur architecture. Cuzco, Pachacamac, Cajamarca et d'autres centres urbains provoquèrent l'admiration de Pizarro et de ses hommes. La confédération aztèque et l'empire inca avaient leur centre de gravité en eux-mêmes. En s'appuyant sur une agriculture riche et diversifiée, les peuples dominés par les Aztèques et les Incas, malgré certaines limitations sur le plan technique et social, bénéficièrent d'un niveau de vie surprenant pour l'époque.

La pénétration des puissances européennes en Amérique montra jusqu'à quel point les caractéristiques naturelles des territoires qu'elles avaient conquis et les objectifs commerciaux qu'elles visaient justifiaient un type d'implantation qui, vers 1500, était déjà séculaire dans certaines régions. Les modèles précolombiens d'occupation du sol, notamment dans les zones rurales, devaient subsister plusieurs siècles après que les cultures qui les avaient inspirés eurent été transformées par la culture européenne et leur population décimée par les maladies, les guerres, le travail forcé et la faim résultant des nouveaux systèmes d'exploitation minière et agricole et du choc de deux mondes.

Les Espagnols et les Portugais fondèrent de nouvelles villes en fonction des ressources naturelles qui étaient indispensables à leur survie — eau, terres de culture, bois pour les constructions, climat favorable et protection naturelle — mais ils intégrèrent aussi aux types régionaux d'implantation qu'ils trouvèrent, les ports, afin de maintenir les contacts avec l'Espagne et le Portugal, les centres miniers, étant donné que l'exploitation de l'argent et de l'or fut une activité essentielle pour les Européens, de nouveaux centres agricoles où la population indigène fut regroupée, et de nouveaux centres de défense. Pour les Espagnols, l'existence de villes indigènes ou de régions ayant une population rurale très nombreuse fut déterminante dès le début de la conquête dans le choix de l'emplacement des villes nouvelles. Cette décision s'explique sur le plan politique et stratégique, mais elle fut aussi dictée par des raisons matérielles d'ordre pratique et économique, puisque la population indigène fut à la base même de l'économie coloniale minière et agricole, et de la richesse et du prestige des premiers groupes privilégiés d'Européens. Vers 1570 ou 1580, des structures particulières furent établies en Amérique latine et elles devaient survivre à l'indépendance de ces territoires. Presque toutes les villes principales et les grands ports qui existent actuellement en Amérique latine étaient déjà fondés. Les Espagnols introduisirent même un modèle de ville — fonctionnel, rigide, dont le tracé et les subdivisions étaient faciles à réaliser — qui fut reproduit dans toutes les régions et qui est encore utilisé, malgré les limitations évidentes qu'il comporte des sociétés dont la technique, les structures de l'emploi et le mode de vie sont très différents.

La population de l'Amérique latine a atteint 30 millions d'habitants en 1850, 61,7 millions en 1900 et 87 millions en 1920. Au cours de ces soixante-dix dernières années, mais en particulier à partir de 1870 ou 1880, la répartition géographique de la population de certains pays — l'Argentine, l'Uruguay, Cuba, le Chili et le sud du Brésil notamment — a subi des transformations profondes. Ce fut la conséquence de l'immigration européenne, de la mécanisation agricole et de son développement sur le territoire, des investissements étrangers particulièrement orientés vers la construction de chemins de fer et de voies de communication et vers l'industrialisation de la production agricole et de l'exploitation de nouvelles ressources minières. En quelques décennies, de nouveaux territoires furent occupés et des milliers de nouvelles agglomérations furent construites. Les fondations de villes entre 1870 et 1930 furent aussi nombreuses que de 1520 à 1580, et, antérieurement, qu'aux premiers siècles de notre ère, mais leurs dimensions furent supérieures et la population qui fut intégrée à des activités spécifiquement urbaines fut, pour l'époque et la région, plus importante.

Entre 1870 et 1930 pour les pays cités ci-dessus, et avec un retard de plusieurs décennies pour les autres, on vit s'accroître la tendance historique à la concentration des investissements productifs et des services et, partant, de la population, dans un ou plusieurs centres peu nombreux. Les structures politiques et administratives de chaque pays furent créées dans les villes principales. Les sociétés agraires dominées par les intérêts des grands propriétaires et par le système de plantations auxquels étaient liés les intérêts des exportateurs établis dans les villes subsistaient dans les zones rurales comme à l'époque coloniale.

De 1960 à 1970, la population de l'Amérique latine augmenta très rapidement. L'Amérique latine, la Jamaïque et La Trinité avaient 283 250 000 habitants en 1970. Le taux annuel de croissance démographique, évalué à 2,87 %, était le plus élevé des grandes régions du monde. Cela veut dire que la population de l'Amérique latine double tous les 24 ans. Par contre, celle du monde double tous les 37 ans. Ce taux de croissance de l'Amérique latine dans son ensemble, qui est élevé par rapport à ceux des décennies précédentes — en 1920-1930, il était de 1,8 % par an et en 1940-1950, de 2,2 % — est dû essentiellement à la diminution rapide du taux de mortalité dans tous les pays au cours des cinquante dernières années. En revanche, le taux de natalité a diminué un peu, mais dans des proportions bien moindres. L'immigration en provenance de pays extérieurs à la région, notamment celle d'origine européenne, qui a joué

un si grand rôle entre 1880 et 1930 environ dans la formation de la population de l'Argentine, de l'Uruguay, de Cuba, du sud du Brésil et, à un moindre degré, du Chili et d'autres pays et, après la deuxième guerre mondiale, du Venezuela, a perdu de son importance au cours des dernières décennies. On estime qu'en 1985 la population totale de l'Amérique latine sera de 430 640 000 habitants.

Dans tous les pays de la région, la population urbaine augmente plus rapidement que la population nationale, et celle-ci plus que la population rurale. Si les tendances actuelles persistent, entre 1970 et 1985, la population rurale de l'Argentine, du Chili, de l'Uruguay, de La Trinité et du Venezuela diminuera en chiffres absolus. En 1970, la population urbaine était de 159 188 000 habitants, c'est-à-dire 56,20 % de la population totale de la région. La même année, le taux annuel de croissance de la population urbaine était évalué à 4,34 % et celui de la population rurale à 1,15 %. On estime qu'en 1985 la population urbaine sera de 290 680 000 habitants, soit 66,88 % de la population totale de la région. Une telle croissance urbaine signifie que de 1970 à 1985 les villes d'Amérique latine devront absorber 131 492 000 nouveaux habitants par an, c'est-à-dire une moyenne annuelle de 8 766 000 habitants. En revanche, pendant la même période, la population rurale augmentera de 19 898 000 habitants, soit une moyenne annuelle de 1 326 000 habitants.

La situation est très différente d'un pays à l'autre. Le Brésil et le Mexique devront respectivement absorber annuellement 3 300 000 et 1 825 200 nouveaux habitants urbains pendant la période de quinze ans que nous avons indiquée, la Colombie 909 000, le Venezuela 443 000, l'Argentine 432 000 et le Pérou 393 000. C'est ainsi que 83,60 % de la nouvelle population urbaine d'Amérique latine devrait être absorbée par six pays qui, en général, comptent parmi les plus peuplés et les plus étendus. Ces six pays sont déjà à prédominance urbaine. Toutefois, comparativement à leur population et à leur superficie qui sont moindres, les conséquences démographiques de l'urbanisation seraient encore plus marquantes à La Trinité, à la Jamaïque et en République dominicaine. Dans ce dernier pays, à un taux normalement élevé de croissance démographique — le plus élevé d'Amérique latine et l'un des plus élevés du monde — s'ajoute un potentiel migratoire important dû au caractère rural de sa population actuelle. A La Trinité et à la Jamaïque, l'urbanisation résultera principalement des migrations internes.

Les petits pays d'Amérique centrale et des Caraïbes, la Bolivie, le Paraguay et l'Équateur sont les moins urbanisés de la région. Si on peut les considérer comme très instables sur le plan de l'urbanisation, du fait que leur population a un taux de croissance naturelle élevé et en augmentation, et aussi qu'elle est à prédominance rurale, il faut noter que leur évolution urbaine a été retardée par divers facteurs : tout d'abord, une économie essentiellement rurale, fondée en général sur la monoculture, où les grandes exploitations et les plantations contrastent avec les petites propriétés de plus en plus insuffisantes pour faire vivre leurs occupants ; ensuite, l'absence d'une infrastructure de moyens de transport et de communication ; enfin, le manque d'emplois dans les industries des villes et un secteur tertiaire encore très réduit. En d'autres termes, il n'existe pas de stimulants ni de moyens qui pourraient inciter la population rurale à aller en ville, en dépit des conditions de vie insuffisantes et du manque de facilités qui sont le lot des zones rurales.

J'ai indiqué qu'en 1970 le taux annuel de croissance de la population urbaine de l'Amérique latine a été de 4,34 %. Il a été supérieur à celui-ci dans douze pays. Celui de la République dominicaine — 6,05 % par an — signifie que sa population urbaine doublera tous les 11 ou 12 ans. Celle de la Colombie et du Honduras doublera tous les 13 ou 14 ans si les taux de 1970 se maintiennent, et celle de l'Équateur tous les 14 ou 15 ans. La croissance urbaine annuelle prévue pour le Brésil et le Mexique de 1970 à 1985 implique qu'on construise tous les ans, dans ces deux pays respectivement, des villes aussi grandes que Recife pour le premier, et une ville et demie de l'importance de Monterrey pour le second.



8 a



8 b

8  
De nombreuses villes d'Amérique latine furent fondées au xvr<sup>e</sup> siècle sur des sites trop exigus pour absorber l'expansion démographique et physique des dernières décennies. a) Cette vue de La Paz montre que les déshérités ont construit leurs modestes habitations sur les collines (au fond). b) Une vue de Tarabuco (Bolivie).

Certaines villes, qui sont généralement de grandes zones métropolitaines, ont une croissance démographique encore plus rapide. Des taux annuels de 6 ou 7 % sont fréquents; des villes comme Tijuana, Goiana, des cités nouvelles telles que Brasilia et Ciudad Guayana, et plusieurs centres de dimensions moyennes ont atteint un taux annuel de croissance de 10 % ou plus au cours de la décennie 1960-1970. Cela veut dire que la population de ces centres double tous les 6 ou 7 ans. Avec des taux plus faibles, la croissance numérique de la population de Mexico et de São Paulo pendant la dernière décennie a été respectivement de 3,7 millions et de 4,1 millions d'habitants environ. Cela signifie que, dans chacune de ces deux zones métropolitaines, il faudrait créer approximativement, en 10 ans, 1,3 million d'emplois nouveaux et construire 1 million de logements avec les services correspondants, pour absorber l'augmentation de la population et entreprendre un programme qui permette de pallier le manque de logement et de remplacer progressivement ceux qui se détériorent; il faudrait aussi créer 39 000 places environ dans les universités locales et construire 22 000 classes dans les écoles et collèges qui seraient utilisées par deux groupes d'élèves alternativement, et ainsi de suite.

Bien que l'on concentre dans les capitales nationales et dans les principaux centres régionaux les investissements publics et privés les plus importants, les plus grandes possibilités d'emploi et les meilleurs services, l'urbanisation est un phénomène qui englobe l'ensemble du territoire de chaque pays. Elle est due en partie aux migrations en provenance des zones et des centres ruraux vers les villes industrielles et les capitales régionales. La raison essentielle qui pousse les émigrants à se déplacer, c'est la nécessité de trouver, d'abord, un emploi stable et mieux rémunéré et, ensuite, des facilités pour l'éducation de leurs enfants, des services de santé pour leurs familles et une vie sociale plus riche.

Un équilibre plus satisfaisant entre l'économie rurale et urbaine et, par conséquent, une meilleure répartition des possibilités d'emploi et de services sont essentiels si l'on veut développer le potentiel de chaque pays et mieux répartir la population. Toutefois, l'augmentation de la production agricole dans la région a été très loin de correspondre aux objectifs fixés au début de la décennie. Bien que le secteur agricole emploie 44 % de la main-d'œuvre de la région, il a fourni 17 % du produit national, ce qui montre le faible taux de productivité qui est le sien. Il faut en chercher la cause dans l'utilisation d'une technique primitive, dans le système de possession de la terre qui incite au découragement, et dans la fragilité des économies agricoles de la plupart des pays qui dépendent de la production et de l'exportation d'un seul produit. Le secteur industriel, y compris la construction, et le secteur tertiaire se sont développés plus rapidement que le secteur agricole, car ils ont été en partie stimulés par une augmentation importante de la production d'énergie et de la construction d'ouvrages d'infrastructure régionale en général. Toutefois, la technique utilisée et l'insuffisance de la croissance n'ont pas permis de résorber le chômage et le sous-emploi déjà importants.

La population urbaine a augmenté très rapidement. Comme je l'ai indiqué, ce fut un phénomène général auquel les migrations continuelles des campagnes vers les villes, notamment les centres industriels et les grandes zones métropolitaines, donnèrent encore plus d'ampleur. Le rapide développement urbain ne fut pas accompagné de mesures réalistes pour résoudre le problème de la demande croissante de logements, de services publics et d'équipements collectifs. Les habitations construites de façon anarchique et les maisons misérables à nombreux locataires devinrent le lot d'une grande partie de cette population, et le développement de ces zones fut encore plus rapide que celui des villes proprement dites près desquelles elles s'implantaient.

Dans presque tous les pays de la région, les secteurs de la population ayant des revenus élevés semblent avoir encore accentué l'écart qui les sépare des secteurs à faibles revenus. La population rurale dans sa grande majorité et une fraction importante de la population urbaine vivent dans des conditions d'extrême pauvreté.

Le taux d'analphabétisme a diminué dans tous les pays de la région et le nombre des enfants qui fréquentent l'école s'est élevé à un rythme moyen que l'augmentation de la population a doublé. Le nombre d'étudiants inscrits dans les universités et les écoles techniques s'est également accru proportionnellement. Malgré cela, et par suite de l'absence de mesures capables de résoudre les problèmes de structure agraire et ceux d'une industrialisation mal orientée, les ressources humaines de la région sont encore mal utilisées.

Le taux de mortalité a diminué et l'espérance de vie a augmenté dans tous les pays de la région grâce à des campagnes sanitaires plus efficaces. Toutefois, il existe encore dans chaque pays des différences énormes dans la qualité des services de médecine préventive et d'assistance des zones urbaines et des zones rurales, et les possibilités d'accès à ces services sont très inégales pour les différentes classes sociales.

Quel est l'avenir d'un processus tel que celui dont j'ai parlé? Quelles conséquences a-t-il sur la structure particulière et les villes de chaque pays? Il est indéniable que les pays d'Amérique latine, comme ceux du reste du monde, s'orientent vers l'organisation de sociétés urbaines et que, si l'on n'adopte pas immédiatement une politique d'ensemble et si l'on ne prend pas des mesures préventives, les problèmes que nous avons indiqués deviendront de plus en plus aigus. Cependant, la fonction respective des pays d'Amérique latine et des pays industrialisés n'a pas changé ou ne l'a fait que très légèrement. Les variations des prix du cuivre, du pétrole, de l'étain ou des produits agricoles sur les marchés mondiaux font chanceler les économies nationales. Les efforts tendant à diversifier les exportations et à remédier à la fragilité de l'économie des pays d'Amérique latine, ainsi que les tentatives faites pour mieux intégrer et élargir les marchés régionaux en réduisant les importations, n'ont pas réussi à amé-

liorer notablement la situation de chacun de ces pays. Dans presque tous, les privilèges de classe transmis de génération en génération subsistent ou se sont renforcés, et se manifestent dans les possibilités d'accès à l'éducation, les facilités de travail, les rémunérations, l'alimentation, la santé, le logement, l'utilisation des services publics et les distractions, car les taux de consommation individuelle varient considérablement lorsqu'il s'agit de riches ou de pauvres, d'habitants des villes ou des campagnes. Seuls quelques pays ont commencé à prendre des mesures pour répartir la consommation et assurer un niveau de vie minimal à l'ensemble de la population. De plus, la concentration des richesses, en laissant en marge une grande partie de la population dans chaque pays, contribue à limiter sérieusement sa croissance et, en même temps, maintient l'injustice sociale.

Si les investissements productifs et ceux qui intéressent l'infrastructure sociale continuent à se porter uniquement vers les grandes villes au détriment des régions et des centres ruraux, si chaque pays n'utilise pas avec plus d'efficacité ses ressources naturelles et humaines pour élargir et diversifier l'économie nationale, si l'on ne modifie pas les rapports sociaux en cherchant à améliorer le sort des classes ouvrières, si l'on ne s'emploie pas à créer une structure agraire et urbaine qui soit adaptée à des pays disposant de peu de capitaux et, à court terme, d'une capacité limitée de formation de capital et d'une main-d'œuvre abondante encore peu qualifiée, et, surtout, si l'on ne fait pas naître dans chaque pays la conviction que les secteurs riches de la population doivent partager leurs avantages traditionnels avec les secteurs pauvres, si tous ces principes et toutes ces mesures ne sont pas adoptés, alors je ne vois vraiment pas comment on pourrait résoudre les problèmes de l'Amérique latine, et moins encore ses problèmes urbains. Si les tendances qu'on observe actuellement ne

<sup>9</sup> Qu'elle soit spontanée ou dirigée, l'architecture d'aujourd'hui est rarement satisfaisante.

- a) A Manaus (Amazonie) des maisons construites sur radeaux se mettent à flotter au moment de la crue annuelle du Rio Negro. Seules les maisons sur hauts pilotis (au fond à gauche) sont à l'abri de la crue qui peut dépasser 10 mètres.
- b) La réponse donnée à la demande de nouveaux logements est presque toujours dénuée d'imagination et met obstacle à une vie communautaire plus active et plus variée. Vue d'un quartier neuf de San Juan de Porto Rico.







9 b

sont pas modifiées, nous allons avoir des villes construites sans les équipements les plus indispensables, dont un pourcentage croissant de la population sera sous-employé, où les logements, l'eau courante, les transports, les égouts, l'électricité et les communications seront de plus en plus insuffisants, et dont les équipements collectifs seront de plus en plus inadaptés. Il est alors facile de prédire que les villes futures seront en grande partie construites par leurs propres habitants et que leur croissance démographique et spatiale n'obéira pas à des directives tendant à favoriser l'ensemble de la population, mais aux pressions de groupes qui ont intérêt à spéculer sur les terrains et les loyers urbains et à maintenir une ségrégation des habitants suivant leurs revenus.

Ces tendances peuvent être corrigées. Il n'y a pas de raison de croire que la croissance urbaine doit être improvisée comme elle l'a été jusqu'à maintenant. Cuba nous a montré ce qu'on peut faire avec des ressources limitées, avec un petit nombre de techniciens et sans recherches approfondies pourvu qu'il existe une volonté nationale et une large participation. En moins de dix ans, son gouvernement a réussi à réduire de façon draconienne l'inégalité des niveaux de vie et des conditions qui séparaient la population urbaine de la population rurale, à tirer celle-ci de son isolement, à développer une économie de plein emploi et à décentraliser les services éducatifs et sanitaires, en même temps qu'il arrêta la croissance de la ville principale et commençait à instaurer un équilibre entre les villes et les campagnes dans leurs aspects sociaux et économiques essentiels. D'autres pays ont montré qu'il existait plusieurs moyens de parvenir à une solution. Certains de ces moyens ne modifient pas brusquement une situation ancestrale, mais contribuent à créer les conditions préalables qui permettront de résoudre quelques-uns des problèmes les plus graves.

Dans les voies nouvelles que lui ouvre la Table ronde de Santiago du Chili, le musée peut aider à mettre en lumière les problèmes sociaux du développement des villes en Amérique latine et encourager la population à s'y intéresser activement.

[Traduit de l'espagnol]

# Musée et développement scientifique et technique

Mario E. Teruggi

En général, au niveau de sa profession, le muséologue ne se préoccupe pas tellement du développement scientifique et technique du monde actuel. Situé au centre du microcosme fascinant qu'est le musée, il passe son temps à s'occuper des collections et à étudier les améliorations ou les modernisations qu'il peut introduire dans les salles d'exposition. Cette passion professionnelle est compréhensible et absorbante, mais ce n'est pas la seule raison qui le fait se désintéresser des progrès scientifiques et techniques qui sont réalisés chaque jour. Il se trouve, en outre, que les muséologues sont généralement des personnes qui ont reçu une formation humaniste et pour lesquelles le langage des sciences, leurs répercussions et même l'attitude vitale de l'homme de science apparaissent presque comme incompréhensibles.

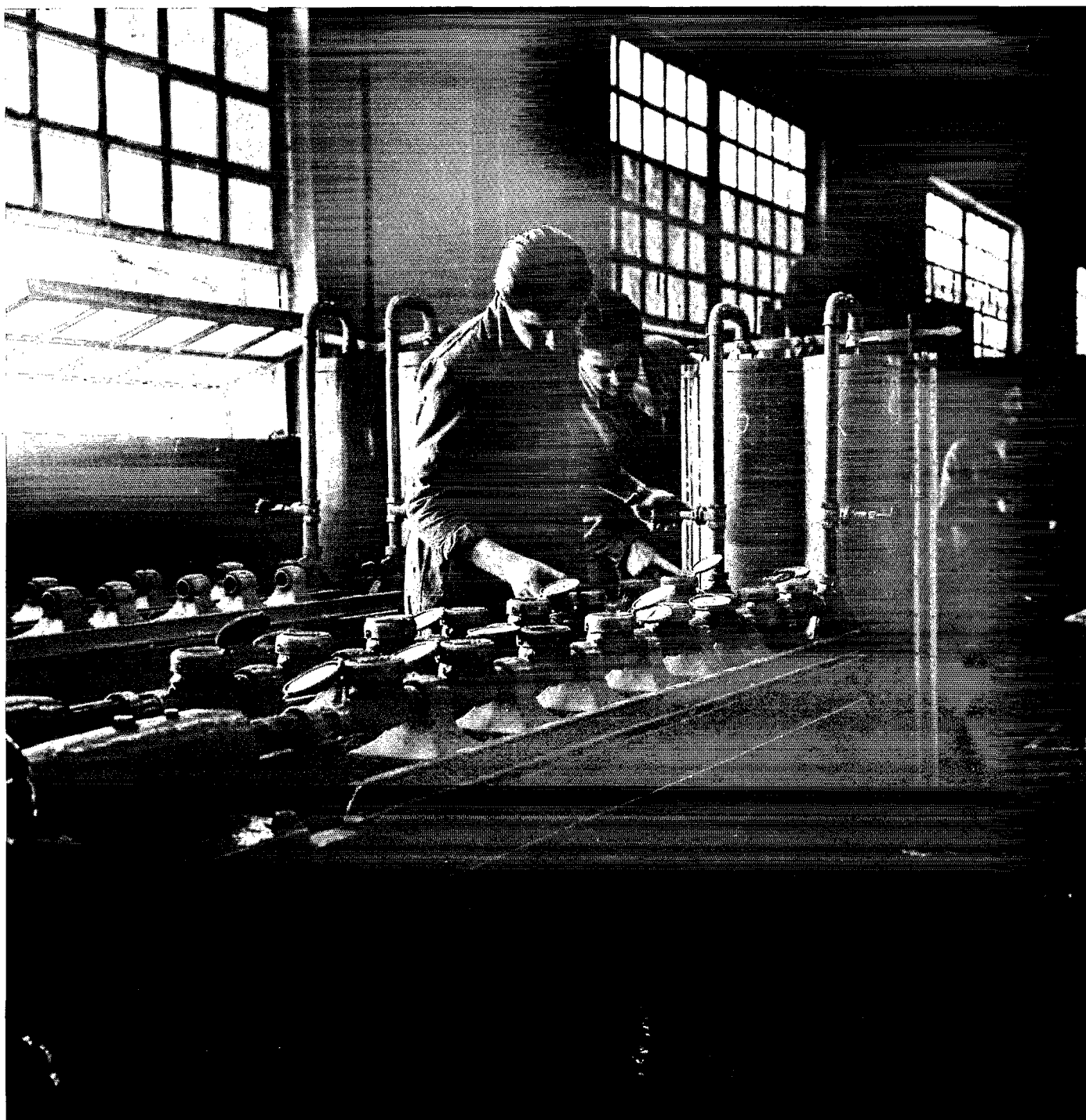
En muséologie, c'est la culture humaniste qui prédomine et elle ne prépare pas à l'analyse et à l'évaluation du développement scientifique et technique. La seule exception, nous la trouvons dans les musées des sciences où le personnel spécialisé est le représentant des deux cultures définies par C. P. Snow, qui coexistent dans une symbiose relativement acceptable.

Cependant, quelles que soient l'attitude et la formation du muséologue, le fait concret et réel est que l'humanité est en train de changer à une rapidité incroyable grâce aux progrès scientifiques et techniques, et c'est pourquoi personne ne peut échapper à ces progrès et encore moins les ignorer. Quelques exemples suffisent pour le prouver. Pensons que, si dans les deux prochaines décennies la science parvient à maîtriser ou à contrôler un grand nombre de maladies cardio-vasculaires et de dégénérescence, cette conquête entraînera automatiquement un allongement de la vie qu'on peut évaluer en moyenne à huit ou dix ans. Ce supplément de vie provoquera une série de complications et de perturbations sociales dont on ne peut encore mesurer l'importance. Considérons, si l'on veut, l'« ingénierie génétique » comme on l'appelle, qui est déjà capable théoriquement — et même dans des conditions expérimentales de laboratoire — de produire des êtres vivants dont on aura réglé ou modifié les caractères somatiques, physiologiques et psychiques. L'ingénierie génétique pourrait même être appliquée aux êtres humains, de sorte qu'on parviendrait à engendrer des hommes et des femmes conditionnés pour répondre aux besoins et réaliser les activités souhaitées par un pouvoir central quelconque. C'est-à-dire « Brave, new world » devenu réalité... Ou, si l'on préfère, on peut examiner les perspectives qu'offre la technique des microcircuits qui permettra de monter des milliers de transistors sur quelques millimètres carrés de surface et, par conséquent, de fabriquer des cerveaux électroniques incroyables, de dimensions réduites et à la portée de petits budgets.

Pour peu qu'on médite sur ces possibilités — et sur beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer — il est évident que le monde des musées ne pourra jamais échapper au progrès scientifique et technique. Il s'agit simplement de prévoir la façon dont il sera concerné, afin de parvenir à ce que ce progrès soit profitable à la muséologie.

Il est un premier aspect, le plus facile et le plus visible, qui peut être examiné immédiatement : c'est l'utilisation en muséologie des progrès de la science et





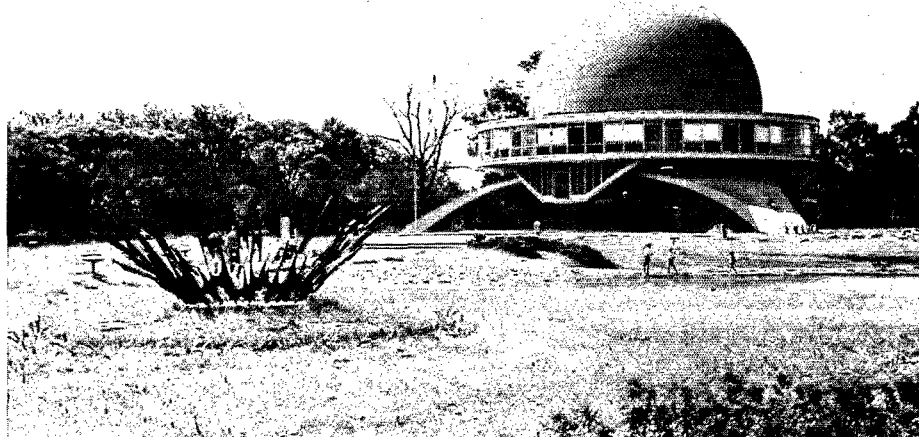
de la technique, puisqu'ils ont ouvert et ouvriront encore d'immenses domaines d'application. Il est bien connu que la personne qui assiste à un événement de grande importance parvient rarement à saisir toute la signification de ce qu'elle a vu ou entendu. Ceci est évident en ce qui concerne la télévision : l'humanité l'accepte comme un « phénomène naturel », par suite de la capacité étonnante qu'a l'homme d'assimiler rapidement les conquêtes techniques. Et, cependant, on a dit que la découverte de la télévision a des conséquences aussi importantes que l'invention de l'écriture. La télévision a créé un clivage, elle a provoqué une rupture dans le déroulement de l'histoire de l'humanité qui a ainsi été partagée en deux périodes : l'ère d'avant la télévision et l'ère de la télévision, de la même façon que, en ce qui concerne l'écriture, nous distinguons la proto-histoire de l'histoire. Combinée avec l'électronique et complétée par elle, la télévision est en train de forger la société actuelle et le fera bien davantage encore dans l'avenir immédiat.

10

Le manque de musées des sciences et de la technologie en Amérique latine entrave ou retarde la naissance de vocations parmi la jeunesse qui ne peut ainsi s'orienter vers des domaines techniques comme ces jeunes gens d'une entreprise spécialisée (SIAP, La Plata).

11

Bien que Buenos Aires soit la ville de langue espagnole la plus peuplée et une des principales cités du monde, il n'y a que sept ans qu'elle possède un planétarium. Le même édifice abrite en outre un petit musée de météorites.

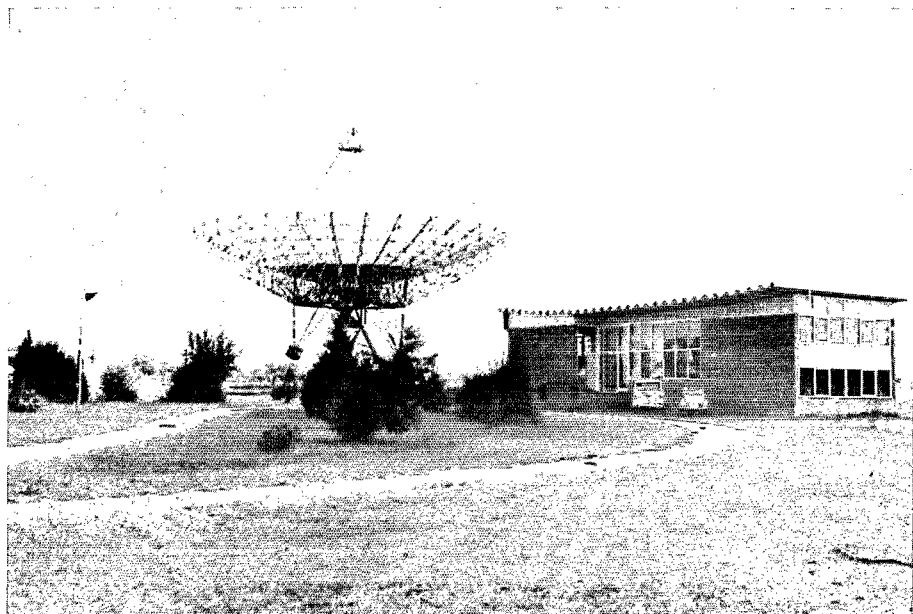


Beaucoup de choses, sous leur forme actuelle, sont menacées directement par le couple télévision-électronique: les systèmes classiques d'enseignement, l'industrie du livre, la classification des objets... Malgré cela, c'est avec beaucoup de timidité que le muséologue a recours aux possibilités offertes par ces techniques et par d'autres qui sont ou seront disponibles dans peu de temps, telles que les applications qui peuvent être faites de la lumière et du son, et qui, éventuellement, permettront comme par miracle de pouvoir contempler un objet n'importe où, sans que cet objet soit réellement présent. Le musée pourra entrer directement dans les foyers... Mais il est évident que tout cela est un peu l'univers de la science fiction, un monde où, en poussant les choses jusqu'à leurs ultimes conséquences, les musées eux-mêmes disparaîtront et seront remplacés par des images de musées à trois dimensions.

Compte tenu des possibilités immenses, mais encore inexplorées, qui s'offrent aux musées dans l'avenir, qu'il suffise pour le moment d'indiquer qu'on n'a pas encore utilisé en muséologie les ressources disponibles. Cela peut s'expliquer en partie par l'apathie et l'ignorance des muséologues, mais on peut aussi l'attribuer au manque de fonds. Quoi qu'il en soit, laissons ici la question de la répercussion directe que peuvent avoir la science et la technique sur les musées, et passons à des aspects plus vastes qui intéressent notamment l'Amérique latine.

Le fait le plus significatif — négativement — en ce qui concerne les musées latino-américains, c'est l'absence de bons musées des sciences et des techniques. Il y en a beaucoup qui ont pour objet l'histoire et l'art; un bon nombre s'intéressent aux sciences humaines (archéologie, ethnographie, anthropologie), et quelques-uns aux sciences naturelles, mais aucun à la science et à la technique. Cette abondance relative de musées, reconnaissons-le, est universelle, et on la trouve même dans des continents développés comme l'Europe. Elle est due à la prédominance de l'humanisme dans le monde des musées. Cependant, j'ai pu constater que, depuis 1955, l'Icom a pleine conscience des déficiences des musées latino-américains et, en plusieurs occasions, s'est efforcé d'intéresser les gouvernements nationaux à ce problème (sans résultats jusqu'à présent).

Il y a diverses raisons pour lesquelles les musées des sciences et des techniques ne sont pas développés en Amérique latine, notamment le manque de moyens financiers, la faible expansion industrielle de nombreux pays, les entraves bureaucratiques, l'absence d'intérêt de la part des gouvernants, etc. Il faut ajouter à cela un autre motif essentiel: la prédilection des peuples méditerranéens pour les questions touchant à l'humanisme qui se manifeste dans leurs systèmes d'éducation, aussi bien primaires que secondaires. Quoi qu'il en soit,



12

En Argentine la recherche, que symbolise ici le radio-télescope de Pereyra, situé entre Buenos Aires et La Plata, est bien développée, mais, dans certains pays latino-américains, elle est embryonnaire ou quasi inexistante.

il est un fait que l'Amérique latine n'a pas de musées des sciences et des techniques qui soient des centres importants d'enseignement et de formation pour les citoyens et, en particulier, pour la jeunesse.

Sans vouloir insister sur ce qu'il y a de lamentable dans cette situation, il faut se souvenir que l'Amérique latine est constituée de nations sous-développées ou semi-développées qui, si elles veulent combler leur retard, devront utiliser les ressources et les procédés de la science et des techniques. La seule façon de réussir, c'est de former des hommes de science et des techniciens, car, sinon, dans le meilleur des cas, il faudrait avoir recours à ce qu'on appelle les « techniques de marques » ; bien entendu, les pays qui les utilisent continuent à dépendre des nations plus développées, puisqu'ils se limitent à copier des techniques qui ont été créées ailleurs, et pour lesquelles ils doivent payer des droits considérables.

Il est urgent pour l'Amérique latine de développer ses possibilités propres sur des bases solides qu'on ne pourra établir qu'en faisant progresser la science et la technique, et c'est là que les musées — du moins certains d'entre eux — peuvent contribuer à faire prendre conscience de ces problèmes par la nation. Car dans certaines sphères gouvernementales latino-américaines, on estime que la science et la technique sont des articles de luxe, des extravagances qui manquent d'intérêt et d'importance, des charges que les États doivent supporter dans un esprit magnanime comme ils le font pour une infinité d'activités culturelles. C'est pourquoi, si, dans chaque pays, l'on ne se persuade pas à tous les niveaux que, sans la science et la technique, on ne peut développer les possibilités matérielles, on n'avancera pas et, même, en restant immobile, on prendra du retard sur les nations qui continuent à évoluer.

Non seulement le progrès latino-américain doit passer par la science et la technique, mais c'est là le seul moyen d'éviter que les pays ne gaspillent le bien le plus précieux qu'ils possèdent : les intelligences. Personne n'ignore en effet que les pays en voie de développement utilisent très mal les cerveaux dont ils disposent. Non seulement ils n'en profitent pas, mais, même, dans certains cas, comme celui de l'Argentine notamment, ils en arrivent à la situation absurde qui consiste à exporter des hommes de science et des techniciens.

La perte des intelligences — par manque de préparation, par mauvaise utilisation ou par suite de l'émigration — est due à toute une série de motifs. On attribue généralement l'exode des cerveaux à des facteurs économiques (rémunérations insuffisantes), politiques (difficulté d'obtenir ou de conserver des postes techniques si l'on n'a pas les mêmes idées que le gouvernement en fonction), et à des complexes de frustration résultant de l'incompétence des orga-

nismes responsables de la recherche, du manque d'équipements et de locaux adéquats, de l'impossibilité de poursuivre les programmes de recherches, etc. Quelle qu'en soit la cause, il est difficile de ne pas sentir que la nation a une certaine responsabilité dans cet exode des cerveaux.

On se rend fort bien compte que les intelligences ne sont pas utilisées en Amérique latine (cela vaut aussi pour d'autres continents, puisque bon nombre des déficiences que nous avons signalées sont universelles), car les universités ne remplissent pas encore la fonction moderne qui devrait être la leur, c'est-à-dire conseiller les gouvernements dans les domaines scientifique et technique. Tout en les aidant, l'État les dédaigne souvent pour des raisons politiques, et n'a recours à elles qu'en de très rares occasions, pour leur confier l'étude de problèmes ou de questions d'intérêt national ou même local. L'État latino-américain est très jaloux de ses prérogatives et il se refuse à les partager avec quiconque, même s'il ne s'agit que d'aspects techniques; il préfère avoir ses propres services techniques — il sent confusément que les universités ne lui appartiennent pas — lorsqu'il n'a pas recours à des entreprises privées.

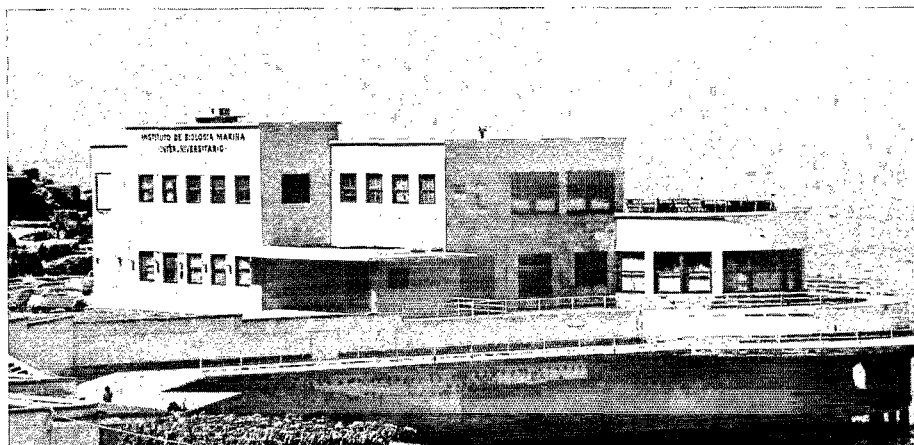
Tout cela revient à dire que l'Amérique latine n'a pas encore transformé le rôle joué par les universités, comme cela a été fait au cours des quatre dernières décennies dans les pays développés. Dans ceux-ci l'université est devenue un centre très important de recherches tout en continuant à remplir ses fonctions traditionnelles, mais, dans les pays en voie de développement, elle se limite à dispenser un enseignement et à délivrer des diplômes, sans assumer la fonction d'organe consultatif de l'État; l'homme de science et le technicien universitaire y restent dans une large mesure à l'écart des tâches nationales et ne peuvent intervenir dans les problèmes qui se posent.

L'absence de formation d'hommes de science et de techniciens constitue également une perte de cerveaux très importante. Les causes en sont multiples et sont liées à la réalité sociale, économique et culturelle de l'Amérique latine. Par conséquent, les solutions ne peuvent être partielles et encore moins consister en des formules ou des recettes à usage général, car les niveaux de développement des pays d'Amérique latine sont extrêmement différents, beaucoup plus que ceux des nations européennes. Chez certains, le développement scientifique et technique n'a pas encore commencé; dans d'autres, il a atteint un degré élevé, et seuls manquent les mécanismes qui lui permettront d'avoir une action harmonieuse.

Tout ce gaspillage de cerveaux — beaucoup plus grave que celui des ressources naturelles — doit disparaître si l'on veut que l'Amérique latine puisse « décoller » dans les domaines scientifique et technique. A cette fin, les peuples doivent être préparés et informés des plans de développement prévus. Et, pour ces nouveaux problèmes, pour cette préparation fondamentale qui est nécessaire au « décollage », il convient de se demander quel est le rôle des musées.

En tant qu'homme de science — non en tant que muséologue — je puis affirmer que les musées n'ont pas de contacts avec la réalité scientifique et technique qui les entoure. Pour beaucoup d'entre eux, notamment les musées d'art et d'histoire, il est impossible de l'exprimer dans leurs expositions et leurs activités. De plus, les musées qui pourraient offrir au public une vue d'ensemble de la science actuelle le font souvent d'une façon insuffisante ou sans enthousiasme. C'est pourquoi aucun musée ne fait sentir au spectateur que la science et la technique sont deux géants qui vont de pair et qui sont en train de modifier inexorablement le monde et l'humanité, et que notre civilisation et notre avenir leur sont étroitement subordonnés. Plus ces géants grandiront, plus la misère, la pénurie, l'ignorance, l'infortune individuelle et collective diminueront. Cependant, les musées oublient cela et, même, comme des autruches, cachent leur tête pour ne pas le voir.

Ce pourrait bien être là l'avis d'un homme de science qui n'a rien à voir avec les musées et qui exigerait que ceux-ci contribuent à faire comprendre l'importance et la portée de la science et de la technique. Mais dès que nous abordons ce domaine, nous nous heurtons aussitôt à la conception que nous avons du



13



14

13  
L'Institut interuniversitaire de biologie marine de Mar del Plata est un autre exemple de développement scientifique. Parallèlement à ses recherches halieutiques, l'institut mène une action culturelle au moyen d'un musée spécialisé.

14  
Le niveau technique élevé, comme celui de cette fabrique d'instruments météorologiques de La Plata, par exemple, et la forte industrialisation de l'Argentine ne se sont pas encore concrétisés dans un musée des sciences et de la technique.

rôle et des objectifs du musée dans la communauté actuelle. Nous nous limiterons ici à souligner que, puisque les peuples latino-américains ne pourront être libérés de la misère et de l'ignorance que par la science et la technique, quelqu'un doit commencer à tracer la voie qui conduira au développement. Et comme les musées, qu'on le veuille ou non, font partie du système éducatif de chaque pays, ils ne peuvent négliger ni ignorer les aspects qui rendent le monde tel qu'il est ou qui amèneront la prospérité.

Étant donné que, par leur nature, la plupart des musées ne peuvent s'occuper de ces questions, il faudrait alors multiplier ceux qui seront capables de le faire. Si l'on met à part les futurs musées intégraux — que propose la table ronde pour répondre aux besoins du monde latino-américain — il est évident que les musées des sciences et des techniques sont indispensables... et ce sont précisément ceux qui manquent. Toutefois, peut-être n'est-ce pas tant le grand musée qui est nécessaire — du genre du Deutsches Museum, du Musée de Chicago, du Palais de la Découverte et d'autres semblables — car il ne peut être construit que par les pays dont le développement technologique est suffisant, mais plutôt le musée de dimensions plus réduites, quoique dynamique et actif, qui sache mettre à la portée de l'adulte, du jeune homme et de l'enfant — surtout de l'enfant — les conquêtes de la science et de la technique, en expliquant la signification qu'elles ont pour la société. Car l'un des graves problèmes d'Amérique latine réside dans le fait que les connaissances scientifiques et techniques ne sont pas transmises comme il conviendrait depuis le niveau le plus élevé jusqu'au peuple qui doit les sentir, les expérimenter et les appliquer. L'Amérique latine manque d'« intermédiaires de la science et de la technique » qui comprennent le langage scientifique et l'expliquent aux masses ignorantes.

Pour que le développement s'engage sur la bonne voie, les gouvernants d'Amérique latine doivent arriver à comprendre que l'éducation du peuple est nécessaire et qu'elle est pour eux un devoir patriotique, ce qui implique qu'il faut tout d'abord l'arracher à l'ignorance servile et à l'analphabétisme, puis le familiariser avec le monde de la science et de la technique et lui apprendre à les utiliser à son profit.

Il est évident que, si l'on veut faire prendre conscience de l'importance de la science et de la technique dans l'évolution de l'humanité, c'est en dernier ressort pour favoriser la formation de spécialistes qui soient capables d'arracher ces pays au marasme du sous-développement. C'est pourquoi il est vital et essentiel, nous le répétons, que les hommes de science et les techniciens soient originaires d'Amérique latine, non pas tant parce qu'on suppose qu'ils prendront plus d'intérêt à leur tâche par esprit patriotique, mais parce que l'engagement de spécialistes étrangers est une étape ou un palliatif, jamais une solution. Les maux du sous-développement ne seront supprimés que dans la mesure où l'on utilisera effectivement toutes les ressources du pays, et la population constitue de beaucoup la plus importante. Sans les intelligences qu'elle produit, on ne pourra obtenir aucun résultat, et ces intelligences, il faut les former et les préparer aux conquêtes futures pour le bien de la collectivité.

Afin d'empêcher qu'on introduise simplement les techniques de marques et d'éviter en même temps l'exode des cerveaux, les pays latino-américains pourraient par exemple s'unir pour que le transfert de la technologie, et même de la science, puisse intervenir entre eux. Bien des progrès peuvent être faits en ce domaine, notamment entre pays limitrophes, car certains sont capables de fournir des techniciens à ceux qui n'en ont pas. Il est même possible d'envisager la création d'entreprises ou l'élaboration de projets communs dont chacun pourrait bénéficier.

Lorsqu'ils s'efforcent d'encourager la science et la technique, les gouvernements commettent parfois de grossières erreurs. L'une d'elles — qui se produit fréquemment — consiste à favoriser uniquement ce qu'on appelle la « science appliquée » au détriment de la recherche fondamentale. Une telle politique ne conduit qu'au développement des techniques de marques et les pays qui l'adoptent dépendront toujours des progrès réalisés dans des centres de recherche étrangers et, par conséquent, les utiliseront avec du retard. Le véritable développement doit s'appuyer à la fois sur la science pure et sur la science appliquée; sinon, on tombe dans les griffes des vendeurs de technologie qui agissent pour des intérêts économiques sans tenir compte des nécessités nationales.

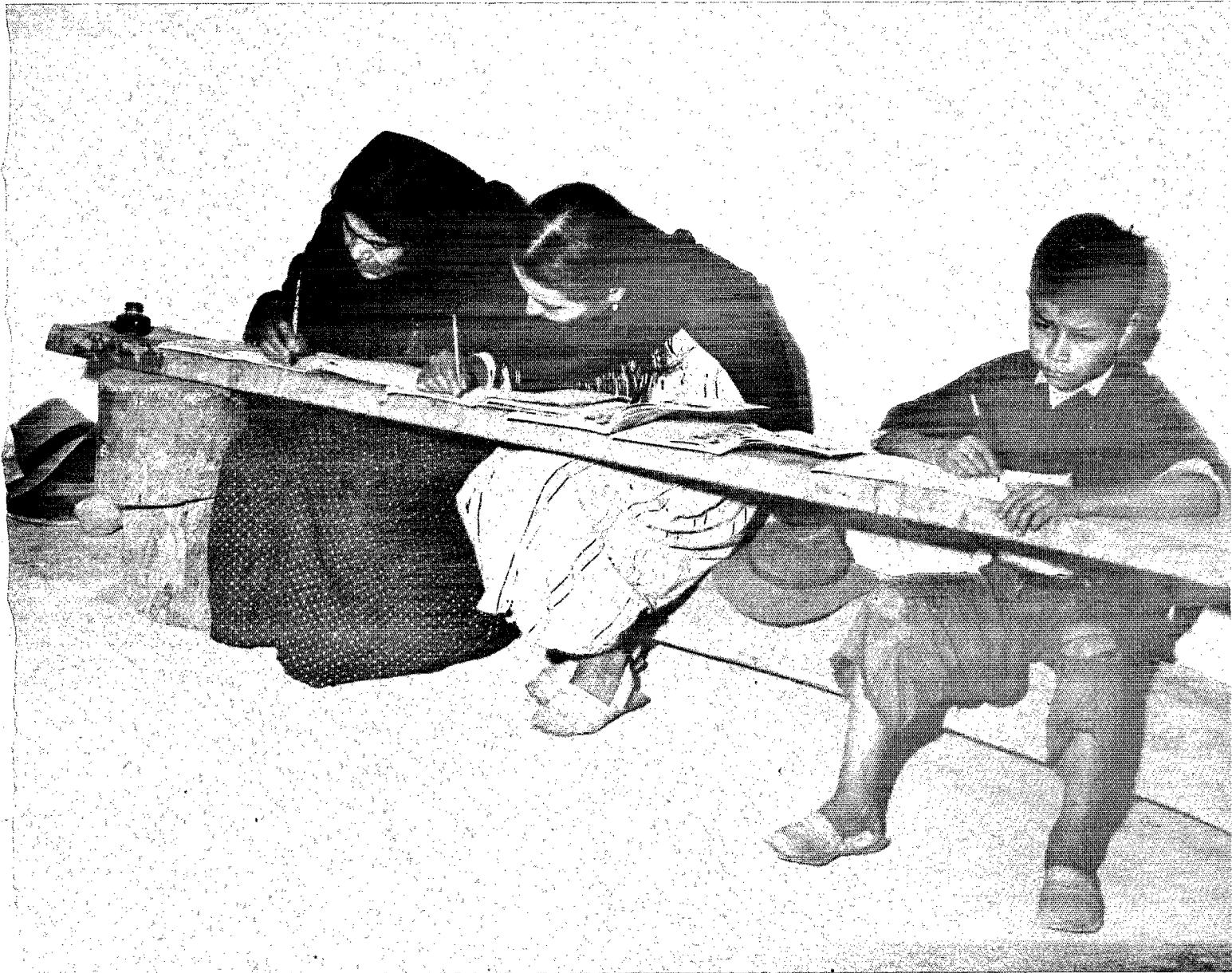
On voit que les problèmes du développement scientifique et technique d'Amérique latine sont énormes. Au cours des vingt prochaines années, il faudra travailler activement à les résoudre en encourageant la formation de spécialistes grâce à des bourses et à des subventions accordées à différents niveaux, en planifiant la science et la technique, en appliquant les techniques modernes dans l'agriculture, l'élevage, les mines et l'industrie, etc. Dans cette lutte sans merci contre le sous-développement les musées devront avoir leur part. Il leur faudra faire comprendre l'importance de la science et de la technique, préparer à la vie. Et s'ils ne peuvent pas présenter grand-chose du passé scientifique et technique parce que le pays n'en a pas, ils devront montrer ce qu'il est possible de faire, ils seront les exposants de l'espoir.

L'habitant de l'Amérique latine a hérité de la pauvreté des indigènes qui vivaient surtout de la chasse et de la cueillette. De plus, il est le descendant — pur ou métis — des pauvres d'Europe, d'Afrique et d'Asie qui l'ont peuplée pour « faire l'Amérique ». Le Latino-Américain est donc deux fois pauvre. Pour sortir de cette double pauvreté, il a besoin de toute l'aide de la science et de la technique, et celles-ci, à leur tour, doivent s'appuyer sur l'éducation. C'est là, à la limite entre l'éducation générale et la recherche pure et appliquée, que le musée doit trouver sa place et réaliser sa tâche au profit de l'Amérique latine.



# Musée et éducation permanente

Juan Gómez Millas



L'idée que celui qui avait reçu une formation devait élargir et revoir ses connaissances pour que son travail reste efficace a commencé à se distinguer du concept de l'« extension » de l'enseignement et autres formes d'instruction destinée aux adultes après la deuxième guerre mondiale et à la suite des réflexions et des expériences qui ont été faites pendant cette période. A cette époque, il avait fallu former un personnel qui puisse servir sur les différents fronts de guerre ou améliorer l'économie, l'administration et l'information sur le territoire des puissances combattantes. Il était également nécessaire de maintenir des contacts avec des populations et des sociétés très différentes, dont la culture, le comportement, les valeurs étaient peu connus de certains groupes d'experts.

Il ne s'agissait pas alors de résoudre seulement des problèmes linguistiques ou sémantiques, mais, aussi, beaucoup d'autres dont certains comportaient des

15  
L'alphabétisation, phase importante de l'éducation, intéresse toutes les générations. École du soir. Sutatenza (Colombie).

transferts compliqués et urgents de technologie, diverses situations d'ordre émotionnel, dont le règlement nécessitait aussi bien des recherches fondamentales en différentes sciences que des innovations d'ordre social.

Les expériences réalisées au cours des différentes phases de la grande expansion moderne par les pays colonisateurs ont dû de nouveau être examinées et évaluées compte tenu des situations nouvelles, avec l'aide des sciences sociales et anthropologiques, politiques et économiques, afin de parvenir à une efficacité aussi grande que possible, mais dans le temps le plus bref. Leurs conclusions n'ont pas toujours été satisfaisantes, car il fallait improviser des méthodes de travail sur le terrain. L'absence de recherches plus approfondies sur la psychologie sociale, l'anthropologie culturelle et les relations entre les systèmes sociaux et le milieu naturel se faisait sentir. De toutes façons, les analyses et les observations qui ont été réalisées constituent aujourd'hui une richesse, étant donné les progrès effectués au cours des deux dernières décennies dans le domaine des sciences et des techniques du comportement, des sciences sociales et culturelles. L'examen anthropologique des communautés du tiers monde, les études et les expériences faites dans les pays socialistes et l'analyse des sous-cultures au sein des sociétés développées ont été particulièrement importants.

Le nationalisme et l'aspiration au développement qui caractérisent les mouvements d'indépendance qui ont eu lieu dans le tiers monde dans les années de l'après-guerre ont fortement encouragé le désir de procéder à des changements structurels et révolutionnaires et à sa « modernisation », ainsi que la recherche de modèles bien adaptés, de méthodes efficaces, de liens internationaux, etc. Fallait-il alphabétiser? Quel genre d'alphabétisation convenait-il de réaliser? Éducation fonctionnelle? Éducation intégrale de la communauté? Fallait-il se préoccuper davantage des enfants et des jeunes gens que des adultes et des vieillards? Serait-il possible de faire adopter par toute la population les nouveaux modes de vie et les valeurs nouvelles? Et il y avait ainsi beaucoup d'autres questions qui restaient sans réponse précise. De toute façon, il fallait inventer de nouveaux modèles et mener des actions rapides qu'on poursuivrait pendant de longues années. L'éducation apparut alors comme l'une des stratégies politiques les plus prometteuses et c'est pourquoi il n'est pas surprenant que de nombreuses institutions de diverse nature soient devenues éducatives par certains aspects. L'idée que l'éducation n'était pas seulement du ressort de l'école commença à se faire jour. Il est évident qu'au nombre de ces nouvelles institutions éducatives on compte d'abord les musées. Ceux-ci avaient déjà entrepris leur tâche éducative en diverses parties du monde; ce fut notamment le cas des musées soviétiques et chinois qui servirent à l'éducation des masses.

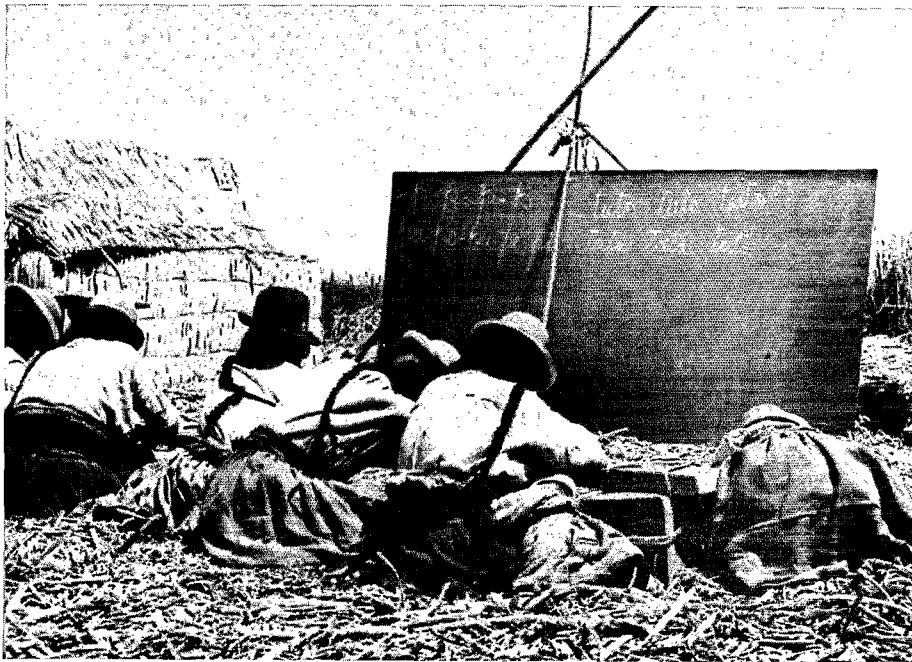
Certains principes se dégagèrent dont j'indique ici les plus importants d'un point de vue général: *a)* toute culture doit être conçue comme un système contenant les éléments nécessaires pour assurer l'existence des êtres humains qui en font partie; les biens culturels doivent pouvoir être compris par d'autres cultures et sociétés et passer de l'une à l'autre; *b)* les transformations qui affectent une culture sont moins traumatisantes lorsqu'elles sont rapides et globales que lorsqu'elles sont lentes et partielles; *c)* les changements sont féconds lorsqu'ils sont dus à l'initiative des groupes intéressés et il faut insister sur les éléments qui peuvent se compléter efficacement dans leurs aspects culturels et non seulement dans certains d'entre eux (par exemple, développer l'éducation sans l'accompagner des transformations sociales qui la favorisent ou l'entretiennent; entreprendre un processus d'industrialisation qui ne peut être soutenu par le reste de la culture); *d)* le mot écrit n'est pas seul capable d'instruire; les autres sens ont également un rôle éducatif, aussi bien que le contact direct avec les choses, l'expérience des phénomènes, la participation à l'évolution de la nature et de la société.

Certains de ces principes, notamment le dernier, avaient déjà été appliqués dans diverses parties du monde et dans différents contextes. Ainsi, par exemple, les Land Grant Colleges entreprirent aux États-Unis d'Amérique, vers le





16 a



16 b

16

Le désir d'apprendre et la curiosité sont à la base du savoir. a) Femme araucane, devant sa maison, regardant dans un théodolite; b) alphabétisation des Indiens Urus sur les îles flottantes du lac Titicaca.

milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, de pratiquer l'« extension » agricole ou industrielle afin de mettre la technique au service des hommes qui étaient en contact direct avec les phénomènes naturels ou sociaux; ils publièrent des revues destinées aux paysans, aux industriels et aux artisans, qui mettaient à leur portée les résultats de la science et de la technique appliquée, notamment ceux qui étaient en relation directe avec leurs propres activités. Cette extension fut pratiquement un système d'éducation libre et permanente qui nécessitait peu de formalités et n'était nullement obligatoire, mais qui était utile à ceux qui avaient l'ambition de perfectionner et de développer leurs aptitudes, de prospérer et de rivaliser avec leurs semblables. Des projets similaires virent le jour dans beaucoup de pays européens, pour certains à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et pour d'autres au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle. Il existe une différence importante entre ce genre d'éducation libre et permanente et celle que l'on conçoit aujourd'hui comme étant permanente; c'est que, dans le premier cas, un établissement éducatif, public ou privé, assumait la responsabilité d'offrir cet enseignement à l'individu, tandis que, dans le second cas, il s'agit d'institutionnaliser ce service directement ou indirectement, de l'intégrer à la vie de l'individu, de lui donner un contenu d'ensemble social et culturel, et non pas d'en faire une simple formation en vue de l'exercice d'un métier ou d'une profession.

Parallèlement aux services d'extension, on a créé, dans plusieurs pays, en Europe comme en Amérique, des cours populaires du soir auxquels assistaient des jeunes gens et des adultes qui travaillaient pendant la journée. Ils y développaient leurs connaissances et parfois leurs capacités ; dans certains endroits, ces cours prenaient la forme d'un véritable enseignement professionnel, mais concernaient particulièrement un métier. Ils étaient réglés pour la plupart par des normes scolaires, mais aucune de ces écoles ne pouvait être considérée comme une institution d'éducation permanente telle que l'exigent les conditions actuelles.

La création d'une éducation permanente et (ou) périodique a été rendue nécessaire par le fait, constaté dans le monde entier, que les changements s'accélérent de plus en plus dans tous les domaines, qu'ils soient sociaux, scientifiques, techniques, ou qu'ils concernent le milieu naturel. Cette accélération caractérise le monde contemporain, même dans les sociétés les plus primitives. On a commencé à en prendre conscience à la fin de la deuxième guerre mondiale. Elle a été analysée sous divers angles et même dans ses effets sociaux et psychologiques. Ces études ont fait pousser un cri d'alarme et d'angoisse aux planificateurs des services sociaux et éducatifs aussi bien qu'aux responsables de l'industrie et de la politique.

Les modifications de plus en plus rapides qui interviennent dans la plupart des processus techniques apparaissent aussi par voie de conséquence dans la structure du travail, dans la vie sociale, dans l'activité internationale ou dans la vie privée ; on les observe même dans la façon de proposer et de susciter des émotions esthétiques ou de nouvelles sensations. Il n'est guère possible de trouver une certaine logique dans le tourbillon de ces transformations ; on a réussi à en expliquer une quand déjà elle a été modifiée par une autre. Le fossé qui se creuse entre les générations ne peut plus se calculer en dizaines d'années, mais en groupes d'âge de plus en plus rapprochés. En même temps que se produisent ces changements dans toutes les sociétés et les cultures, aussi bien dans les nations développées que dans les pays en voie de développement, on voit apparaître des failles qui, dans chaque société, séparent des sous-groupes culturels et sociaux, de sorte qu'il a fallu faire un grand effort dialectique pour pouvoir établir des systèmes de communication et d'information qui rendent au moins possible le dialogue rationnel entre ceux qui ont reçu une formation de niveaux différents ou dans diverses spécialités. On est bien au-delà du fossé entre deux cultures dont on a parlé dans les années cinquante ; il s'agit maintenant de plusieurs sous-cultures que séparent de nombreux problèmes sémantiques.

Le système de communications qui s'étend au monde entier permet aujourd'hui à un individu, où qu'il soit, d'assister à ce qui se passe ailleurs, et cet « ailleurs » qui était pour nos parents quelque chose de lointain et de confus se trouve pour nous « ici » même, nous le voyons et nous le sentons, mais nous nous demandons si nous le comprenons ou non ; on dirait que l'excès de « lumières » nous empêche de distinguer les choses, qu'il nous aveugle et nous confond.

Les connaissances sont rapidement dépassées, aussi bien dans les sciences de la nature que dans les sciences humaines et sociales, et de nouvelles disciplines de plus en plus complexes apparaissent continuellement dans les domaines où les phénomènes s'interfèrent. Connaître une discipline scientifique sous sa forme classique c'est presque ne pas la posséder, si l'on ne perçoit pas qu'elle est liée à d'autres disciplines proches ou lointaines ou qu'elle s'y intègre. Il devient de plus en plus difficile pour l'homme de science et le technicien d'œuvrer individuellement ; il faut travailler en groupe et codifier un langage qui permette aux différents spécialistes de s'entendre. Ce qui sert à comprendre l'art vaut également pour les études du microscope ou pour les sons de l'électronique. Il apparaît ainsi dans des domaines où les découvertes ouvrent de nouvelles voies pour percevoir les « moments » où la science et l'art s'intègrent dialectiquement et répondent aussi au désir d'unification de la pensée qui aspire

à modeler un système fonctionnel et structuraliste qui rende compte du monde dans son ensemble. L'éducation permanente, fonctionnelle et intégrant les diverses disciplines, correspond exactement au rôle actuel du musée. On peut lui appliquer l'excellente définition que l'économiste polonais Ignacy Sachs donne du travail interdisciplinaire dans « The logic of development »<sup>1</sup>.

Le problème de l'éducation de l'homme se pose ainsi sous une forme nouvelle. Dans le cercle socratique, le sens de la vie de l'homme était l'action humaniste; on parlait de la découverte de soi, de l'« ek-sistence » de l'être humain, et la pensée « réfléchie » était le véhicule et la tâche humaniste du « sage ». D'une certaine façon, c'était un idéal de vie de type contemplatif; la vie de l'homme était un système d'éducation permanente, et de là naquit l'humanisme romain.

Lorsque l'homme contemporain veut imaginer un avenir heureux, il ne le décrit plus sous la forme d'un jardin édénique, d'une nature luxuriante, mais dans le cadre d'une technique où le travail humain est remplacé ou complété en grande partie par des mécanismes qu'il a inventés et qui lui obéissent, qui prolongent nos sens et augmentent nos possibilités; il espère ainsi échapper à l'aliénation, non pas grâce à l'art, comme le pensait Schiller, mais grâce à la technique. Lorsqu'il fuit la ville pour aller à la campagne, l'homme n'abandonne pas non plus ses préférences pour la technique, il l'emporte avec lui; s'il veut visiter les parcs nationaux, il doit faire la queue pour y entrer.

L'éducation permanente est un moyen pour adapter l'homme à un nouvel univers et une tentative pour échapper à ses contradictions dramatiques et à ses déséquilibres de plus en plus marqués. Aujourd'hui, si quelqu'un veut retrouver un monde idyllique et bucolique, il doit devenir un « hippy »; mais il s'expose alors à ce qu'on l'accuse de crime contre la culture, parce qu'il brise le rêve « tranquille » de la technique, du « développement », du « produit par habitant » et de beaucoup d'autres illusions dont elle se berce. L'éducation en bonne et due forme, volontaire, a dû se transformer en une éducation obligatoire pour toute la vie.

L'obligation de cette éducation permanente n'a pas à être stipulée par une loi, elle est une nécessité vitale. Puisque la scolarisation de l'individu ne peut être prolongée indéfiniment, on a conçu un processus éducatif grâce auquel le travailleur, libéré en grande partie par les mécanismes techniques, se décharge d'une partie de son travail et peut ainsi avoir accès à un paradis techniquement organisé qu'on a appelé les « loisirs culturels ». Moyennant de nouvelles pressions sociales, il peut vivre dans ce paradis en espérant constamment atteindre un nouveau bonheur. A l'intérieur de ce système, l'individu vit avec la communauté où dominant la science, la technique et l'art chargés d'une nouvelle signification; celle-ci ressort de leur sens social très marqué. Leurs rites et leurs symboles sont assimilés grâce à une éducation qui intègre les deux mondes, le monde naturel et le monde social. Le lien qui les unit est l'éducation en tant qu'idéologie.

Les diverses tentatives pour résoudre les problèmes de formation et de recyclage, pour supprimer les différences qui existent entre les classes sociales en matière d'éducation, dans le monde développé comme dans les pays en voie de développement, ont été synthétisées pendant un certain temps dans une vaste conception de l'éducation des communautés. Cette idée, élaborée en grande partie par des spécialistes de l'Unesco, a été adoptée et appliquée par de nombreux pays, notamment dans des zones et des secteurs qui semblaient les moins perméables à l'action éducative en général. Cependant, les communautés sont formées de classes sociales, de groupes d'âge et de sexe différents, de sorte qu'il n'était pas facile de trouver des conditions semblables et, par suite, des méthodes applicables dans tous les cas. Il fallait inventer de nouveaux procédés éducatifs socio-culturels. On a pu constater beaucoup plus clairement qu'auparavant que l'éducation dans le monde actuel présente les plus grandes difficultés et pose les problèmes les plus compliqués, et qu'elle exige par conséquent de nombreuses expérimentations et des innovations en matière sociale. Dans les années cinquante, le problème du développement, à lui seul, avait inspiré plus de

1. *International science journal*,  
vol. XXIV, n° 1, 1972, p. 42-43, Unesco.

10 000 publications relatives aux systèmes économiques et aux sociétés du tiers monde. Pour définir la notion de « sous-développement », il faut consulter plus de 500 études. Les ouvrages concernant l'éducation dans le tiers monde et les expériences qui y ont été faites se comptent également par milliers. Toutefois, les progrès qui ont été accomplis laissent encore sans solution les problèmes de définition, d'évaluation, de transfert, etc. Les nouvelles sciences relatives au milieu, aux normes et au comportement, fonctionnelles et structuralistes, qui se sont développées au cours des dernières décennies ont ouvert des voies nouvelles pour rechercher une définition applicable à chaque société et à ses méthodes éducatives.

L'éducation permanente ne prétend pas éliminer l'éducation normale, mais plutôt la compléter par des conceptions et des techniques nouvelles adaptées aux grands nombres. La nécessité impérieuse pour tous d'améliorer en quantité et en qualité la production et la distribution des biens, de répondre au défi dramatique que représente l'augmentation vertigineuse de la population, ou de faire face à la compétition sur les marchés internationaux, a imposé l'idée qu'il



17 a

17  
La radio et le musée sont d'excellents moyens d'éducation et de culture. a) Une salle d'exposition au Museo Nacional de la Campaña de Alfabetización, La Havane. b) L'école par la radio intéresse une vaste population rurale. Sutatenza (Colombie).

était indispensable de compléter l'effort du travailleur par un recyclage continu, par le perfectionnement de ses capacités et (ou), quand la situation l'exigerait, de modifier ses activités et de lui donner une formation adaptée à sa nouvelle profession ou à son nouveau métier. On a constaté non sans raison que les systèmes éducatifs qui donnent une spécialisation prématurée, loin d'être profitables, créent chez les élèves des limitations et un immobilisme qui les rendent imperméables aux transformations de la science et de la technique.

Étant donné que les modifications sous-jacentes à tous les secteurs d'activité ne semblaient pas devoir s'arrêter, mais qu'au contraire les prévisions à moyen et à long terme montraient qu'elles iraient en s'accélégrant, le seul moyen de rétablir l'équilibre entre le travail et l'éducation pour le travail était d'instaurer un système diversifié d'éducation permanente. On ne connaissait aucun organisme financier capable d'apporter son soutien à un projet de cette envergure; il fallait donc que toute la société participe à une tâche éducative consciente, c'est-à-dire qu'elle se transforme en une société enseignante et que les principes qui inspirent ce dessein aient assez de force pour le rendre réellement dynamique.

Les transformations sociales qui ont lieu dans les pays développés, et aussi dans certains de ceux qui sont moins avancés, ont amené les travailleurs à participer activement, et avec le sens des responsabilités qui sont les leurs, à la



17 b

marche des entreprises. Cette aspiration à la cogestion, qui se fait également jour dans les pays du tiers monde, apparaît comme un modèle de démocratisation du travail permettant d'éliminer certains facteurs d'aliénation. Les études formelles qui sont faites dans les écoles primaires et secondaires de ces pays ne sont guère à même de fournir des modèles et des normes de conduite qui permettent de répondre à ces aspirations nouvelles et de donner aux futurs travailleurs l'expérience et les éléments suffisants pour porter un jugement, afin que cette cogestion soit réalisée de façon rationnelle et avec le sens des responsabilités. Souvent, les transformations sociales n'attendent pas que ceux qui les provoquent soient dans les conditions les plus favorables pour agir et c'est pourquoi il est nécessaire d'instituer une éducation postscolaire permanente. L'éducation nouvelle tendant à instaurer la participation sociale dans le travail ne pourrait être donnée dans des écoles systématiques d'éducation permanente qu'à condition que toute la société soit enseignante.

Si nous acceptons cette idée, nous ne pouvons consentir à ce que cet enseignement soit dispensé sans aucune méthode et sans tenir compte des normes éducatives; nous savons que, si les institutions sociales ou celles qui relèvent du monde du travail sont livrées à leur propre initiative, elles ne sont pas capables de remplir leur mission, et que, par conséquent, elles ont besoin de l'aide de centres spécialisés. Cela implique que l'éducation permanente dans les pays du tiers monde devrait être assurée à la fois par des établissements d'enseignement et par des représentants des secteurs de production tels que les entreprises, les syndicats, etc. Les différentes conventions et les objectifs recherchés, ainsi que les diverses motivations, seraient soumis à une expérimentation continuelle et feraient l'objet de plans à long terme. Les musées auraient alors de larges possibilités de participer efficacement à l'éducation des adultes.

Si les musées, chacun dans sa spécialité, participent à l'éducation permanente, cela ne signifie pas qu'ils se substituent ou se superposent aux systèmes scolaires, mais qu'ils les complètent en cherchant notamment à encourager la créativité et les découvertes et aussi à donner une vision globale des écosystèmes. Pourquoi accumule-t-on dans les musées les objets qui sont les témoignages les plus caractéristiques et les plus précieux du travail de l'homme? Chaque objet-phénomène qui y est présenté est un exemple de créativité et montre que le processus de son élaboration peut s'intégrer à l'évolution sociale ou à la série de moments qu'il représente. Cela nous permet d'envisager la possibilité d'une pédagogie qui organiserait les études autour de « cas » et qui remplacerait en partie les méthodes qui systématisent et isolent utilisées dans les sciences particulières. Les « cas » mettraient en contact l'élève, enfant ou adulte, avec un moment de la vie du passé ou du présent envisagée dans son ensemble, de telle sorte que le tableau se composerait finalement du présent, du passé, du futur, de la nature et de la société, tel qu'il existe dans la réalité.

L'éducation permanente dans les musées peut aussi tendre à apprendre aux maîtres à utiliser à la fois le matériel qu'offrent la nature, l'activité humaine, les goûts, les penchants et le travail sous ses différentes formes.

Par sa nature même, le musée permet une communication non verbale avec l'objet. Il transmet son message par l'intermédiaire de l'objet, celui-ci parlant de lui-même. En réalité, le véritable message a été préparé selon le choix préalable des choses et des phénomènes qu'on veut présenter; il a été organisé dans un but instructif et formateur. Les muséologues codifient les matériaux et les phénomènes en planifiant et en organisant l'exposition d'objets. Ce faisant, ils transmettent leurs connaissances dans des codes qui leur sont propres; les élèves et le public qui regardent décodent le message. Il s'établit ainsi un processus dialectique, pas toujours apparent, entre le personnel du musée, les objets et les enfants ou adultes; c'est un échange continu dans lequel les questions et les réponses éduquent et stimulent les uns et les autres et donnent une vie nouvelle à ce qui semblait mort et oublié. Le musée devient un centre de vie débordante et florissante. Les objets qui furent autrefois vivants, profanes ou sacrés, reprennent vie (*Wiederholung*, Lessing), ils suscitent des opinions nouvelles et deviennent capables de créer un avenir. C'est une tradition vivifiée qui pose des questions à l'observateur et qui offre des réponses à celui qui interroge. Rien ne meurt, tout renaît, même si nous ne savons pas quand, ni comment, ni en qui. Voilà quelle est la tâche du musée, voilà son message éducatif permanent.

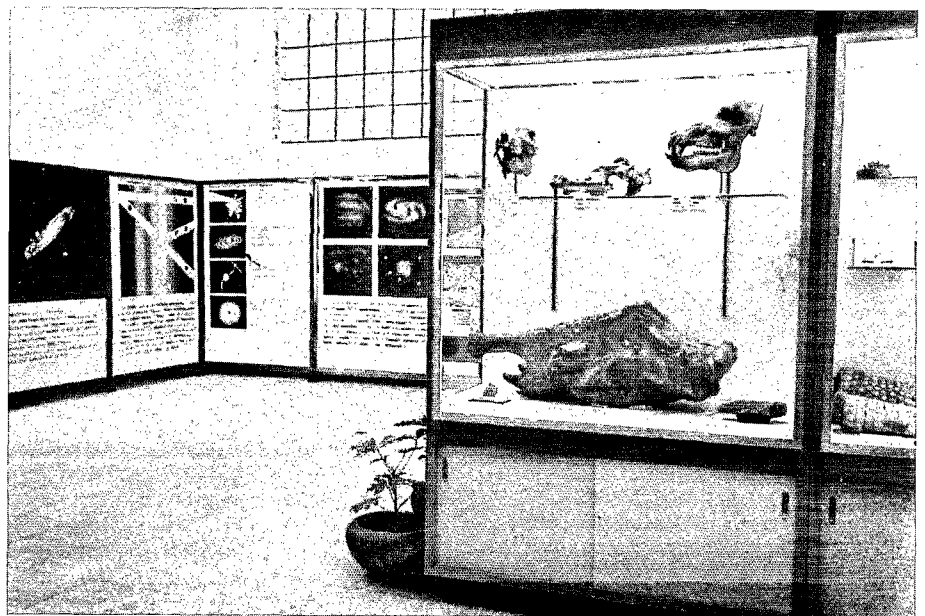
Les musées ont la possibilité de devenir des institutions d'où l'on observe la culture dans son ensemble, les relations entre l'homme et le monde et les voies qui s'offrent pour les intégrer l'un à l'autre. On peut y mettre l'homme devant ses dilemmes les plus graves et lui ouvrir les horizons qui lui ont été fermés par l'immobilisme des structures sociales et l'exploitation illimitée des ressources utilisées pour produire et consommer. Les possibilités éducatives qui s'offrent aux musées pour remplir leur nouvelle tâche ont déjà été mises à profit pour beaucoup d'entre eux, et avec d'heureux résultats dans divers pays. Dans la plupart des cas, on a cherché à éveiller ou à encourager des vocations dans la jeunesse: clubs scientifiques ou artistiques, expositions ou foires scientifiques, concours, camps, excursions, assemblées nationales ou internationales, dans lesquels jeunes ou adultes, ensemble ou séparément, interrogent l'avenir. Les ateliers polyvalents offrent aux jeunes gens de multiples occasions de se découvrir eux-mêmes, grâce au contact avec les choses, et de définir leur propre identité. Dans les pays qui disposent de peu de ressources, ces ateliers pourraient servir à un grand nombre d'écoles de différents niveaux pendant la journée; ils devraient être dirigés par un personnel rompu aux méthodes et techniques d'utilisation des choses de la nature ou de la culture; on pourrait aussi en faire des centres communautaires pour les adultes qui y recevraient une formation culturelle et professionnelle. Comme on le voit, les musées ont une vaste tâche à accomplir dans l'éducation permanente de l'avenir.

# Musées d'Amérique latine: un tour d'horizon

## Argentine

Mario E. Teruggi

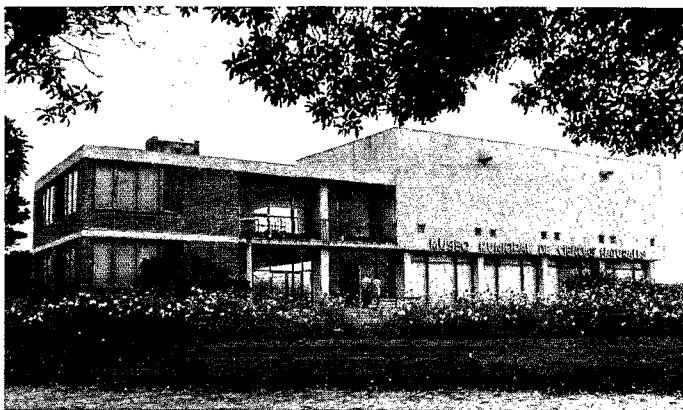
18  
MUSEO MUNICIPAL DE CIENCIAS  
NATURALES, Mar del Plata. Détail d'une  
salle de paléontologie.



Il est très difficile de porter un jugement sur les musées argentins, car ils sont très nombreux et sont répartis sur un territoire de près de 3 millions de kilomètres carrés. Il est pratiquement impossible d'en donner une vue d'ensemble d'autant plus qu'il n'existe pas de périodique national qui fournisse des renseignements et une documentation sur les musées, leur état, leurs collections, leurs travaux de modernisation ou de rénovation en cours, et sur tous les autres aspects de la muséologie. Malgré cela, on peut généraliser en partant d'expériences personnelles, afin que le lecteur étranger se fasse une idée de ce que sont les musées argentins.

Dans les villes et les agglomérations de l'intérieur, il existe un très grand nombre de musées privés qui s'intéressent généralement à l'histoire, à l'archéologie, à la paléontologie et à la zoologie. A l'origine de la plupart d'entre eux, on trouve généralement un amateur qui, pendant des années, s'est efforcé d'explorer les possibilités de sa région. Ces musées privés recueillent parfois des objets de valeur et même des collections importantes, bien qu'ils ne disposent d'autres ressources que celles de la personne qui les fonde et les dirige. L'exposition est généralement médiocre et elle a lieu dans des locaux insuffisants. Certains musées, cependant, réalisent des présentations de qualité.





19



20

19  
MUSEO MUNICIPAL DE CIENCIAS NATURALES, Mar del Plata. Ce musée est un modèle du genre par sa conception moderne et la présentation de ses collections. Vue extérieure du musée.

20  
MUSEO DE CIENCIAS NATURALES, Viedna. Les musées privés abondent dans les régions les plus reculées ou éloignées des grands centres. Nombre d'entre eux possèdent des pièces de valeur. Le Musée des sciences naturelles de Viedna, au cœur de la Patagonie, en est un exemple. Détail d'une salle d'anthropologie.

Avec le temps, les musées de quelques localités acquièrent une certaine renommée, et les habitants en sont, finalement, fiers. Et, même, beaucoup d'entre eux servent d'ordinaire de lieux de réunions et de conférences, élargissant ainsi leur influence culturelle. De cette façon, petit à petit, par un long cheminement — qui à tout moment peut être interrompu — ils finissent par être reconnus officiellement. Au préalable, il n'est pas rare qu'ils soient adoptés par un club culturel ou sportif.

Les musées privés — les musées d'« enthousiastes » — qui peuvent paraître médiocres et même insignifiants aux yeux du muséologue exigeant, répondent à un besoin local qui, sinon, serait totalement insatisfait. Peut-être, jusqu'à maintenant, n'a-t-on pas suffisamment tenu compte du rôle qui est le leur, notamment lorsqu'ils permettent de prendre conscience de la nécessité des musées. Mais, puisque nous devons traiter des musées d'Argentine, il nous faut commencer par les musées privés qui constituent le premier échelon de la hiérarchie, l'échelon le plus bas et, par conséquent, le plus fréquemment oublié.

De plus, ces musées s'arrangent pour entretenir des relations et établir des liens avec les musées et les muséologues de haut niveau. Il serait intéressant de vérifier si, dans le reste de l'Amérique latine, des amateurs modestes et laborieux montent ainsi patiemment leurs musées, poussés par une ardeur désintéressée.

Si l'on s'élève dans la hiérarchie, on trouve les musées municipaux qui sont en nombre considérable. Leur état, leur présentation, la richesse de leurs collections, leur construction, leur personnel spécialisé et bien d'autres aspects de la muséologie forment une gamme extrêmement variée. Certains musées municipaux sont bien organisés et présentés; d'autres souffrent de la pénurie et de l'oubli de l'administration. A un niveau théoriquement supérieur, mais pratiquement équivalent, on trouve les musées provinciaux. Les uns comme les autres ont un rôle limité et manquent de soutien, mais il existe des exemples salutaires: des municipalités prospères qui ne lésinent pas sur les ressources à attribuer aux musées, ou des directeurs de musée énergiques, capables de lutter et de convaincre les administrateurs et les hommes politiques les plus endurcis.

A l'échelon le plus élevé, on trouve les musées nationaux qui dépendent des universités, des ministères ou des secrétariats d'État. Le fait qu'ils soient nationaux ne garantit nullement qu'ils soient organisés comme il convient et, d'ordinaire, ils souffrent des mêmes insuffisances que les autres.

Il est caractéristique que les musées officiels — municipaux, provinciaux et nationaux — connaissent ou aient connu une brève période d'expansion à la suite de réformes ou d'additions importantes et retombent ensuite dans l'indifférence ou l'abandon pendant de longues années. De plus, on sait que, quand un pays entre dans une période peu prospère, ce sont les musées qui sont le plus rapidement touchés par les restrictions financières, si leurs budgets déjà insuffisants ne sont pas dévorés par l'inflation.

La situation des musées argentins est donc semblable à celle de beaucoup d'autres pays: ils manquent de moyens, parce que les autorités ne s'y inté-

1. Voir: « L'Institut argentin de muséologie », *Museum*, vol. XXII, n° 1, 1969, p. 65-68.

ressent guère ou parce qu'elles doivent faire face à des problèmes plus urgents. Mais, mise à part cette habituelle insuffisance de ressources, d'autres maux frappent durement les musées argentins.

Le premier d'entre eux concerne la formation de personnel spécialisé. Bien qu'il existe des écoles de muséologie à Buenos Aires<sup>1</sup> et à La Plata, elles fonctionnent toutes deux un peu dans le vide, car leurs diplômés obtiennent rarement des postes dans les musées, puisque la profession n'est pas réglementée. Les musées ont formé peu à peu un personnel *ad hoc*, mais qui, en général, n'a pas reçu de formation muséologique sérieuse. Cela est particulièrement vrai dans le cas des directeurs des musées officiels, qui ne sont presque jamais des muséologues. On parvient généralement à ces postes de responsabilité par d'autres voies : pratique antérieure dans les disciplines voisines (par exemple, historiens, critiques d'art, architectes), expériences préalables dans un musée, ou simplement grand enthousiasme, quand ce n'est pas grâce à quelques appuis. On n'a guère conscience, en général, de ce qu'est la profession de muséologue et ce sont les musées qui en souffrent.

En second lieu, le grand mal, qui dérive du précédent, c'est l'absence presque totale de communication entre les muséologues argentins qui ne savent pas combien ils sont, qui ils sont, ni où ils sont. Dispersés, sans avoir de rapports entre eux, souvent isolés, il leur manque les contacts qui les stimuleraient mutuellement, et, découragés, ils sombrent fréquemment dans l'indifférence. Ils n'échangent pas d'expériences et n'organisent ni réunions, ni colloques, ni congrès d'aucune sorte. L'esprit de corps leur fait défaut, aussi bien que l'union et la cohésion qui sont indispensables pour négocier avec l'administration et lui présenter des requêtes en formant un seul front. De plus, ils sont pour la plupart dépourvus d'autorité et de pouvoir de décision dans leur propre musée.

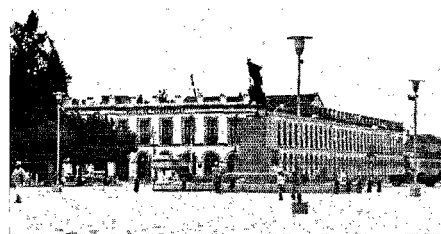
Il est fort possible que l'Argentine soit le pays d'Amérique latine qui possède le plus grand nombre de musées. Cependant, depuis plus de vingt ans, elle souffre d'une terrible crise économique qui retentit inévitablement sur les budgets des musées et, par suite, sur leur situation. Malgré cela, il faut que les muséologues reçoivent une formation, qu'ils soient compétents et responsables. Les rares fois où un musée peut disposer d'un personnel de ce genre, il va de l'avant, même avec des moyens très limités.

[Traduit de l'espagnol]

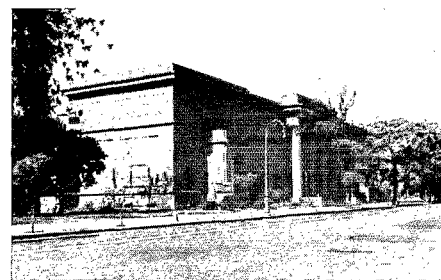
La Bolivie, située au cœur de l'Amérique du Sud et dotée de richesses archéologiques considérables, possède quatorze musées dont la plupart sont consacrés à l'art, à l'archéologie et au folklore. Quatre d'entre eux dépendent directement de l'État, par le truchement du Ministère de l'éducation et de la culture ; les autres appartiennent à des universités, à des municipalités ou à des institutions culturelles.

En ce qui concerne la nature des collections et du matériel exposé, trois des quatorze musées mentionnés conservent aussi bien des œuvres d'art que des objets d'intérêt archéologique, folklorique ou historique, cinq sont exclusivement consacrés à l'art, trois à l'archéologie et un à l'histoire. Deux d'entre eux sont installés dans des édifices anciens, le plus souvent des maisons particulières du XVIII<sup>e</sup> siècle. Parfois l'édifice fait partie intégrante du musée en raison de sa valeur architecturale. Néanmoins, faute d'une muséographie appropriée, l'installation est rarement satisfaisante.

Les collections des musées boliviens sont en général d'une haute qualité lorsqu'il s'agit de l'époque des vice-rois et de l'archéologie. C'est ainsi que le Musée de la monnaie de Potosi, le Musée national d'art de La Paz et le Musée Charcas de Chuquisaca possèdent quelques pièces européennes, qui sont presque toutes des peintures sur bois dues à des artistes flamands du XVI<sup>e</sup> siècle



21



22

21  
MUSEO DE TRANSPORTES, Luján. Le « complexe muséologique » de Luján (province de Buenos Aires) est le plus renommé des musées provinciaux. Le fait que Luján possède un sanctuaire vénéré et une célèbre basilique contribue à attirer une foule de visiteurs dans les trois musées de la ville. Vue du Musée des transports.

22  
MUSEO DE BELLAS ARTES, Buenos Aires. Ce musée est un bon exemple de musée national. Cependant, son édifice n'offre pas assez de place pour exposer les collections ni pour les ateliers et laboratoires.

## Bolivie<sup>1</sup>

Teresa Gisbert de Mesa

1. Voir, p. 202, le document annexe VI : « Tableau des musées de Bolivie ».



23  
MUSEO NACIONAL DE ARTE, La Paz. Vue  
de la cour intérieure.

et introduites en Bolivie dans les années qui ont suivi la conquête espagnole. Les collections de peinture locale des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles sont importantes et comprennent des œuvres représentatives, car on peut dire qu'en Bolivie la plupart des tableaux peints sous les vice-rois se trouvent maintenant dans les musées, à l'exception de ceux de la région de La Paz et du lac Titicaca qui sont encore conservés sur place, dans les églises baroques de la région. Les musées boliviens possèdent également de nombreux tableaux provenant de Cuzco, car, pendant la période coloniale, Cuzco a exporté surtout dans le Haut-Pérou (qui correspond à l'actuelle Bolivie) de nombreux tableaux que des muletiers se chargeaient d'écouler dans les localités du Haut Plateau et des villes minières de Potosi et d'Oruro. Certains peintres qu'il est important de connaître pour bien comprendre l'évolution artistique sont particulièrement bien représentés si l'on songe qu'il ne reste pratiquement plus d'œuvres d'eux qui soient la propriété de particuliers. C'est notamment le cas du Jésuite italien Bernardo Bitti (1548-1610) qui a été le premier peintre de la région des Andes et a introduit le maniérisme à Lima et à Chuquisaca. Toute son œuvre est rassemblée au Musée de la cathédrale de Sucre. On peut en dire autant de Melchor Pérez Holgín (1600[?]-1724), peintre originaire de Potosi, qui vécut au XVII<sup>e</sup> siècle et qui est une des personnalités les plus marquantes de la peinture baroque américaine. Une centaine de ses œuvres ont été identifiées et plus de soixante d'entre elles sont conservées dans des musées boliviens.

La peinture du XIX<sup>e</sup> siècle, qui présente peu d'intérêt du point de vue artistique mais a une grande importance pour l'iconographie historique, est représentée au Musée de Charcas (qui dépend de l'Université) à Sucre, et à la Monnaie de Potosí. Il est intéressant de noter qu'on peut voir en Bolivie l'œuvre de deux peintres équatoriens : Manuel Ugalde et Joaquín Pinto. Le premier vint en Bolivie avec les armées de libération qui suivaient le maréchal José Antonio de Sucre. Son œuvre est conservée en partie au Pérou, en partie en Bolivie.

Parmi les musées d'archéologie, les plus intéressants sont le Musée archéologique de La Paz et le Musée régional de Tiahuanaco, ce dernier possède des objets provenant des fouilles du CIAT (1957-1972); on peut y voir des œuvres représentatives de la céramique de Tiahuanaco dont certaines datent de la période classique (selon Bennett; de la Quatrième époque, d'après Ponce), tandis que d'autres remontent aux première et seconde époques dont on ne possédait jusque-là aucun vestige. Les pièces les plus intéressantes sont incontestablement une tête anthropomorphe de style réaliste et un sifflet qui représente une maison. Le musée abrite également une série de crânes déformés et trépanés qui appartiennent aux cultures précolombiennes et qui constituent de précieux témoignages pour les anthropologues.

Le Musée archéologique de La Paz possède une importante collection de céramiques de Tiahuanaco dont la plupart datent de l'époque classique et qui comprennent toutes sortes de récipients parmi lesquels on admire plus parti-

24  
MUSEO NACIONAL DE ARTE, La Paz. Vue  
d'une salle d'exposition.

25  
CASA DE LA MONEDA, Potosí.  
Pinacothèque.

26  
CASA DE LA LIBERTAD (Museo histórico),  
Sucre. Salle où fut proclamée l'indépendance  
de la Bolivie.

24

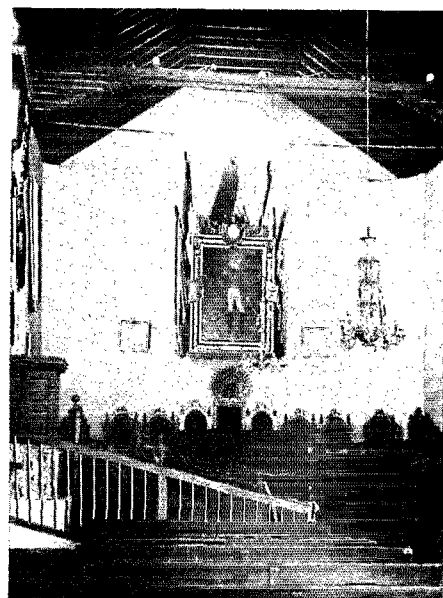


25



culièrement, pour leur beauté, les brûle-parfums zoomorphes. Signalons également l'importance des salles consacrées à la céramique incasique où sont exposées des pièces provenant de l'île du Soleil, sur le lac Titicaca. Ce musée possède également quelques objets lithiques qui proviennent de Tiahuanaco. Le bâtiment lui-même, qui a été réalisé par Posnanski vers 1920, constitue un intéressant exemple de l'architecture nostalgique qui s'efforce de faire revivre le style de Tiahuanaco. Deux autres bâtiments ont été édifiés ultérieurement dans le même style : ce sont l'Universidad Mayor de San Andrés de La Paz et le Stadium Hernando Siles, qui ont été réalisés par l'architecte Emilio Villanueva.

Trois des édifices du temps des vice-rois, méritent vraiment d'être mentionnés : la Monnaie, bâtiment du Musée de Charcas et le palais qui abrite le Musée d'art de La Paz. La Monnaie (Casa de la Moneda), dont la construction fut entreprise en 1758, était initialement destinée à la frappe de la monnaie et au contrôle des « quintos reales » (redevances du cinquième). Elle est l'œuvre de l'architecte Salvador Villa, qui a eu pour collaborateurs Tomás Camberos et Luis Cabello. Ce dernier a également participé à la construction des hôtels de la Monnaie de Lima et de Mexico. La Monnaie de Potosí est le plus vaste bâtiment civil de toute la vice-royauté du Pérou et l'on peut aujourd'hui encore visiter la salle, les machines et le four de la fonderie qui sont restés intacts. Le Musée de Charcas, qui est installé dans l'ancienne maison de l'Inquisition de la ville de Chuquisaca, l'actuelle Sucre, possède un admirable patio, orné



26

d'arcades mudéjares. Quant au Musée d'art de La Paz, il est situé dans un splendide palais du style baroque tardif, construit en 1775. Il se signale par un très beau portail intérieur et un patio orné de trois rangées d'arcades superposées, en pierre de taille. Les sous-sols ont gardé leurs voûtes en berceau et d'arête.

Mentionnons un autre édifice intéressant, bien que son état de conservation soit lamentable ; il s'agit du Musée d'art populaire de La Paz, aménagé lui aussi, dans un palais du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce musée possède une riche collection de masques représentatifs de toutes les régions de la Bolivie, depuis la *Diablada* d'Oruro, provenant du centre minier d'Oruro jusqu'aux masques des Indiens Chiriguales, d'origine guarani.

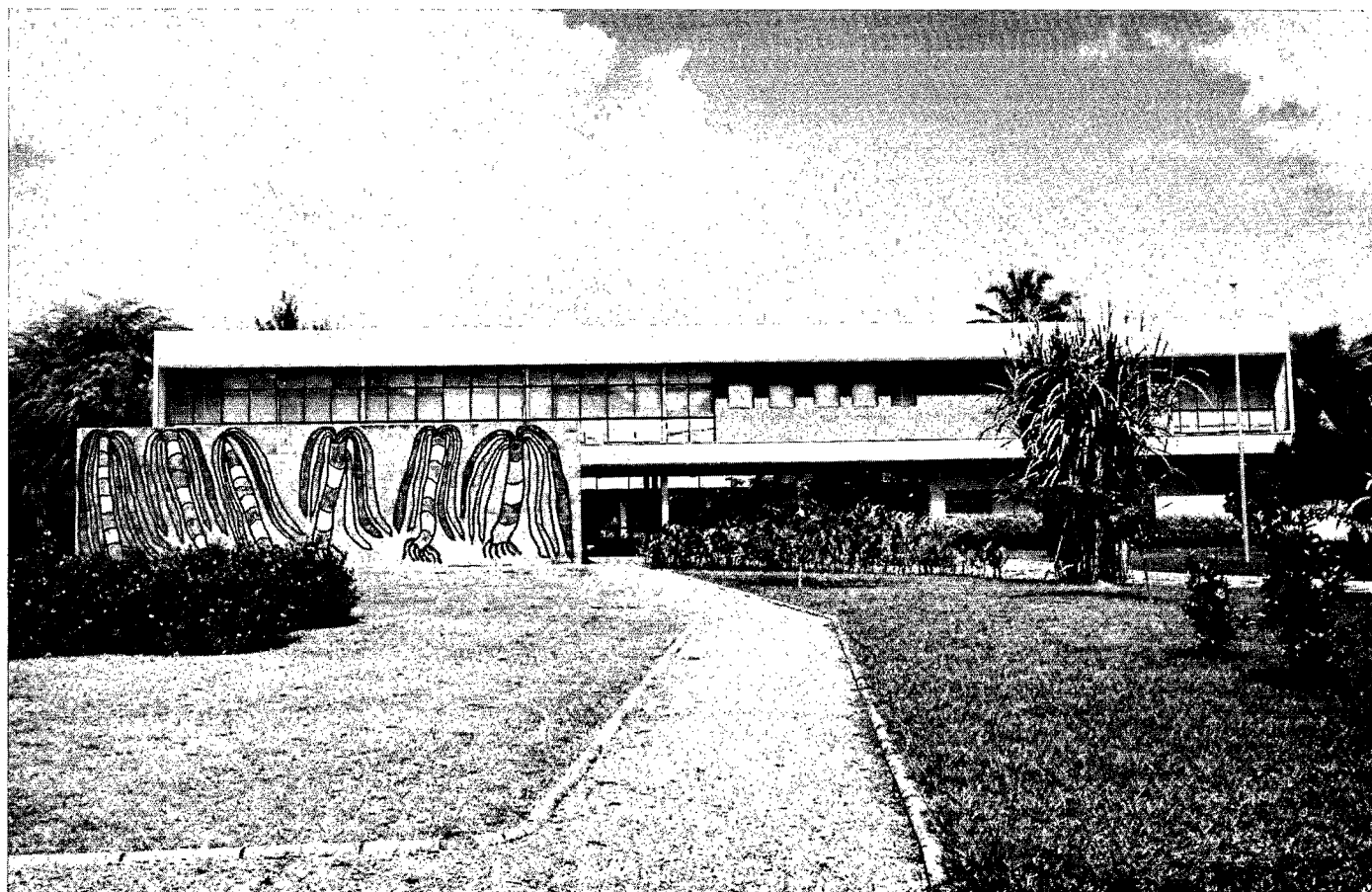
Comme on a pu le voir, les musées de Bolivie sont riches en œuvres d'art américain depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Sur le plan archéologique, ils possèdent des objets représentatifs des civilisations de Tiahuanaco et des Incas ainsi que de diverses autres cultures locales. Ces dernières sont représentées dans les musées de Cochabamba, d'Oruro et de Potosi. Enfin, des objets folkloriques sont exposés à La Paz au Musée d'art populaire, et à la Casa de Murillo, qui possède aussi une intéressante collection de plantes et d'amulettes appartenant à la pharmacopée Callahuaya. En revanche, la Bolivie n'a pas de musée des sciences, ni même de muséum d'histoire naturelle. Jointes à ces constatations, les conclusions de la Table ronde de Santiago du Chili ouvrent de nouvelles perspectives au développement des musées boliviens.

[Traduit de l'espagnol]

## Brésil

Lygia Martins-Costa

27  
MUSEU DO AÇUCAR, Recife (Pernambuco).  
Vue extérieure du Musée du sucre. Façade.



Un pays se reflète dans ses musées non seulement parce qu'ils sont l'image de son propre patrimoine ou qu'ils témoignent de l'intérêt de son élite, mais aussi et surtout à cause de l'attention qu'ils méritent de la part du public en général. Le soin de l'héritage naturel et culturel, le souci de le présenter dans ce qu'il a de plus significatif, les efforts pour transmettre aux nouvelles générations le sens du passé, l'expérience du présent et la responsabilité de l'avenir, et le désir de faire connaître les autres civilisations et régions écologiques, permettent de faire du musée un centre d'éducation, de civisme et d'ouverture au monde.

L'attitude des pays en voie de développement, contrairement à celle des pays développés, révèle qu'ils ne se font pas une idée exacte du rôle des musées dans la société actuelle. Cependant, ce sont eux qui en ont le plus besoin, et c'est chez eux que le problème dépend le plus des autorités publiques. Mais à l'ère de la technique et des transformations sociales, leurs gouvernements sont absorbés par les difficultés immédiates, au détriment des problèmes de l'éducation dont la solution peut être retardée, bien qu'elle doive servir durablement.

## Le pays

Avec 8,5 millions de kilomètres carrés et de grandes régions inoccupées, le Brésil a compris, il y a quelques années, que la préservation et l'intégration de son territoire dépendaient de la proximité des services gouvernementaux. Celle-ci n'était possible qu'avec le déplacement de la capitale vers l'intérieur, la construction de routes reliant les centres vitaux aux régions éloignées et la création de nouveaux pôles d'attraction politiques et administratifs, ce qui était long et onéreux. La conquête du territoire et la stabilisation économique et financière du pays constituaient naturellement des problèmes prioritaires, et le développement industriel de base, pour lequel il fallut encourager l'investissement de capitaux dans les zones moins favorisées, en fut la conséquence logique.

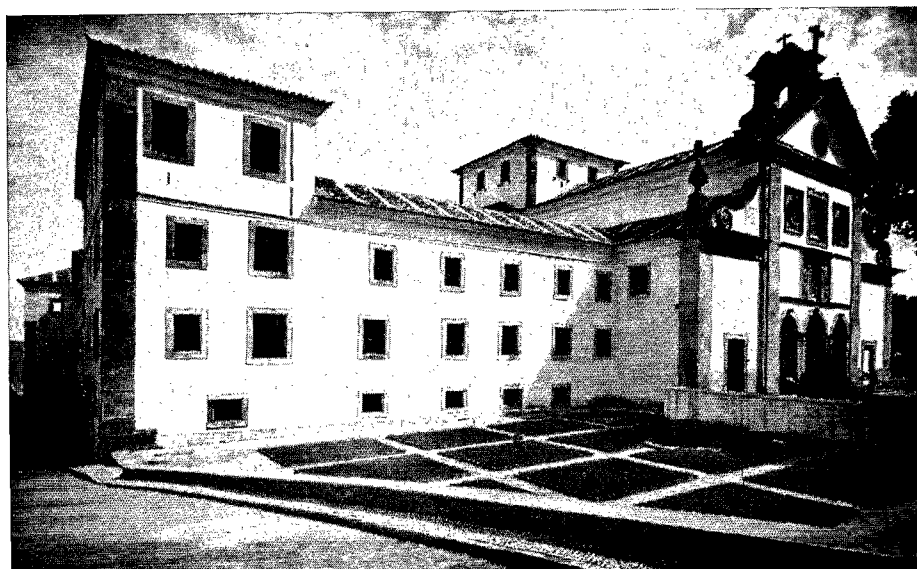
L'intérêt se porte maintenant sur les problèmes de l'éducation, de la santé et de l'agriculture qui sont graves, étant donné le pourcentage encore élevé que représente la masse inculte de la population. Les techniciens étant en nombre insuffisant et surchargés de travail, il apparut nécessaire d'élargir les cadres et d'augmenter les disponibilités en personnel qualifié. On réforma donc les universités afin de permettre à la nouvelle génération de comprendre la réalité brésilienne de façon plus précise et plus approfondie.

## Situation présente des musées brésiliens

Qu'ils appartiennent au gouvernement fédéral, aux États, aux communes, aux organismes civils et religieux ou aux particuliers, les musées reflètent la situation du pays dans son ensemble, notamment celle des États et des communes dont ils dépendent ou dans lesquels ils se trouvent, avec des différences notables aussi bien dans la qualité de leurs collections que dans leur organisation technique et dans le service de la communauté. Certains rivalisent pratiquement avec les grands musées internationaux, mais la plupart sont des musées spécialisés et laissent beaucoup à désirer. C'est pourquoi il est difficile de généraliser, et cela d'autant plus que, récemment, le concept du musée a été défini par les muséologues, tandis que hors de contrôle et sans infrastructure culturelle ni planification, il s'est produit une véritable explosion muséographique, qui a fait naître des ensembles hétérogènes auxquels on a donné le nom de musées afin de conférer à la cité dans laquelle ils se trouvent des privilèges de fausse intellectualité, ou d'attirer les touristes dans les villes où sont situés des monuments historiques. Il y a certes des exceptions dues soit à l'action isolée d'autorités publiques ou religieuses particulièrement sensibles à cette question, soit à l'initiative individuelle d'un spécialiste ou d'un collectionneur averti.

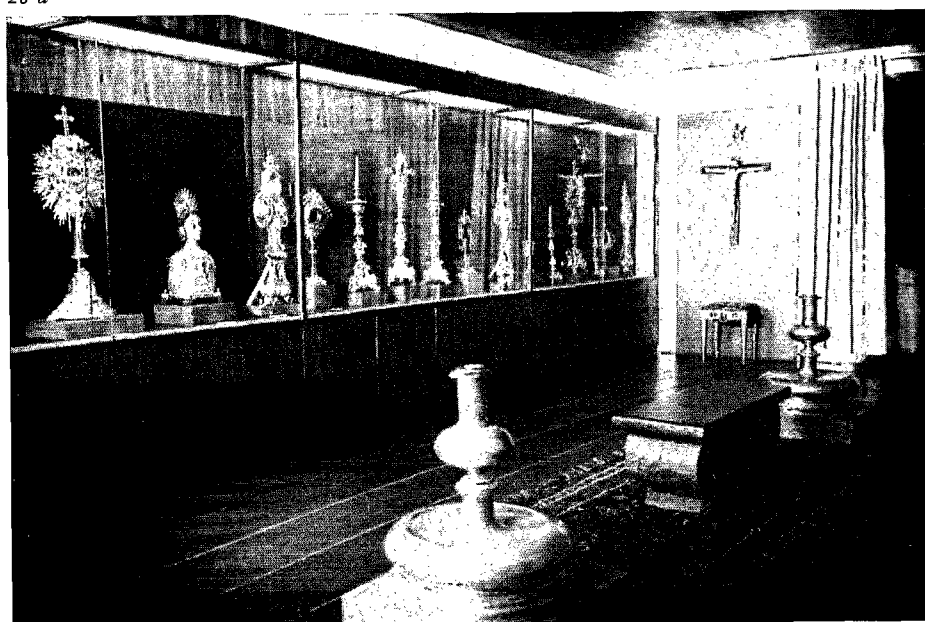
Le grand défaut de presque tous ces musées, c'est le peu d'influence qu'ils ont sur l'éducation de la population, à n'importe quel niveau de la scolarité.





28 a

28  
MUSEU DE ARTE SACRA (Casa de Prata), Bahia. Le musée est installé dans un ancien couvent en cours de restauration : a) vue extérieure du bâtiment (façade) ; b) vue d'une salle d'exposition.



28 b

Cette situation marginale de l'enseignement a été discutée lors du 1<sup>er</sup> Congrès national des musées réuni par l'organisation nationale de l'Icom en 1956, au cours duquel des éducateurs avaient été invités à ouvrir le dialogue. La question a été reprise lors du Séminaire régional sur l'éducation dans les musées d'Amérique latine organisé par l'Unesco en 1958 à Rio de Janeiro <sup>1</sup> ; elle a de nouveau été examinée lors du 1<sup>er</sup> Congrès brésilien sur les moyens audio-visuels, réuni également à Rio de Janeiro par l'Association brésilienne d'éducation, lorsque la déclaration des muséologues à ce sujet poussa le ministre de l'éducation à créer un groupe de travail pour étudier la question. Celle-ci fut finalement reprise par le V<sup>e</sup> Congrès national des musées à Petrópolis en 1970, et par la Table ronde sur les musées d'Amérique latine réunie récemment par l'Unesco à Santiago du Chili <sup>2</sup>.

Tout laisse à penser qu'on est parvenu au point de maturation nécessaire pour abandonner cette façon incohérente d'aborder la question qui a caractérisé la presque totalité des musées brésiliens.

#### NOMBRE ET RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

Bien que deux inventaires aient été faits, l'un en 1958 qui dénombrait près de 200 musées, l'autre en 1972 qui en recensait près de 400 en partant d'une conception plus large du musée, il est encore impossible de déterminer exactement

1. Georges Henri RIVIÈRE, *Stage régional d'études de l'Unesco sur le rôle éducatif des musées, Rio de Janeiro, Brésil, 7-30 septembre 1958*. Paris, Unesco, 1959. (Études et documents d'éducation, n° 38.)

2. Hector FERNANDEZ GUIDO, *Table ronde sur le développement et le rôle des musées dans le monde contemporain, Santiago du Chili, 20-31 mai 1972*. (Rapport multigraphié, Unesco, SHC.72/CONF. 28/4.)



leur nombre. Cela est dû au fait que ces inventaires sont surtout établis à partir de questionnaires écrits et que, souvent, les responsables ou les propriétaires des musées qui y répondent ne comprennent pas bien les questions et ne connaissent même pas la valeur des collections dont ils ont la garde. L'expérience montre qu'il sera nécessaire d'en faire la vérification sur place, ce qui ne pourra être réalisé que par un effet conjoint des différents services de l'administration, de façon à utiliser du personnel qualifié dans chaque spécialité tout en évitant des dépenses excessives. Aux avantages qu'apportera la connaissance exacte des collections valables qui existent dans le pays, s'ajoutera celui d'une direction technique minimale que les spécialistes utilisés pourront donner aux responsables de petits musées, d'archives historiques et de parcs naturels.

Quant à la répartition géographique des musées, on peut dire que ceux-ci existent dans tous les États, principalement dans ceux de São Paulo, Guanabara, Minas Gerais, Rio Grande do Sul, Bahia et Pernambuco, disséminés dans de nombreuses localités.

#### PRINCIPAUX DOMAINES CULTURELS

De façon générale, les collections régionales sont éclectiques, car la documentation historique locale s'y confond avec le folklore, l'ethnographie indigène, l'archéologie et les collections de sciences naturelles. Dans les grands musées du nord-est, le mobilier, l'imagerie coloniale érudite, la peinture généralement moins intéressante et provenant essentiellement du XIX<sup>e</sup> siècle prédominent. Dans le nord et l'ouest, on trouve surtout des collections représentatives des populations indigènes. Dans le sud, les musées possèdent principalement des armes par suite des campagnes et des guerres de frontière continuelles. Dans l'État de Minas Gerais, il existe de riches collections de mobilier, de sculptures et d'imagerie du XVIII<sup>e</sup> siècle qui témoignent de l'art et de l'artisanat local. Dans les grands centres universitaires, on trouve des musées spécialisés en anthropologie, archéologie, art, botanique, géologie, histoire, zoologie, dont les collections et les publications techniques sont conçues dans une optique différente d'un musée à l'autre; il existe aussi des musées monographiques portant soit sur une personnalité, un cycle ou un secteur économique, un aspect de la culture ou de la recherche, soit sur les premiers essais d'une branche de la technologie.

Au cours des dernières années, on a assisté au développement des musées d'art moderne qui, par l'intérêt qu'ils portent à tous les domaines de l'expression artistique contemporaine, attirent la jeunesse; à celui des musées d'art sacré, encouragés par l'Institut du patrimoine historique et artistique national (IPHAN) et qui, dans les villes historiques, sont visités par un public payant, ce qui leur permet de réaliser une présentation plus soignée; et à celui des musées d'archéologie brésilienne, grâce à la législation assez récente qui aide financièrement, par l'intermédiaire de l'IPHAN, les fouilles et les travaux effectués en ce domaine dans tout le pays.

#### IPHAN

L'Institut du patrimoine historique et artistique national, conformément aux fonctions qui sont les siennes et avec les ressources dont il dispose, a inventorié, reproduit grâce à des copies, des photographies, des plans et des projections, conservé, restauré, recherché, étudié et vulgarisé dans des articles et des monographies, les biens culturels et les sites d'intérêt exceptionnel sur tout le territoire national. Pour défendre ces biens, il a constitué un réseau de musées et de maisons historiques qui sont déjà plus de trente, si l'on compte ceux qui existent déjà, ceux qui sont en cours de création et ceux dont la création est prévue. A cela s'ajoutent de nombreux monuments d'architecture civile, militaire et religieuse, des ensembles ruraux et même un parc historique, ouverts aux visiteurs et dont l'IPHAN est responsable; l'IPHAN fournit une assistance

technique à toutes les institutions culturelles qui la demandent; il encourage la création de nouveaux musées afin de mettre en valeur le patrimoine historique et artistique de chaque région; enfin, il protège plus de mille monuments et des dizaines d'ensembles urbains ainsi que certaines villes historiques pour lesquelles il a prévu, par des accords nationaux et internationaux, un plan spécial de restauration et de mise en valeur touristique.

#### ASSOCIATIONS SPÉCIALISÉES

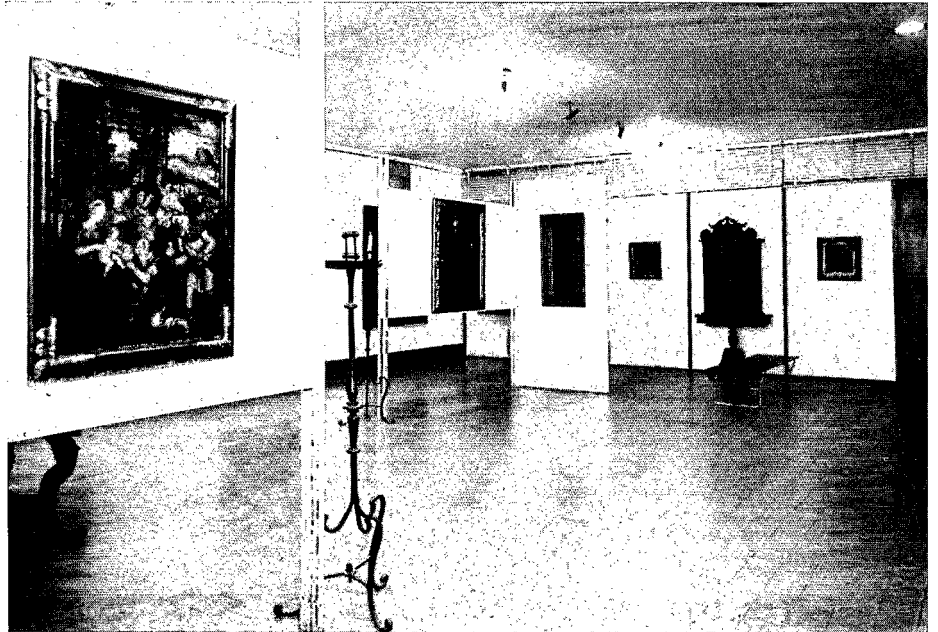
Créée au Brésil peu après l'organisme international, l'Onicom (Organisation nationale de l'Icom) a traversé des phases d'activité plus ou moins grande. Elle a à son actif d'avoir été le premier organisme à réunir des muséologues de différents points du pays; d'avoir organisé cinq congrès nationaux des musées (Ouro-Preto, São Paulo, Bahia, Rio de Janeiro et Petrópolis); et d'avoir participé activement au séminaire latino-américain qui a eu lieu à Rio de Janeiro en 1958, et à l'occasion duquel elle a contribué à la publication de l'inventaire des ressources éducatives des musées brésiliens entreprise par le Centre brésilien de recherches éducatives.

29

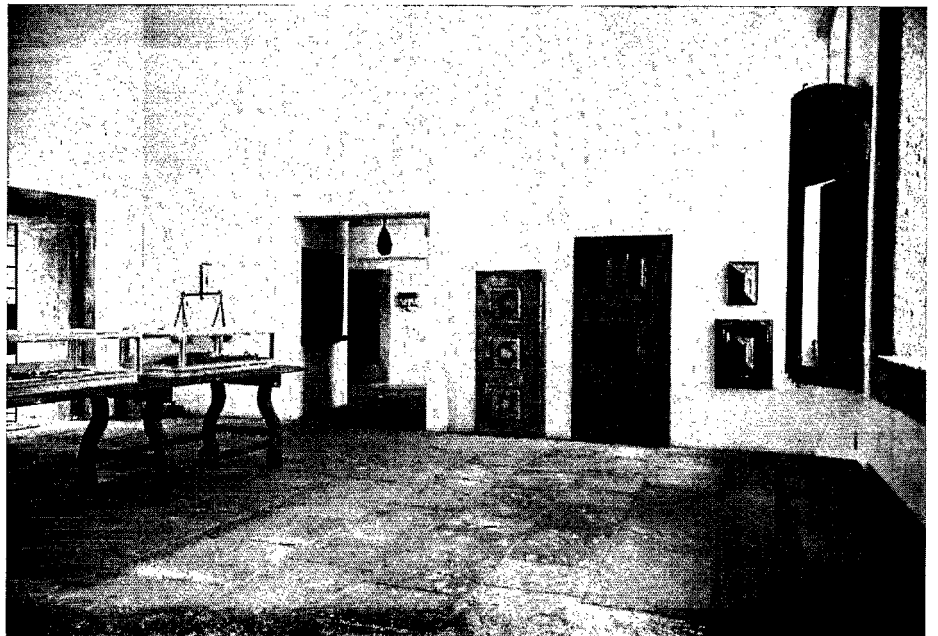
MUSEO DE BELLAS ARTES, Rio de Janeiro.  
Salle de peinture flamande et hollandaise.

30

MUSEO DA INCONFIDÊNCIA, Ouro Preto  
(M.G.). Présentation de vestiges  
architecturaux du XVIII<sup>e</sup> siècle, de l'État de  
Minas Gerais.



30



L'Association brésilienne de muséologues (ABM), organisme national important, a été représenté lors du I<sup>er</sup> Congrès brésilien des moyens audiovisuels organisé par l'ABM, avec un travail qui a été approuvé. Il est chargé de la réglementation de la carrière de muséologue, actuellement en cours d'élaboration.

L'Association des musées d'art du Brésil (AMAB), groupement ayant un objectif plus limité mais très actif, a favorisé une série de rencontres dans différents États, et a réussi à faire comprendre l'art contemporain.

#### INTÉRÊT DU PUBLIC

La machine que représente un musée ne se justifie que par la présence du public. De l'enfant à l'adulte, de l'analphabète au savant, tous doivent y trouver un intérêt sur le plan de l'intelligence ou de la sensibilité. L'une des grandes tâches des muséologues est de créer les conditions qui susciteront l'intérêt de tous.

Le public cultivé recherche naturellement le musée. Ceux qui ont un niveau de connaissance élémentaire ou moyen doivent y être attirés afin de mieux comprendre le monde dans lequel ils vivent. Pour eux, le fait de « voir » et de « toucher » est essentiel pour « comprendre » et « sentir ». C'est pourquoi le musée s'efforce d'attirer les enfants et les jeunes gens et de leur faire découvrir par eux-mêmes ce qui est mis à leur portée.

Le Brésilien visite encore peu souvent les musées. Cela est dû à ce qu'ils sont considérés comme des institutions éducatives permanentes et qu'ils ne possèdent pas les ressources suffisantes pour imposer leur présence aux milieux les plus éloignés. Cependant, la fréquentation des expositions temporaires, la participation aux séminaires, aux débats, l'assistance à la projection de films d'art ou scientifiques et à d'autres initiatives culturelles ont augmenté sensiblement. En ce qui concerne l'art, à Rio de Janeiro comme à São Paulo, la présence des jeunes et des artistes se manifeste par une véritable participation. Les musées situés dans des parcs accueillent un public populaire nombreux le dimanche et les jours fériés. Ceux des villes touristiques sont également visités, leur accès étant facilité par les nouvelles autoroutes. Les statistiques de l'IPHAN font état d'une augmentation considérable du nombre des visiteurs, surtout pendant les vacances scolaires.

Cette fréquentation, même sans incitation particulière, prouve simplement que l'intérêt du public est déjà éveillé et qu'il faut seulement le soutenir pour le bien de tous.

#### Perspectives d'actualisation

Il est indéniable que, dans les grands centres, tous commencent maintenant à prendre conscience du rôle que le musée doit jouer dans la société. Partant des discussions « intramuros » des associations, progressant avec les congrès nationaux et internationaux, cette nouvelle tendance a atteint les hautes sphères, de sorte que les perspectives d'actualisation des musées sont assez encourageantes, cela pour les raisons qui suivent.

Parallèlement à la réforme administrative nationale actuellement en cours, le Ministère de l'éducation et de la culture, responsable de la plupart des musées nationaux du pays, prépare une réforme des structures et des systèmes de travail, qui est un premier pas vers l'intégration des divers secteurs culturels. Selon cette réforme, l'IPHAN sera considéré comme l'organe directeur.

Afin de faire prendre conscience aux gouvernements des États du rôle qu'ils doivent jouer dans la défense du patrimoine historique et artistique de leurs régions respectives, le ministre, assisté du Conseil fédéral de la culture et de l'IPHAN lui-même, a organisé deux réunions de travail avec les gouverneurs et les préfets des villes historiques.

On se dirige vers la coordination de l'ensemble des musées du Ministère de l'éducation et de la culture. Les conséquences en sont pleines de promesses,

puisque cette mesure permettra de déterminer les critères et d'établir une programmation d'ensemble, avec la souplesse qu'on jugera nécessaire.

Enfin, fait significatif, le rapport de la Table ronde de Santiago du Chili a eu une répercussion au niveau ministériel, puisque le ministre a décidé de constituer un groupe de travail afin d'analyser la situation de nos musées et d'en élaborer une politique nationale.

Il faut donc espérer que, dans un avenir assez proche, les musées s'adapteront aux exigences du monde contemporain, appliquant ainsi les principales recommandations d'ordre éducatif, culturel et surtout social qui ont été adoptées par la Table ronde de Santiago. Celles-ci correspondent d'ailleurs aux objectifs de développement humaniste proposés par le gouvernement et elles trouvent leur place parmi les projets qu'il a élaborés en vue d'encourager la participation de différents ministères à une action d'ensemble.

[Traduit du portugais]

## Chili

Grete Mostny Glaser



31  
MUSEO REGIONAL, Linares. Entrée du musée.

La période qui vit l'émancipation des pays latino-américains fut une époque où l'on se posa de graves questions, aussi bien dans le domaine politique que culturel. Il n'est donc pas surprenant que, en même temps qu'ils coupaient les liens qui les unissaient à la mère patrie d'Europe, ces pays se soient efforcés d'affirmer leur jeune nationalité sur le plan culturel, en créant des musées qui réunissaient tout ce qui était américain et national.

C'est ainsi que fut créé, en 1830, le premier musée chilien, né de la conscience nationale, du désir de connaître la nature de la nouvelle patrie et de la clairvoyance du chef suprême de la nation qui confia au naturaliste français Claude Gay le soin de l'organiser. C'était le Musée national d'histoire naturelle. Cinquante ans plus tard fut fondé le Musée national des beaux-arts. La vocation

essentiellement minière du Chili trouva son expression dans le Musée minéralogique de la Serena, au nord du pays, et, au XIX<sup>e</sup> siècle encore, la Congrégation salésienne qui s'était établie en Patagonie créa un musée à Punta Arenas qui réunit des collections de sciences naturelles et d'ethnographie de la Terre de Feu. Au début de ce siècle, on fonda encore deux musées de sciences naturelles dans les provinces — Valparaiso et Concepción — mais dans les décennies qui suivirent on note un certain affaiblissement de l'ardeur initiale. De 1940 à 1960, l'État, les universités, les sociétés scientifiques ou les particuliers s'intéressèrent de nouveau à la création de musées; pendant cette période on fonda surtout des musées spécialisés, notamment dans le domaine de l'archéologie chilienne; quant aux musées de sciences naturelles, les fondateurs leur accordèrent peu d'intérêt par suite de la tendance générale qui voulait qu'on attache moins de prix à l'étude de la nature.

A la fin des années soixante, les musées commencèrent à changer d'aspect. Le souci de l'écologie, aussi bien naturelle que sociale, en même temps que le désir de décentralisation exprimé par les provinces, entraînèrent la création de musées régionaux dont la plupart étaient encore « mixtes » et présentaient des objets relevant de différentes disciplines, mais dont certains tendaient déjà à s'intégrer à leur milieu.

Entre 1955 et 1960, on se rendit compte que les musées étaient de précieux instruments qui complétaient l'enseignement officiel et, dans ceux qui étaient les plus fréquentés, le Ministère de l'éducation publique nomma des professeurs-guides pour instruire les élèves des écoles.

32  
MUSEO DE CONCEPCIÓN, Concepción.  
a) Plusieurs fois détruit par des tremblements de terre, le musée est installé dans un bâtiment reconstruit; b) les techniques modernes de présentation ont permis de monter une exposition à la fois attrayante et didactique.



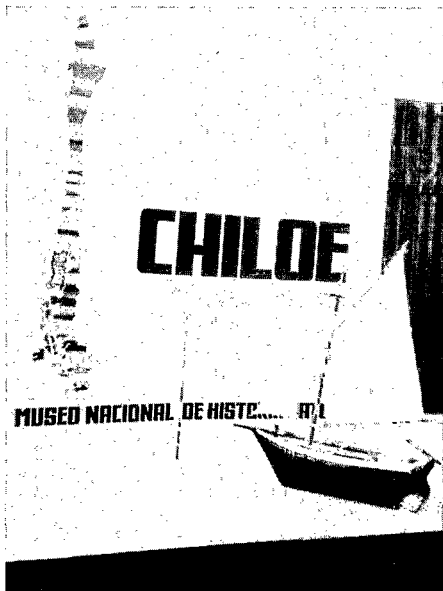
32 a



32 b

Par suite de l'intérêt croissant qu'on porta aux musées, on se préoccupa aussi davantage de leur personnel et, en 1968, on fonda le Centre national de muséologie, qui devait être une école professionnelle destinée à former des techniciens de muséographie pour les musées des sciences.

Le nombre des musées, au Chili, avait augmenté et approchait la cinquantaine; ils étaient répartis tout au long des 4 000 kilomètres qui forment le territoire national. En général, ils avaient été créés sans plan préalable. C'est pourquoi, en 1972, la Direction des bibliothèques, archives et musées — qui est responsable des musées d'État — a convoqué les conservateurs à un séminaire afin d'élaborer la planification future des musées d'après les besoins du pays: il y aurait à la base les musées des écoles et des communautés; puis viendraient les musées régionaux qui apporteraient un certain soutien aux précédents; et, enfin, les musées nationaux qui, à leur tour, devraient fournir une aide technique et scientifique aux musées régionaux. Antérieurement, en 1970, la loi sur les monuments nationaux avait déclaré le Musée national d'histoire naturelle « centre officiel » des collections des sciences de la nature et de l'homme, où devraient être déposés les « types » et les objets représentatifs des cultures préhistoriques. La même loi prévoit également l'établissement d'une nomen-



33 a

33a, b

MUSEO NACIONAL DE HISTORIA NATURAL, Santiago de Chile. Exposition temporaire sur Chiloe, île presque légendaire située au sud du Chili. L'exposition visait à faire connaître la nature, les hommes et les produits artisanaux de l'île.



33 b

clature des musées qui existent et de ceux qui doivent être créés dans le pays.

Les musées chiliens ont plusieurs problèmes communs — espace, fonds et personnel — qui sont aussi ceux de la plupart des musées latino-américains. Ces carences limitent leur expansion et ont obligé certains d'entre eux à concevoir leurs activités différemment. Il s'agira d'utiliser des moyens moins coûteux, d'organiser davantage d'expositions temporaires et moins de salles d'expositions permanentes.

D'autre part, les musées du Chili diffèrent de ceux des pays développés, car leurs activités doivent être plus variées pour pallier en partie le manque de facilités dont le public — adulte et jeune — dispose dans ces pays. Ainsi, dans la mesure de leurs possibilités, les musées organisent des cours d'initiation scientifique et artistique.

Le Musée national d'histoire naturelle est le siège des Jeunesses scientifiques chiliennes. Il organise les foires scientifiques juvéniles et des « écoles d'été » pour les ouvriers. Il s'efforce de traiter, dans ses expositions, les thèmes qui préoccupent ou qui devraient préoccuper l'opinion publique: l'écologie, la révolution verte, la conquête de l'espace, etc. Il présente également ces expositions en milieu rural — milieu souvent oublié lorsqu'il s'agit de manifestations culturelles — et cherche à faire comprendre au public les raisons qui rendent nécessaires les transformations sociales. De plus, on a commencé à fabriquer du matériel d'enseignement — diapositives, « maquettes scientifiques », publications éducatives, etc. — préparé en grande partie par des techniciens en muséologie formés par le Centre national de muséologie.

En même temps qu'ils s'ouvrent toujours davantage aux problèmes de la communauté, les musées les plus importants poursuivent leurs tâches de recherche. Pour les musées d'État, il existe un cadre spécial de personnel scientifique qui doit posséder des titres universitaires. Beaucoup de musées éditent leurs propres publications, qu'elles soient de caractère scientifique ou qu'elles servent à la vulgarisation. Pour pouvoir travailler comme il convient, les musées les plus importants disposent de laboratoires et d'ateliers.

La Table ronde sur le rôle des musées dans l'Amérique latine d'aujourd'hui que l'Unesco, sur l'invitation du gouvernement du Chili, a réunie à Santiago, et les visites des collègues latino-américains et des représentants de l'Unesco et de l'Icom à quelques-uns de nos musées, ont été d'une grande importance pour le développement de ceux-ci. Elles nous ont confirmé en partie la ligne à suivre et nous ont apporté beaucoup de connaissances et d'expériences qu'il s'agira d'intégrer à la vie des musées chiliens.

# Colombie

Alicia Dussán de Reichel

Les premiers musées de Colombie datent de l'époque de la lutte pour l'indépendance, dont l'un des héros, le général Francisco de Paula Santander, fonda en 1823 le Musée national à partir des collections rassemblées par l'Expédition botanique, pionnière dans l'histoire des sciences naturelles du pays. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait à peine 3 musées et, jusqu'en 1960, il n'en existait que 30 dans toute la Colombie. Depuis lors, les fondations de musées se sont multipliées. Des musées existants, 70 % ont été créés au cours de la dernière décennie.

Il existe actuellement 106 musées, généralement dirigés par des personnes qui les ont montés avec grand intérêt, en y donnant beaucoup de leur temps et en y consacrant une partie de leur vie. Ces personnes ont lutté constamment pour que leur musée survive. Leur œuvre est particulièrement méritoire, car elles n'ont presque jamais bénéficié d'un appui sérieux de la part de la société. Toutefois, cette centaine de musées ne représente pas une réalité très flatteuse, car beaucoup d'entre eux ont de graves difficultés pour survivre, tandis que d'autres ne peuvent pas s'appeler réellement des musées. Il existe naturellement de grands musées qui sont riches, comme le célèbre Musée de l'or de la Banque de la République à Bogotá, mais ce sont là des exceptions.

En 1972, les musées ont fait l'objet d'une enquête approfondie à l'échelle nationale. Les résultats de cette étude ont permis de se faire une idée de la situation, si l'on met à part le cas de quelques grands musées.

Plus de la moitié des musées sont privés, 18 % appartiennent aux universités et les autres sont la propriété de l'État; le tiers des musées se trouve dans la capitale, Bogotá, et 20 % d'entre eux sont situés dans la province d'Antioquia, la plus industrialisée et la plus riche du pays.

Parmi tous les musées, 77,2 % disposent d'un bâtiment qui leur est propre; 24,6 % d'entre eux n'ont qu'une salle d'exposition et 43,9 % ont trois salles au maximum; 40,4 % possèdent un entrepôt, des bureaux ou un dépôt; 21,1 % ont un laboratoire et 14 % une bibliothèque.

Parmi le personnel des musées, 8,6 % sont des techniciens ou des spécialistes et le reste fait partie de l'administration; 45,6 % des musées fonctionnent avec un ou deux employés au total, y compris le directeur, et 35,1 % disposent de trois à cinq employés qui s'occupent surtout du nettoyage et du secrétariat.

34  
MUSEO RODANTE, Colombie. Musée itinérant, installé dans 4 wagons de chemin de fer.







35 a



35 b

35 a - d  
MUSEO RODANTE, Colombie. Vues  
intérieures du musée.

En ce qui concerne l'importance des collections, 52,7 % des musées possèdent moins de 1000 objets, 17 % en ont à peine 200, mais 14 % en ont plus de 5000. La composition des collections de musée, dont beaucoup sont mixtes, est la suivante: art, 47,4 %; histoire, 38,6 %; archéologie, 28,1 %; sciences, 28,1 %; folklore, 21,1 %; ethnographie, 19,3 %; autres, 26,3 %. Le pourcentage des musées qui ont entièrement mis leurs collections sur fiches est de 15,8 %, tandis que 61,4 % manquent totalement d'inventaires; 19,3 % des collections sont photographiées.

En 1971, on a travaillé à la classification des collections dans 3,5 % des musées. On a sorti de nouvelles publications et on a organisé des archives, laboratoires et ateliers dans 1,8 % d'entre eux.

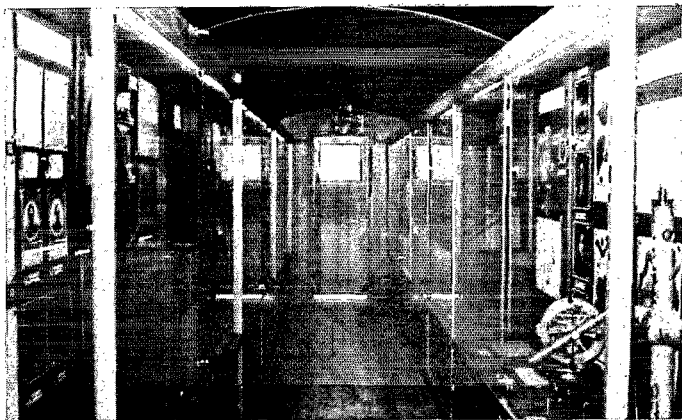
Parmi les activités le plus couramment menées dans les musées, en 1971, on constate que 29,8 % de ceux-ci ont organisé dans leurs locaux des manifestations culturelles telles que conférences, réunions de sociétés locales, séances de cinéma, etc. (La plupart de ces activités sont dues à l'initiative de particuliers qui demandent qu'on leur prête une salle de musée.) Des visites guidées sont organisées dans 10,5 % des musées, de nouvelles expositions dans 8,8 % et 7 % ont acquis de nouveaux objets.

Au cours de notre enquête, nous avons demandé quels étaient les besoins ressentis par les directeurs de musée et nous avons reçu les réponses suivantes: 33,3 % souhaitent un agrandissement des locaux du musée; 21,1 % du mobilier et de l'équipement; 21,1 % la classification et le catalogage des collections; 17,5 % de nouvelles acquisitions. En aucun cas, on n'a exprimé la nécessité de donner une formation technique au personnel et l'on n'a presque jamais fait remarquer qu'il était urgent de faire des recherches ou de publier des rapports techniques.

Aux faits que nous venons d'exposer brièvement grâce aux données fournies par la récente enquête, il faut ajouter: qu'il n'existe pas dans le pays de cours de muséologie ni aucun système de concours ou d'avancement pour le personnel des musées, pas même pour le poste de directeur; qu'il n'y a pas un seul musée qui effectue les tâches essentielles qu'impliquent de nos jours une telle institution en ce qui concerne la recherche, la documentation, les publications, la conservation, les expositions, etc. (c'est dire qu'il manque un musée modèle); qu'il n'existe aucun atelier ou laboratoire chargé de la conservation des biens culturels des musées, pas d'atelier de muséologie, ni de centre de documentation où le personnel des petits musées puisse s'instruire et se former.

Dans la plupart des cas, le musée consiste en une collection d'objets présentés tous à la fois en une petite exposition de caractère permanent, sans critère de qualité qui permette de faire une sélection et sans plan qui montre une évolution dans un sens ou dans un autre. Le public peut examiner une multitude d'objets, mais généralement en dehors de leur contexte culturel ou naturel, notamment dans les petits musées de province.

L'un des principaux problèmes, à une époque où il faut éduquer les générations du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est que les musées présentent des vestiges des siècles



35 c



35 d

passés et que, généralement, on n'y remarque même pas l'existence du xx<sup>e</sup> siècle, de sorte que la vision qu'on offre au visiteur est irréaliste et inadéquate.

Les programmes de modernisation des musées ne sont malheureusement pas prioritaires dans les plans d'ensemble de développement du pays. D'autre part, les musées ne sont pas capables, dans leur état actuel, de convaincre ceux qui prennent les décisions à l'échelon le plus élevé, dans le gouvernement ou dans le secteur privé, que ces institutions peuvent jouer un rôle actif dans le processus dirigé de transformation socio-culturelle.

En revanche, on se préoccupe actuellement des musées, car l'on espère que le tourisme se développera, et c'est là l'occasion d'obtenir un budget plus substantiel. En vérité, la notion de « tourisme culturel » peut conduire à certains malentendus, notamment dans les pays en voie de développement. Sous le prétexte de « culture » et de « service » du tourisme, en effet, les musées peuvent en venir à des exagérations ou provoquer des déséquilibres.

Les biens culturels et les spécimens de la nature qui ont un intérêt pour les musées et pourraient être acquis pour compléter les collections existantes font l'objet d'un commerce actif et sont surévalués en partie parce qu'ils sont très demandés par la vague de touristes qui veulent aussi posséder des objets curieux ou d'un intérêt particulier. A ceci, il faut ajouter, d'une part, la prolifération de ceux qui cherchent des pièces archéologiques (« guaqueros ») et qui se livrent à cet effet à un pillage sans précédent depuis la conquête, et, d'autre part, la production sur une grande échelle de faux qui vont de la céramique précolombienne aux objets de l'époque coloniale. Ainsi, l'avenir des musées dépendra en grande partie de la façon dont on rendra la population colombienne consciente de l'importance qu'il y a à sauver, pour les générations futures, les vestiges du milieu physique et culturel du pays.

Face à ces problèmes humains, techniques et économiques, la Colombie se voit obligée, dans la situation actuelle du continent, de faire un grand bond en avant. Les musées devront cesser d'être des « cabinets d'antiquités », et devenir des institutions modernes qui répondront aux besoins véritables de la société actuelle en même temps qu'aux exigences de l'homme du xxi<sup>e</sup> siècle.

La tâche propre au musée qui est de sauvegarder l'héritage de l'humanité ne peut en aucun cas être délaissée, car, sinon, il perdrait une grande partie de sa raison d'être. Sous prétexte qu'il est urgent de réaliser certaines activités qui sont actuellement à la mode, telles que la diffusion de la culture, il ne faut pas laisser mourir ce qui constitue véritablement un musée, au sens large du terme et avec l'ambition qu'il suppose.

Pour surmonter cette difficulté, qui est peut-être assez répandue en Amérique latine, la Colombie a déjà expérimenté de nouvelles formules. On en trouve un exemple positif dans l'actuel musée roulant, monté dans cinq vieux wagons de chemin de fer. Dans les quatre premiers, des objets authentiques et représentatifs de la culture nationale permettent de traiter les thèmes suivants : cultures indigènes, histoire, arts plastiques et folklore. Des programmes audio-visuels correspondants sont présentés dans le dernier wagon. En 1971, ce train s'est

rendu dans 110 agglomérations à travers tout le pays et a été visité en moyenne par 2 000 personnes chaque jour. Celles-ci, pour la plupart, n'avaient jamais vu un musée, ni d'objets d'art, ni de vestiges indigènes.

L'Institut colombien de la culture, par l'intermédiaire de sa Division des musées et de la restauration, projette actuellement d'accélérer la modernisation des musées du pays. Trois services vont bientôt être créés : *a*) un service de muséologie ; *b*) un service de conservation et de restauration des biens culturels ; *c*) un service de documentation. De plus, le recteur de l'Université nationale a officiellement accepté d'organiser en Colombie les études menant à la carrière de muséologue.

[Traduit de l'espagnol]

## Costa Rica

Luis Diego Gómez Pignataro



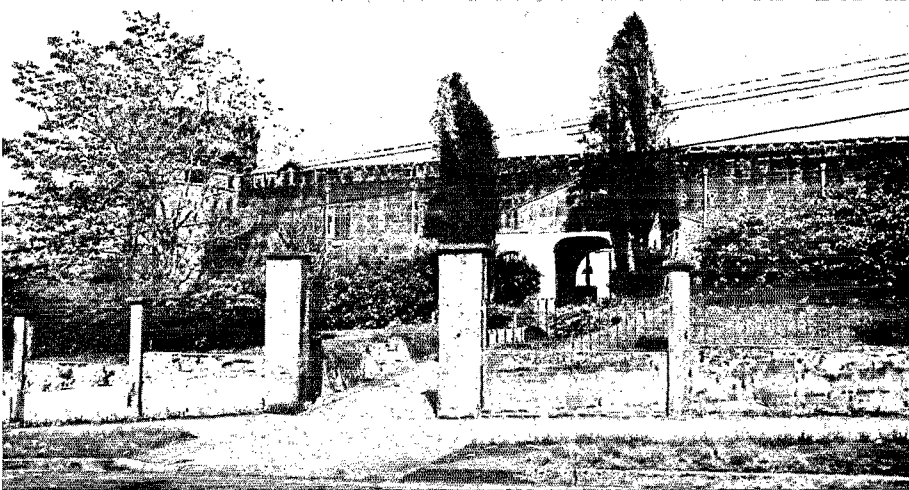
<sup>36</sup>  
MUSEO NACIONAL DE COSTA RICA, Costa Rica. Vue (du nord au sud) du jardin intérieur du musée.

Dès que fut déclarée l'indépendance du Costa Rica commença à se développer l'un des traits les plus caractéristiques du Costaricien : son intérêt pour les arts et les sciences.

Les cercles politiques et, en général, philosophiques des dernières années de la domination espagnole et la gestion sans heurts qui suivit l'indépendance firent du Costaricien un être intellectuellement insatisfait et avide de connaître les nouveautés qui venaient d'Europe. Les habitants de la nouvelle capitale ne doutaient pas qu'il soit possible de transporter un piano à queue à travers la jungle, en pirogue ou à dos de mule, pour le plaisir d'entendre ses notes pendant les veillées organisées par la bonne société. Le développement de l'économie nationale permit de faire venir non seulement des pianos (qui arrivaient désormais par des voies et des moyens plus orthodoxes), mais aussi des personnes. Vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, les écoles et les lycées du Costa Rica disposaient de nombreux éducateurs venus du vieux continent. D'autres familles d'immigrants les accompagnèrent et introduisirent ainsi des coutumes et des professions nouvelles. Cette vague de nouveaux noms coïncida avec une « mode » de la fin du xviii<sup>e</sup> et du début du xix<sup>e</sup> siècle : la folie victorienne pour les « curiosités ». Les salons se remplirent d'oiseaux disséqués, de coquillages, de plantes et d'objets indigènes formant des ensembles multicolores. Certains

de ceux-ci étaient seulement décoratifs. D'autres s'enrichirent jusqu'à devenir de petits musées, des cabinets de curiosités. C'est ainsi que furent posées les bases du Musée national. Une fois passée cette mode victorienne bariolée, beaucoup continuèrent à faire des collections dans un esprit scientifique et en leur donnant une orientation précise. En 1887, on fonda le Musée national du Costa Rica. Ces cabinets de curiosités devinrent, par donation volontaire, les

37 a



37 b



37  
MUSEO NACIONAL DE COSTA RICA, Costa Rica. a) Entrée du musée ; b) salle d'archéologie. Présentation de la culture Huetar et carte montrant les trois zones culturelles du territoire du Costa Rica.

collections de ce nouveau musée. Mais laissons là le passé. Depuis cette époque mélancolique où l'on s'éclairait au gaz jusqu'à la période contemporaine pleine de dynamisme, le Musée national du Costa Rica a passablement évolué. Installé dans une ancienne caserne qui avait déjà eu une longue histoire pittoresque, romantique et tragique, et qui termina son existence martiale pendant la révolution de 1848, le Musée national abrite une riche collection d'archéologie précolombienne, célèbre au-delà des frontières et dont une partie seulement est exposée. Une petite salle consacrée à l'orfèvrerie indigène est installée dans l'une des anciennes tours du fort ; elle est connue de tous sous le nom de la « Tour de l'or ». Ce musée comprend aussi des salles d'art colonial, religieux et populaire. L'une d'elles contient la première imprimerie importée dans le pays ainsi que des documents qu'elle imprima ou qui circulèrent à la même époque. On trouve aussi une vaste salle consacrée à des sujets historiques, une galerie de portraits des anciens présidents et une salle illustrant la guerre de 1856 contre les flibustiers, et la culture du café.

Le musée renferme également l'herbier national, le premier d'Amérique centrale par son importance historique et scientifique. On poursuit dans ce musée des recherches fondamentales ou appliquées sur la flore. La section de sciences

naturelles comprend trois départements: botanique, zoologie et géologie. Actuellement, les expositions d'histoire naturelle sont assez pauvres, temporaires et organisées seulement pour les écoliers. Mais on a déjà établi le plan détaillé d'expositions modernes, avec une orientation écologique, qu'il est prévu de présenter dans d'autres parties de l'ancienne caserne. Le département d'histoire naturelle publie une revue semestrielle spécialisée *Brenesia*, qui est largement diffusée.

Le Musée national bénéficie de donations privées et du produit d'un impôt sur les voyages aériens locaux. Il doit lutter constamment, car ses dépenses sont de plus en plus importantes, alors que les recettes n'augmentent pas dans la même proportion, ce qui reflète la situation inflationniste du pays. Les activités du musée sont contrôlées par un conseil d'administration honoraire et par une direction.

Pendant l'année 1972, plus de cent mille personnes, des écoliers pour la plupart, ont visité le musée.

Il existe d'autres musées du Costa Rica, dont le plus connu est le Musée de l'or de la Banque centrale du Costa Rica, très riche en orfèvrerie, en métaux travaillés et en pierres précieuses indigènes. De fait, ses collections constituent une partie des réserves monétaires du pays, ce qui représente un avantage: l'or indigène a une valeur supérieure à celle de l'or métal.

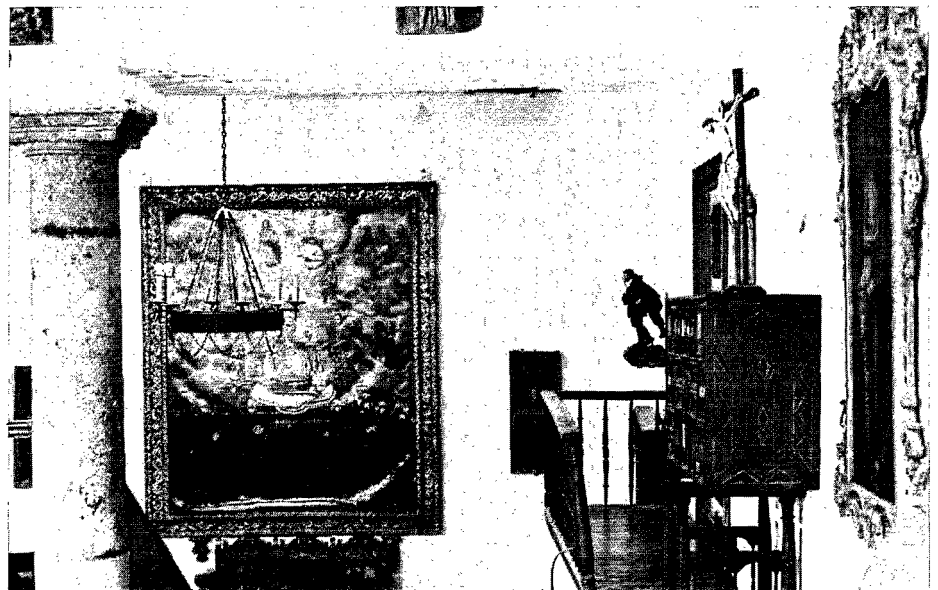
D'autres établissements dont la situation financière est solide, tels que l'Institut national d'assurances et la Caisse costaricienne de sécurité sociale, consacrent une partie de leur budget à l'acquisition de pièces archéologiques; le premier possède déjà un riche musée d'archéologie précolombienne.

L'Université du Costa Rica possède plusieurs musées très importants sur le plan scientifique: le Musée d'entomologie de la Faculté d'agronomie, avec plusieurs milliers de spécimens, ainsi que l'Herbier et le Musée de zoologie du Département de biologie de la Faculté des sciences et des lettres. Ces musées, richement pourvus, sont très spécialisés; ils sont réservés à l'enseignement et à la recherche et, à l'exception du Musée d'entomologie qui reçoit de temps à autre la visite de profanes, ils sont fréquentés exclusivement par des spécialistes.

[Traduit de l'espagnol]

## Équateur

Hernán Crespo Toral



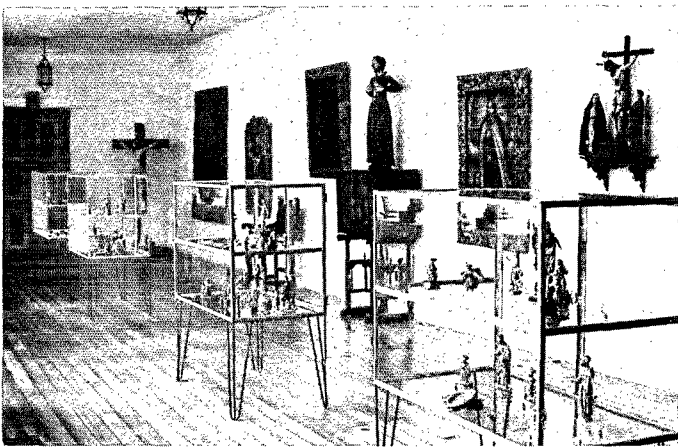
En théorie, le musée doit être un organisme vivant qui permette à l'homme de découvrir la culture, la nature, la biologie et la technique, tout en stimulant vigoureusement le développement de la société, et par conséquent les préoccupations propres à l'être humain. Le musée d'autrefois, lieu quasi mystique destiné à abriter les vestiges du passé, les œuvres du présent ou les spécimens

naturels, est un stéréotype exemplaire qui devrait déjà appartenir à l'histoire et sa persistance en plein *xx<sup>e</sup>* siècle est un anachronisme foncier. Il n'empêche qu'aujourd'hui encore, beaucoup de pays, y compris des pays dits développés, conservent de ces institutions dépassées et, partant, déconcertantes. Ces musées accueillent de rares visiteurs, généralement non préparés et qui, une fois instruits par l'expérience, se gardent bien de jamais revenir dans une institution dont ils ont compris qu'elle est sclérosée et totalement inadaptée au monde contemporain.

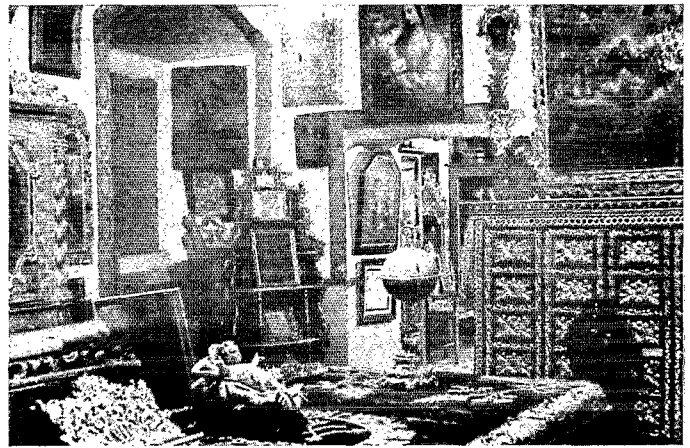
En Équateur, le musée, produit d'une époque de développement culturel empreint de l'humanisme qui animait l'homme d'État auquel le pays doit la fondation de sa première École polytechnique, a incarné l'idée de présenter d'une manière systématique et scientifique les témoignages illustrant les phénomènes naturels et culturels, mais il n'a pas poursuivi son évolution. Au contraire, il a sombré dans le marasme le plus complet, parce qu'aucune initiative publique ou privée n'a été prise pour stimuler son développement. C'est là un fait inexplicable dans un pays comme l'Équateur, riche d'incomparables ressources humaines, qui se concrétisent dans la culture matérielle des diverses ethnies indigènes réparties sur son territoire, d'un très vaste patrimoine de

<sup>39</sup>  
MUSEO NACIONAL DE ARTE COLONIAL,  
Quito. Exposition de peinture et sculpture  
du *xviii<sup>e</sup>* siècle.

<sup>40</sup>  
MUSEO DEL MONASTERIO DE LA MERCED,  
Quito. Exposition d'art colonial.



39



40

biens culturels produits par l'homme préhistorique et ultérieurement par le métis, et d'un territoire privilégié tant par sa situation géographique que par son écologie originale qui lui vaut une flore et une faune aussi nombreuses que variées. Il y a longtemps que l'État aurait dû prendre ses responsabilités dans ce domaine et s'ériger en promoteur d'une politique muséologique qui, dotée des moyens financiers et techniques voulus, aurait donné l'impulsion nécessaire au développement du musée. Et ce dernier, au lieu de se limiter à la présentation didactique, scientifique et esthétique de ce qu'on appelle les « biens culturels », aurait dû se faire aussi l'instrument d'une étude et d'une prise de conscience profondes des problèmes qui se posent dans une société complexe et pleine de contrastes.

Au contraire, le phénomène que nous évoquions plus haut a entraîné la multiplication et la dispersion des efforts publics et privés, et a eu pour conséquence inévitable une conception fautive du musée et de sa fonction.

C'est à tort qu'on parle aujourd'hui de musée en Équateur, car on y trouve uniquement des collections d'objets qui illustrent un ou plusieurs thèmes, mais auxquels il manque l'enchaînement logique et le souci de remplir une mission sociale. Rendons néanmoins justice aux institutions et aux personnes méritantes qui se sont efforcées par tous les moyens et en toute bonne foi de modifier cet état de choses. C'est, en effet, grâce à elles que nous avons pu préserver un inestimable trésor de biens qui appartenaient à notre patrimoine, voire, dans certains cas, tenter d'assigner un rôle constructif au musée équatorien. Malheureusement, elles ont prodigué leurs efforts en pure perte, sans qu'il ait été possible de concrétiser l'initiative officielle indispensable pour faire du

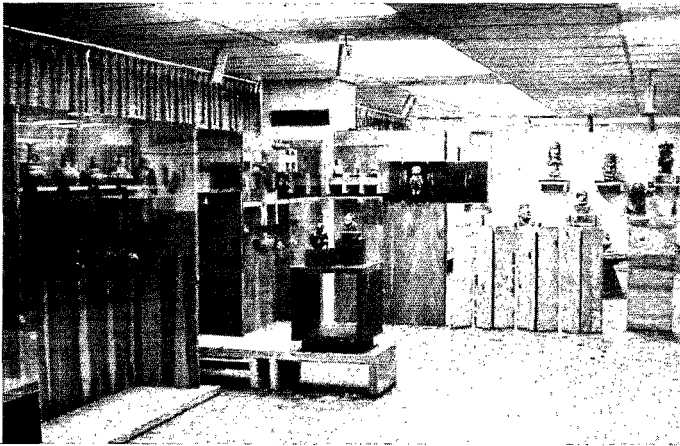


musée une institution vivante appelée à jouer un rôle déterminant dans la société.

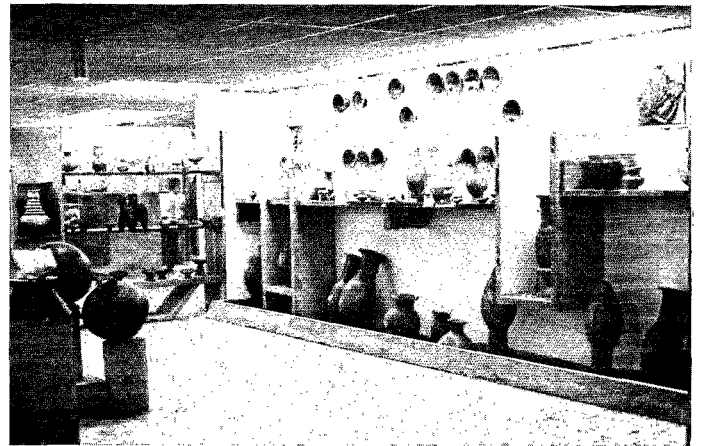
Notons cependant qu'en 1945, à la suite d'une incroyable atteinte aux biens archéologiques de l'Équateur, l'Assemblée nationale constituante, qui siégeait alors, a adopté une loi tendant à préserver le patrimoine artistique et historique et a chargé la Casa de la Cultura Ecuatoriana (Maison de la culture équatorienne), qui venait d'être créée, d'en assurer la garde, l'entretien et la mise en valeur. Ce texte contient le paragraphe suivant : « Article 21. La Maison de la culture organisera la création de musées archéologiques en faisant appel à des experts et enverra des boursiers acquérir à l'étranger les connaissances techniques nécessaires pour organiser, dans les meilleures conditions, un cours sur ce sujet, ainsi que sur la conservation et l'entretien des musées. » Malheureusement, la Maison de la culture n'a pas donné effet à cette disposition législative, alors que la loi même l'autorisait à présenter un budget d'activité annuel pour s'acquitter de sa tâche.

C'est cette défection des pouvoirs publics et de l'organisme responsable qui a amené des établissements comme le Banco Central del Ecuador (Banque centrale de l'Équateur) à intervenir dans un domaine qui ne relevait pas de leur

41  
MUSEO ARQUEOLÓGICO DEL BANCO  
CENTRAL DEL ECUADOR, Quito. Salles  
d'exposition. a) Culture de transition  
Chorrera-Bahía de Caraquera, 800 av. J.-C.  
env. ; b) culture de Tuncahuán, de 500 av.  
J.-C. à 500 apr. J.-C. env.



41 a



41 b

compétence et à décider, pour enrayer l'exode de témoignages précieux de la culture de notre pays, la création d'un musée archéologique et d'une galerie d'art permettant de montrer une image cohérente de la nation tout au long de la période indienne et indo-hispanique : initiative heureuse, concrétisée par un musée vivant qui s'acquitte d'une fonction sociale à l'échelle nationale et internationale.

Si nous jetons un coup d'œil impartial sur le panorama actuel des musées en Équateur, nous pouvons affirmer que les musées sont nombreux, mais qu'ils ne méritent pas tous ce nom, tantôt parce qu'ils sont anachroniques, tantôt, simplement, parce qu'ils ne remplissent pas leur fonction spécifique, en dépit de la bonne volonté qui s'y manifeste.

Il existe, par exemple, à Quito, cinq musées archéologiques, outre celui de la Banque centrale qui, on l'a vu, s'efforce de donner une vision cohérente de la préhistoire équatorienne, mais ces musées, soit ne disposent pas de moyens nécessaires à leur bon fonctionnement, soit, plus simplement, sont paralysés parce qu'il n'y a plus personne pour en assurer la gestion. On peut en dire autant des musées d'art colonial. L'Église, qui détient d'incalculables trésors artistiques — architecture, peinture, sculpture, etc. — a bien entrepris de créer de petits musées dans les couvents, mais n'a pas su prendre l'initiative d'une politique qui aurait consisté à utiliser ces biens culturels (dont beaucoup d'ailleurs ont été vendus) pour donner une vision cohérente de l'art de Quito. Les musées qui viennent d'être mentionnés rassemblent, dans une présentation désordonnée, les œuvres mises de côté après la réforme liturgique. On peut en



dire autant des universités, des institutions militaires et des collèges d'enseignement secondaire, qui aspirent tous à posséder leur musée, sans le moindre souci de spécialisation, et contribuent largement à la dispersion des efforts en reprenant les thèmes qui devraient être réservés aux grands musées nationaux.

Il en est de même pour les autorités provinciales ou municipales, qui devraient encourager la présentation d'une image sommaire de la région ou de la ville, mais se contentent, dans le meilleur des cas, de créer des collections d'antiquités encombrées de vestiges isolés, sans montrer l'évolution urbaine et sociologique de la ville, comme ce serait normal dans un musée municipal.

Quant à la Maison de la culture, si elle n'a pas dirigé la politique muséologique du pays, comme elle en avait le devoir, elle a créé aussi bien dans la capitale, où elle a son siège, que dans plusieurs provinces, d'excellents musées qui abritent une partie importante du patrimoine archéologique, ethnologique et artistique de l'Équateur, mais qui, pas plus que les autres, ne mettent en pratique la conception selon laquelle le musée a un rôle essentiel à jouer dans la société.

Le résultat de cette situation dramatique, c'est que les musées, en Équateur, sont nés par génération spontanée, grâce aux initiatives privées, à celles de certaines institutions, à la détermination de personnes qui, s'intéressant à tel ou tel aspect de la culture, ont fait en sorte que des collections soient constituées, cataloguées et présentées au public. A mon avis, le musée pose des problèmes complexes et, si l'on ne prend pas les mesures nécessaires pour assurer sa vitalité, il risque, compte tenu du dynamisme du monde actuel et du système de son évolution, de se scléroser, voire de disparaître. Il est temps que l'État et ses organismes culturels définissent les caractéristiques du musée contemporain. Cela signifie qu'il faut créer une direction nationale des musées chargée de coordonner les activités, de former le personnel nécessaire et de prendre, en fonction des réalités nationales, les décisions qui s'imposent pour créer de nouveaux musées ou pour vivifier ceux qui existent déjà.

Il n'y a pas que des ombres au tableau puisque, depuis quelque temps déjà, on voit se dessiner des aspirations sociales qui donnent un sens de plus en plus précis aux préoccupations dont le musée est l'objet et que des pressions s'exercent sur l'État pour l'amener à s'occuper une bonne fois de ces problèmes, qui intéressent directement la culture populaire.

*[Traduit de l'espagnol]*

---

## Institut d'anthropologie et d'histoire

En 1964, on créa l'Institut d'anthropologie et d'histoire chargé d'organiser, d'améliorer et d'administrer les musées nationaux, départementaux, régionaux et locaux, ainsi que de rechercher et de protéger le patrimoine culturel du Guatemala.

### MUSÉES NATIONAUX

Le Musée national d'archéologie et d'ethnologie possède la plus riche collection connue de spécimens provenant de la culture maya : grandes pièces sculpturales, céramique cérémonielle, essentiellement des périodes classiques et post-classiques, objets d'usage quotidien et pierres précieuses. Dans le domaine de l'ethnologie, il renferme la collection la plus importante de textiles et, de plus, des masques, desalebasses, des agrès, des céramiques, etc. On y trouve des dioramas et des maquettes de villages et de maisons populaires. Il est actuellement en cours de rénovation.

## Guatemala

Luis Luján Muñoz

42  
MUSEO NACIONAL DE ARQUEOLOGÍA Y  
ETNOLOGÍA, Guatemala. Vue extérieure.

43  
MUSEO NACIONAL DE ARQUEOLOGÍA Y  
ETNOLOGÍA, Guatemala. Stèle maya  
provenant de Piedras Negras.

44  
MUSEO COLONIAL, Antigua Guatemala.  
Patio. L'édifice date du XVIII<sup>e</sup> siècle.



42

Le Musée national d'histoire et des beaux-arts possède des objets historiques, notamment de l'époque républicaine, et des spécimens des arts plastiques de la même période. Il contient aussi des pièces de l'époque précolombienne et coloniale, ce qui lui permet de donner une vue d'ensemble de l'évolution artistique et historique du Guatemala.

Le Musée national d'histoire naturelle renferme de belles collections zoologiques, notamment en ce qui concerne l'ornithologie. Il possède une section de minéralogie et, récemment, on y a créé un herbier. Il s'efforce de faire mieux connaître les problèmes de l'écologie et de la faune guatémaltèque telles que l'oiseau national.

Le Musée national des arts et traditions populaires possède des objets fabriqués actuellement par les indiens et les métis, notamment des zones rurales.

#### MUSÉES DÉPARTEMENTAUX, RÉGIONAUX ET LOCAUX

Le Musée colonial (Antigua), installé dans l'ancien bâtiment de l'Université de San Carlos, possède une belle collection de sculptures coloniales, notamment de la période baroque, et d'œuvres de peintres guatémaltèques et mexicains.

Le Musée de Santiago (Antigua), situé dans l'hôtel de ville, contient une collection d'armes précolombiennes et coloniales, certains spécimens d'argenterie, de céramique, de fer forgé, ainsi que de peinture et de sculpture coloniales. On y a aussi reconstitué ce qui fut sans doute la salle de réunion du Chapitre de Santiago de Guatemala.

Le Musée du livre ancien (Antigua) abrite une importante collection d'imprimés guatémaltèques depuis l'introduction de l'imprimerie en 1660 jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que la reconstitution d'une imprimerie du XVII<sup>e</sup> siècle et des imprimés anciens d'origine étrangère.

Le Musée du couvent des Capucines (Antigua) est installé dans un ancien couvent. On y a fait quelques montages pour donner une idée de la vie conventuelle, et l'on y a organisé des expositions de peinture et de sculpture coloniales. Il s'y trouve également une exposition de céramique vernissée d'Antigua Guatemala et diverses variétés de faïence et de porcelaine qui furent utilisées dans cette ville.

Le Musée régional de Chichicastenango (El Quiché) est constitué de la collection archéologique Rossbach et d'un dépôt de l'Institut d'anthropologie et d'histoire comprenant des spécimens de la culture précolombienne du haut plateau occidental du Guatemala.

Le Musée local de Zaculeu (Huehuetenango) montre les principales découvertes de ce site archéologique d'origine maya.

Le Musée Sylvanus G. Morley (Tikal, El Petén) présente une riche collection d'objets archéologiques provenant du site le plus important de la culture maya précolombienne. On y a reconstitué la grande tombe du temple I.

Le petit Musée régional Verapacense (Cobán, A.V.) renferme des pièces archéologiques et ethnologiques de la région. Il est en cours de réorganisation.

Le Musée régional de la démocratie (Escuintla) possède une collection d'objets archéologiques de la côte sud du Guatemala. Sur la place du village, en face du musée, sont exposées des sculptures caractéristiques de la région.

## Autres musées

Dans la capitale de la république, il existe le Musée d'histoire naturelle de l'Université de San Carlos, le Musée d'armes et d'héraldique du Ministère de la défense et le Musée de l'archevêché.

Dans la ville d'Antigua Guatemala, on trouve le Musée d'art et d'artisanat populaires, dépendant de l'université, et la Maison de M. Wilson Popenoe ouverte au public.

Il existe, à Quezaltenango, le Musée de la Maison de la culture d'Occident, et à Comalapa, Chimaltenango, la Maison-musée de Rafael Álvarez, auteur de la musique de l'hymne national.

## Projets

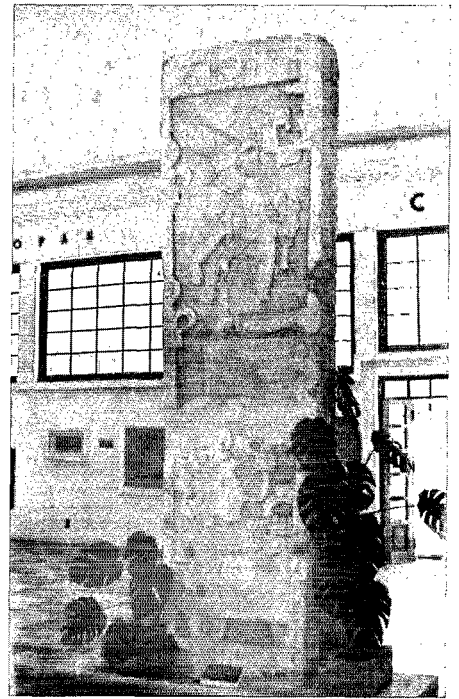
Un plan directeur est en cours d'élaboration pour le Parque Metropolitano, qui embrasse les musées nationaux d'archéologie et d'ethnologie, d'histoire et d'art, et d'histoire naturelle. Il prévoit la construction de nouveaux musées d'anthropologie et d'histoire naturelle et la transformation du Musée national d'histoire et des beaux-arts en un Musée national d'histoire et un Musée national d'art moderne. Il prévoit également la création d'un Musée national des arts et des industries populaires près duquel on installerait un point de vente.

On étudie la possibilité d'organiser différemment le Musée national d'archéologie et d'ethnologie, conformément aux exigences de la muséographie moderne. On projette d'améliorer les musées d'Antigua Guatemala et d'en créer un nouveau, sous le nom de Musée de la ville.

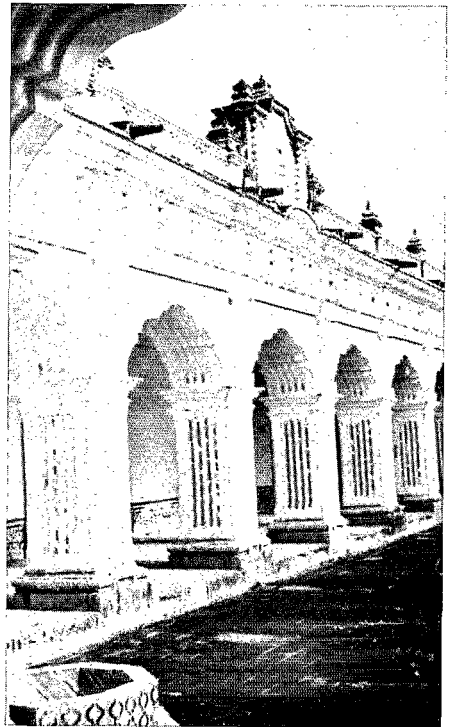
L'Institut d'anthropologie et d'histoire envisage notamment de réorganiser le Musée régional Verapacense et de construire un Musée de El Petén. Le plan directeur du Parc national de Tikal prévoit la construction d'un nouveau local pour y installer un musée et l'on souhaite édifier un musée sur le site archéologique de Mixco Viejo.

Certains organismes privés élaborent actuellement, en collaboration avec l'Institut d'anthropologie et d'histoire, les projets de création de nouveaux musées tels que les musées régionaux de Retalhuleu et de Santa Lucia Cotzumalguapa dans le sud du Guatemala.

En résumé, nous pouvons dire que le Guatemala, parce qu'il envisage de modifier ses musées actuels et de créer d'autres musées, aura la possibilité d'appliquer les décisions de la Table ronde sur le rôle des musées dans l'Amérique latine d'aujourd'hui. Il pourra, notamment, rechercher des orientations générales, conférer une plus grande importance au patrimoine national en lui donnant un rôle social, et améliorer la communication entre l'objet et le visiteur, sans pour autant concevoir des musées luxueux. De même, dans le domaine de l'éducation, le Guatemala pourra accentuer le rôle pédagogique des musées en décentralisant leurs collections et en créant des programmes de formation correspondant aux divers niveaux de l'enseignement.



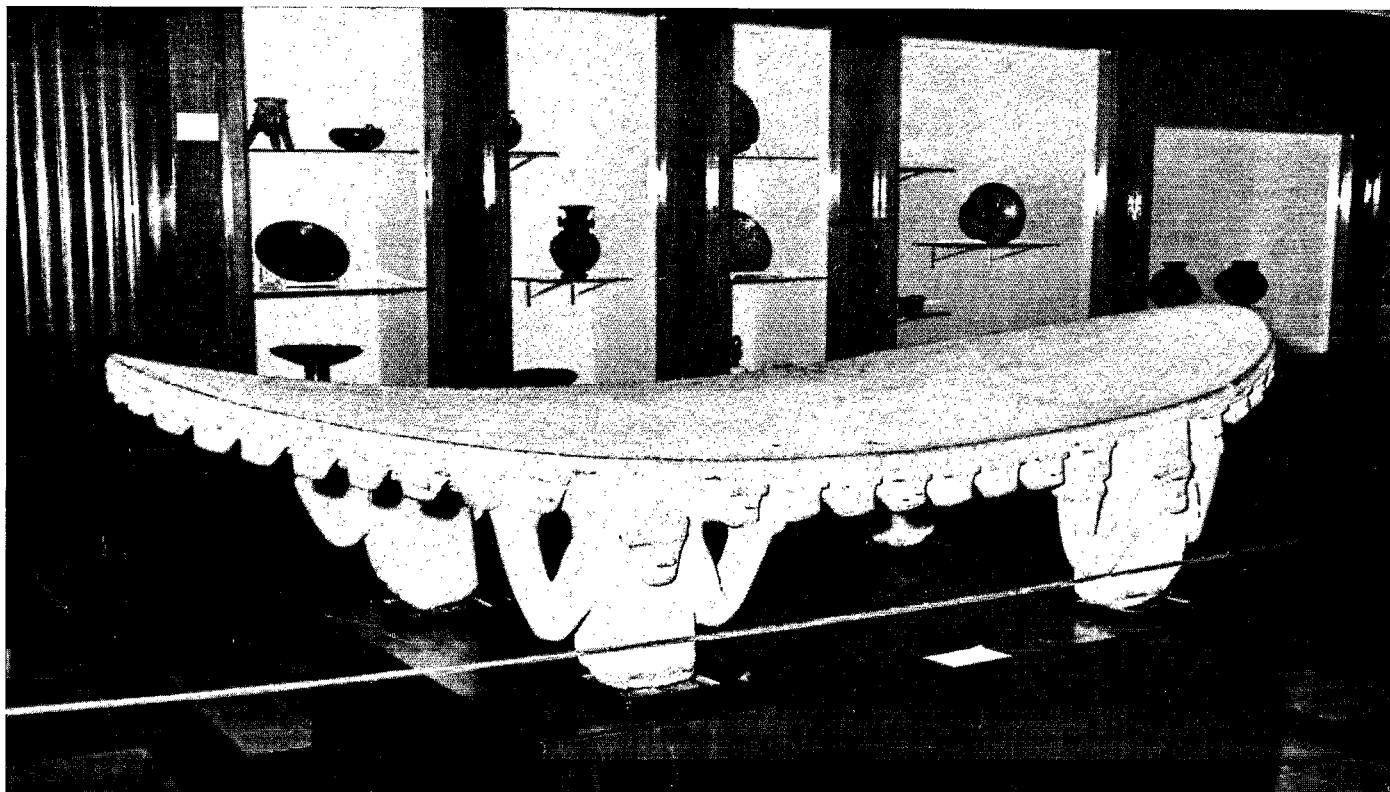
43



44

# Panama

Raúl González Guzmán



45  
MUSEO NACIONAL DE PANAMA, Panama.  
Salle d'archéologie de l'ouest de l'isthme.  
Au premier plan, la grande table de  
cérémonie de Barriles (300 av. J.-C.-300 apr.  
J.-C.).

Panama, petit pays d'Amérique centrale qui compte environ 1 500 000 habitants ne possède que trois musées. Le plus grand et le plus important, le Musée national, se trouve dans la capitale de la république. Les deux autres, situés dans la province de Los Santos, sont : le Musée Belisario Porras, de caractère historique, dans la ville de Las Tablas, et le Musée Manuel F. Zárata, de nature folklorique, dans la ville de Guararé.

La Direction du patrimoine historique (à l'Institut national de la culture et des sports), dont dépendent les musées, projette de créer à l'avenir de nouveaux musées dans tout le pays.

Si l'on veut comprendre comment se sont développés les musées à Panama, il faut voir brièvement quelle a été l'évolution historique du Musée national.

Panama commença à vivre de façon indépendante en 1903 ; la Convention nationale, réunie en 1904, réserva des fonds pour la construction du Musée national dans le cadre d'un vaste plan de travaux publics.

En 1906, le Secrétariat à l'instruction publique et à la justice signa un contrat avec M. H. D. Lupi, citoyen équatorien, en vue de la constitution de collections de sciences naturelles qui permettraient de créer le nouveau musée ; celui-ci fut inauguré le 3 novembre 1906 avec une « exposition de produits naturels et d'objets fabriqués dans le pays », sous la direction de l'homme de science vénézuélien, M. R. T. Marqués.

A partir de ce moment, le Musée national eut une existence incertaine, surtout par suite du manque d'espace, puisque le bâtiment qui lui était destiné ne fut jamais construit, et il dut fonctionner dans trois petites salles d'une école supérieure. Toutefois, il comportait déjà quatre sections : minéralogie, archéologie, histoire, artisanat et art indigènes.

L'année suivante, le musée fut promu Institut d'enseignement secondaire et, en 1910, lorsque fut créé l'Institut national de Panama, il devint une dépen-

dance de celui-ci. Son orientation continua d'être essentiellement pédagogique. Le manque d'espace, de crédit et l'expiration du contrat du directeur provoquèrent pratiquement sa disparition.

Il fut rouvert en 1927 par un gouvernement qui était conscient de l'importance et de la valeur du patrimoine historique de la nation et qui souhaitait développer la conscience nationale. Cependant, il ne reçut pas l'aide officielle dont il avait tant besoin.

En 1969, il fut transféré dans un bel hôtel particulier du quartier de l'Exposition, où il est encore aujourd'hui. Cet emplacement comportait des avantages, car la plupart des écoles du pays se trouvaient à proximité, et le musée devint un auxiliaire précieux de l'instruction publique puisqu'on y donnait des cours de dessin et de sciences naturelles afin d'encourager la création de musées scolaires.

Pendant cette période, les collections du musée se développèrent énormément grâce à de généreuses donations et aux efforts de la Société des amis du musée. Dirigé pendant quarante-quatre ans par M. Alejandro Mendez, le musée est, depuis 1939, sous la direction de M<sup>me</sup> Reina Torres de Araúz, anthropologue.

Dans le cadre de la politique gouvernementale tendant à réorganiser les structures et les institutions établies et à rechercher des solutions adaptées aux problèmes nationaux, on créa l'Institut national de la culture et des sports, dont l'une des directions est celle du Patrimoine historique national qui a la haute main sur les musées officiels par l'intermédiaire de son Département des musées. De plus, cette direction comprend un Département des recherches scientifiques chargé des recherches anthropologiques, archéologiques, historiques, ethnohistoriques et linguistiques.

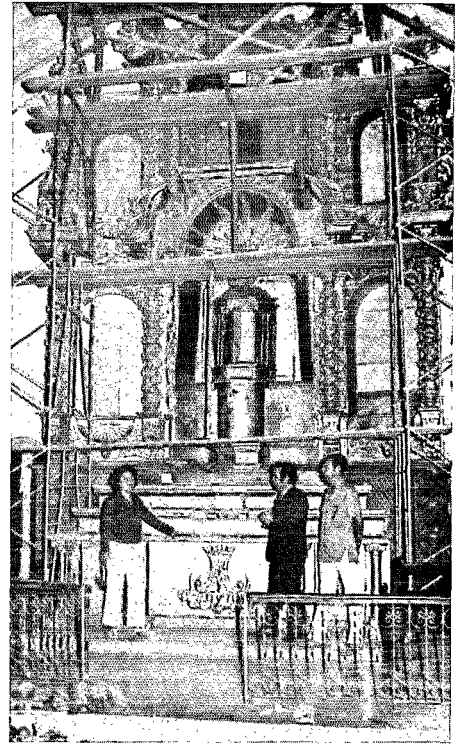
Ce département apporte une contribution précieuse aux travaux des musées. Il se propose de les diversifier. Il projette de créer le Musée national d'anthropologie, le Musée de la république, ainsi que des musées historiques à Panama La Vieja et à Portobelo, et la Maison de la tradition, dans la grande maison d'époque coloniale où fut signé l'acte de la première proclamation de l'Indépendance en 1821. Il fournit une aide technique précieuse à divers musées scolaires. Il est chargé de dresser l'inventaire général des biens qui font partie du patrimoine national.

Les conclusions de la Table ronde de Santiago du Chili concordent avec la politique du gouvernement du Panama entreprise en 1968 et visant à modifier et à rénover les anciennes structures. Cette politique de tendance nationaliste reflète la crise profonde que traverse l'humanité. Le pays tout entier se propose, par divers moyens, de rechercher l'essence de ce qui est proprement panaméen. On a compris que la nationalité, dans ce qu'elle a de plus profond, rejoint l'héritage des générations précédentes. En même temps, on doit faire naître dans le peuple la confiance en l'avenir fondée sur la libre détermination et sur le droit d'exploiter à son profit les ressources naturelles et de tracer sa politique nationale.

Le musée, en tant qu'institution culturelle, n'est pas resté, au Panama, indifférent à l'ère de profondes transformations qui s'annonce. Il s'est tout d'abord efforcé de développer les valeurs de l'esprit dans la population scolaire, ce qui a entraîné une augmentation du nombre de visites.

Il attend actuellement la publication des projets de développement national pour y adapter ses plans d'avenir et contribuer à faire prendre conscience à la population des problèmes qui se posent au pays.

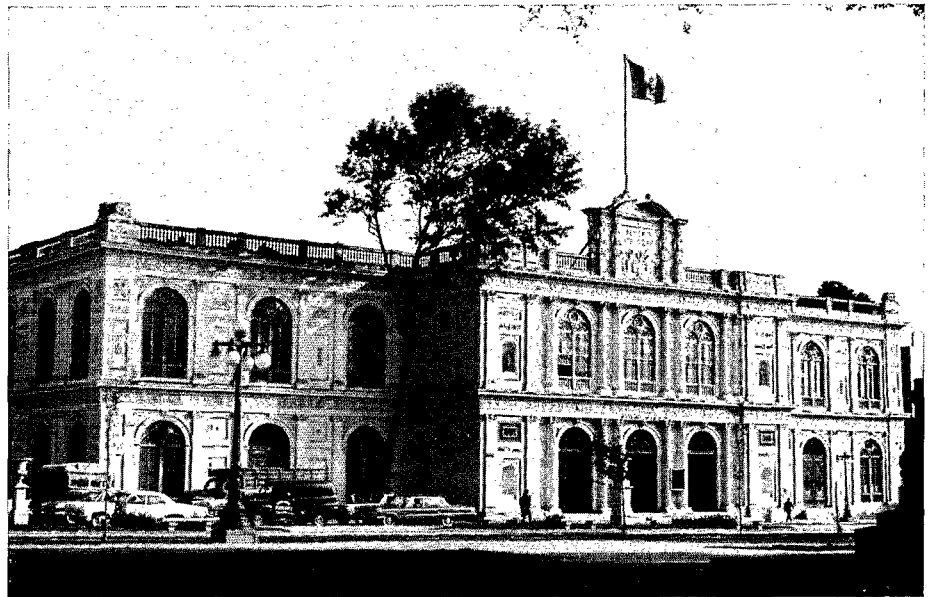
Nous voyons ainsi, grâce à cet exposé, que le Musée national est tombé en léthargie pendant une longue période, mais que, depuis 1970, il se prépare à participer activement aux plans de développement national en s'adaptant aux profondes transformations sociales, économiques et culturelles que doit subir la nation.



46  
MUSEO DE ARTE RELIGIOSO COLONIAL,  
Panama. Chapelle de Santo Domingo où  
sera installé le musée. Travaux d'aménagement.

# Pérou

Federico Kauffmann Doig



<sup>47</sup> MUSEO DE ARTE, Lima. Inauguré en 1960, le musée est installé dans un édifice public du XIX<sup>e</sup> siècle, entièrement remis à neuf et partiellement climatisé. L'Unesco avait envoyé à Lima, dans les années cinquante, deux experts pour étudier les possibilités d'aménagement du bâtiment.

Ce serait une injustice que de dénigrer d'emblée le développement des musées péruviens depuis un siècle et demi qu'ils existent. Aussi bien l'activité muséologique n'est-elle qu'une facette d'une structure plus ample dont elle dépend. C'est si vrai qu'à comparer le développement de nos musées avec celui des musées de pays « riches », la condition précaire des nôtres saute aux yeux, et qu'on oublie de faire des parallèles avec des pays « en voie de développement » comme le Pérou.

Dans de tels pays le « progrès » des musées est tout relatif, qui dépend du degré de développement des structures socio-économiques des pays intéressés. Tout d'abord, cette constatation permet de situer le problème dans un cadre précis et concret, celui de la réalité nationale. Elle interdit de se répandre en lamentations, de convoiter les réalisations techniques et les vastes ressources financières des institutions sœurs de pays riches. Elle aide aussi à admettre qu'il n'est pas réaliste d'attendre de notre structure nationale beaucoup plus qu'elle ne peut donner.

Toutefois, ce souci de réalisme à l'égard de la politique muséologique nationale ne se traduit nullement par une attitude passive. Bien au contraire.

Ce parti de réalisme qui conduit à prendre pleinement conscience de la situation du pays, dont les moyens sont limités et les besoins multiples, est précisément ce qui permet d'établir des plans judicieux et d'obtenir de la muséologie une contribution solide qui réponde aux exigences fondamentales de la réalité nationale. Cela ne veut pas dire qu'il faille imiter sans discernement les réalisations et les objectifs muséologiques des pays riches, même s'ils répondent là-bas aux exigences nationales. Mais les pays en voie de développement comme le Pérou, dans la mesure où la réalité nationale y est autre, doivent s'attacher à définir et à atteindre des objectifs qui leur soient propres.

Bien entendu, le musée doit remplir, dans tous les pays du monde, un certain nombre de fonctions spécifiques, à la fois fondamentales et traditionnelles : collecte, conservation, recherche et expositions. Au Pérou, il s'en acquitte plus ou moins bien, dans la limite des moyens techniques et du personnel dont il dispose.

La réalité nationale, toutefois, impose incontestablement au musée une tâche complémentaire, complètement négligée jusqu'ici, en dépit de son importance capitale.

En effet, dans des pays comme le nôtre, le musée, de par ses fonctions et avec le matériel d'exposition et le personnel dont il dispose, doit contribuer résolument à résoudre les grands problèmes nationaux, lutter contre le sous-développement, combattre les injustices socio-économiques, rendre le pays moins tributaire de l'étranger.

Le seul parti à prendre est de servir les principes fondamentaux de la justice que nous souhaitons voir régner entre les hommes comme entre les nations. Et peu nous importe d'œuvrer au profit de telle ou telle idéologie : les plus importantes ne combattent-elles pas, au fond, pour les mêmes idéaux ? Disons-le sans détour et sans préjugé, dans des pays comme le Pérou, le musée, d'après les critères actuels, doit ajouter à ses tâches traditionnelles celle de la propagande : une propagande qui doit s'aider des ressources de l'histoire pour favoriser la prise de conscience de l'homme et l'amener à créer, à partir de l'action nationale, une société plus humaine.

*En quoi cette action doit-elle consister ?* Il s'agit d'organiser une vaste exposition illustrant divers aspects des problèmes nationaux pour permettre aux masses de voir comment ces problèmes ont été affrontés et résolus dans le passé : de façon satisfaisante ou injuste, avec ou sans douleur. Voir doit inciter à méditer : sur le présent et sur l'avenir. Quant au passé, il servira de toile de fond. Un exemple : veut-on illustrer un sujet comme celui de l'alimentation, on remontera à l'agriculture préhistorique et à l'agriculture coloniale, pour déboucher sur



48

l'agriculture contemporaine et sur celle de demain (en montrant les techniques, les espèces cultivées, les travaux, les systèmes d'exploitation, les révoltes paysannes, le folklore, etc.). De même, si l'on prend pour thème les exploitations minières, on présentera la métallurgie préhistorique, puis les exploitations minières sous les vice-rois, pour montrer finalement la valeur actuelle et future de ces exploitations comme richesse nationale.

*Où et comment ?* Il n'est pas question d'organiser ce genre d'exposition dans les locaux austères de nos musées actuels : ces établissements spécialisés ôtent souvent toute envie d'y revenir à ceux qui s'y sont une fois risqués, car faute de proposer aux visiteurs des explications élémentaires, ils rendent traditionnellement la visite aussi déconcertante que fastidieuse. Un nouveau local est nécessaire, à la fois agréable et situé à proximité de lieux de distraction. Il faudra que ce soit, autant que possible, un endroit distrayant pour le grand public (et non pour les touristes, qui ont déjà à leur disposition les musées traditionnels). L'exposition conçue selon les principes les plus modernes devra être à la fois attrayante et frappante. On donnera la première place aux courtes notices en gros caractères, que viendront compléter de nombreuses explications plus érudites à l'intention des visiteurs qui s'intéressent aux détails. On s'inspirera donc constamment des principes modernes de présentation, en s'efforçant de les porter autant que possible à un niveau sans précédent. Pas question d'entasser des milliers d'objets uniquement destinés à être regardés... Il faut faire parler les objets, leur donner une âme, en utilisant toutes les ressources, éclairage, sonorisation, etc. Les objets exposés devront non seulement dispenser les traditionnelles leçons d'histoire, d'archéologie et d'art, mais surtout lier avec force le passé au présent.



49

48  
MUSEO DE ARTE, Lima. Le musée organise des séances hebdomadaires de cinéma destinées à familiariser les visiteurs avec l'art universel. Il existe également, depuis 1964, un ciné-club qui fonctionne dans l'auditorium du musée.

49  
MUSEO NACIONAL DE ANTROPOLOGÍA E HISTORIA, Lima. Maquette du nouveau musée national. Le directeur de l'Instituto Nacional de Cultura s'entretient du projet avec J. Hardouin, d'autres experts de l'Unesco et des experts péruviens (photographie prise en 1972).



*Quels seront les organisateurs ?* Il n'est pas nécessaire que ce soient des directeurs de musée. Une tâche nouvelle exige le concours d'hommes qui aient une mentalité nouvelle. Mais les directeurs de musée devront apporter leurs connaissances techniques. Il faudra confier cette tâche nouvelle à des personnes profondément sensibilisées aux problèmes nationaux. Elles s'assureront le concours de muséologues, mais aussi d'artistes de diverses disciplines et de spécialistes des techniques de présentation et de publicité(!). Il ne saurait être question de confier à des participants la réalisation de cette tâche ni son financement. Elle devra bénéficier du soutien du gouvernement. Elle pourrait être subordonnée au Sistema Nacional de la Movilización Social (Système national de la mobilisation sociale) qui est au-dessus des intérêts particuliers. Il est indispensable de s'appuyer sur un terrain solide et stable, sur une institution officielle, si l'on veut que le nouvel organisme trouve sa place dans l'administration nationale.

Cet organisme, qui coifferait tous les musées du pays, pourrait, avec le concours des directeurs de musée, définir de nouvelles règles de muséologie, applicables aussi bien aux activités novatrices évoquées ici qu'aux fonctions traditionnelles des musées.

*Se limiter à la capitale ?* Tout au contraire, à l'instar de la grande exposition intitulée *Les Péruviens d'hier, d'aujourd'hui et de demain*, qui est envisagée ici, on organiserait des expositions synthétiques portant sur des sujets généraux ainsi que des expositions sur des thèmes spécifiques pour les présenter dans les Pueblos Jóvenes (Villes nouvelles) et dans tout le pays.

Les objectifs et la stratégie que nous proposons ici au musée péruvien se sont imposés à nous comme la conclusion toute naturelle des débats stimulants de la Table ronde de Santiago du Chili.

[Traduit de l'espagnol]

## Uruguay

Héctor Fernández Guído

Dans notre pays les musées les plus importants dépendent soit du gouvernement central, par l'intermédiaire des différents ministères, soit des autorités municipales ou départementales <sup>1</sup>.

### Ministère de l'éducation et de la culture

Le Musée historique national réunit, conserve et présente sous une forme didactique des témoignages relatifs à l'histoire de la république et à la tradition nationale. Il encourage et effectue lui-même des recherches sur le passé national. Il comprend les monuments historiques suivants : Maison du général Fructuoso Rivers (siège principal du musée); Maison du général Juan A. Lavalleja; Musée romantique; deux musées monographiques : la Maison de Herrera, et la Maison de Batlle.

Le Musée national des arts plastiques réunit, conserve et fait connaître, grâce à des expositions temporaires ou permanentes, les productions des arts plastiques d'Uruguay et d'Amérique latine notamment. Il favorise et effectue des recherches sur l'art en Uruguay.

Le Musée des arts décoratifs réunit et conserve du mobilier et des œuvres d'art des diverses époques de la société uruguayenne.

Le Musée national d'histoire naturelle réunit, conserve et présente sous une forme didactique des collections de sciences naturelles, notamment celles qui concernent l'Uruguay. Il effectue et fait progresser les recherches dans le domaine des sciences naturelles.

Le Musée et École civique Juan Zorrilla de San Martín comprend la maison du poète Juan Zorrilla de San Martín, avec le mobilier, la bibliothèque et les

1. Il existe aussi des musées appartenant à des particuliers et à des institutions privées, où sont généralement exposées de petites collections d'œuvres d'art ou d'objets caractéristiques.

œuvres d'art qui la décoraient. Il présente sous une forme didactique les témoignages relatifs à sa vie et à son œuvre, en même temps qu'il exalte et fait connaître les valeurs civiques et morales qui les ont inspirés.

Le Musée régional de Maldonado (Département de Maldonado) réunit, conserve et présente, sous une forme didactique, les témoignages historiques, archéologiques et artistiques du Département de Maldonado.

Le Musée de l'Indien et du gaucho (Département de Tacuarembó) réunit, conserve et fait connaître, sous une forme didactique, des témoignages relatifs à la vie et aux coutumes de l'Indien et du gaucho.

## Ministère de la défense nationale

Le Musée aéronautique réunit, conserve et expose des avions historiques tels qu'ils existèrent ou tels qu'on les a reproduits, ainsi que des éléments permettant de suivre l'évolution des techniques de l'aviation.

50

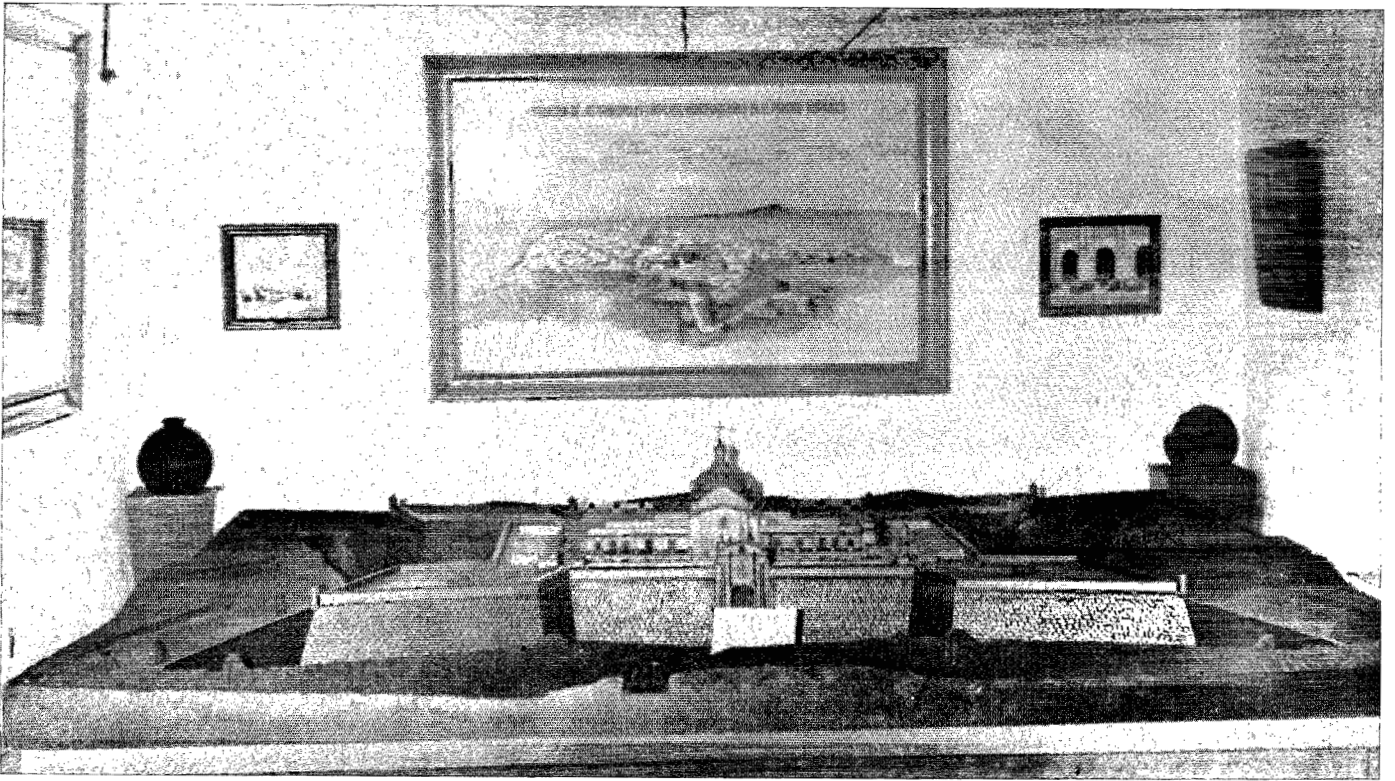
MUSEO MUNICIPAL DE HISTORIA, Montevideo. Maquette de l'ancienne citadelle de Montevideo.

51

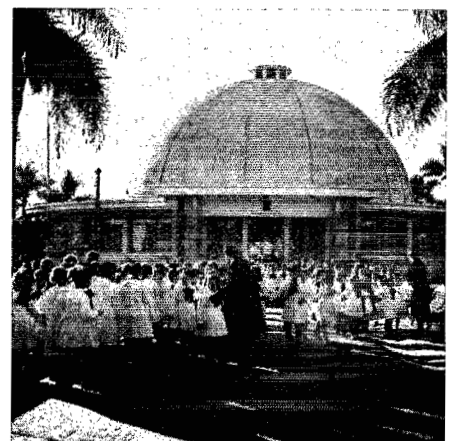
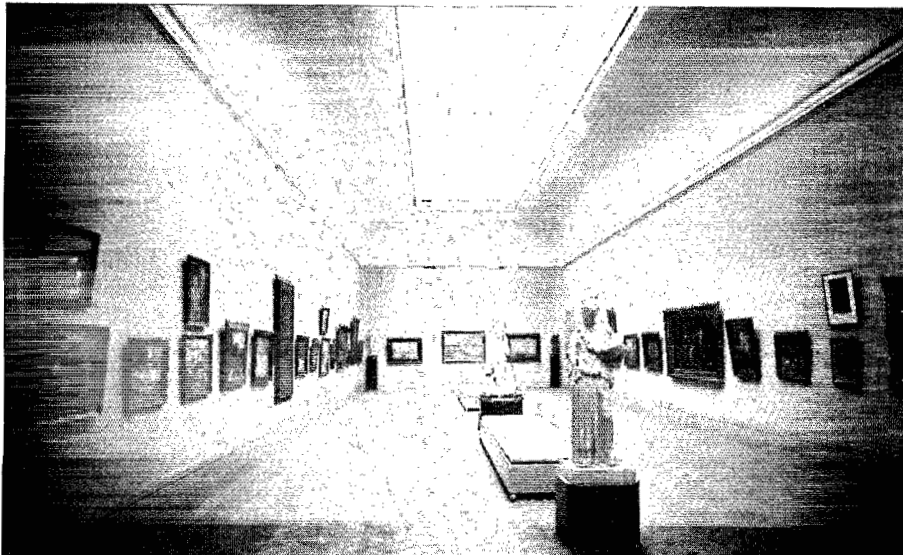
MUSEO MUNICIPAL DE BELLAS ARTES « JUAN MANUEL BLANES », Montevideo. Une des salles d'exposition.

52

PLANETARIO, Montevideo. Visite scolaire au planétarium.



50



52

51

Le Musée militaire réunit, conserve et expose le matériel de guerre utilisé par l'armée nationale pendant les luttes pour l'Indépendance et les révolutions. Il est en cours de réorganisation.

Un Musée naval est en projet.

### Intendance municipale de Montevideo

Le Musée municipal des beaux-arts Juan Manuel Blanes expose des peintures, sculptures, dessins et gravures d'artistes uruguayens.

Le Musée municipal d'histoire réunit, conserve et présente, sous forme didactique, des documents et d'importantes collections évoquant l'histoire de Montevideo. Il effectue et stimule les recherches sur l'histoire de la ville. Sont annexés à ce musée, les pavillons du parc Fernando García, cadres d'une collection sur les moyens de transport de la capitale.

Le Musée d'histoire de l'art a pour objectif: *a)* une action didactique qui consiste à prêter à des professeurs des diapositives reproduisant des plans, des cartes et, en couleur, des objets d'art et d'artisanat depuis la préhistoire jusqu'à nos jours; *b)* la diffusion de la culture: celle-ci est présentée de la façon la plus large dans les galeries d'histoire de l'art par des expositions temporaires d'archéologie, d'épigraphie, d'artisanat et d'outils, ainsi que par toutes sortes de manifestations artistiques, même architecturales.

Le Musée zoologique Damaso A. Larrañaga présente, dans un but didactique et à l'aide de dioramas, les espèces caractéristiques de l'Uruguay, notamment des spécimens qui montrent l'évolution des principales espèces indigènes, et des collections sérielles des groupes les plus importants.

Le Parc zoologique Pereira Rossel (Villa Dolores) présente des espèces animales de diverses provenances. Des conférences y sont données par des instituteurs aux élèves des écoles primaires.

Le Parc zoologique Lecocq, dont la surface est étendue, est consacré à l'élevage et la présentation de familles animales dans leur milieu naturel.

Le Planétarium Agr. Germán Barbato diffuse la connaissance de l'astronomie et des sciences connexes à différents niveaux: *a)* au niveau scolaire, pour les élèves des écoles primaires, de la 1<sup>re</sup> à la 6<sup>e</sup> année, à l'aide de conférences d'instituteurs spécialistes de l'astronomie et du maniement des instruments; *b)* au niveau des lycées, pour les élèves de 4<sup>e</sup> année d'enseignement secondaire; *c)* pour le public en général: dix conférences environ sont données chaque semaine pour l'homme de la rue, afin de le tenir au courant des progrès réalisés en astronomie, en astronautique et dans les sciences connexes.

Le Jardin botanique conserve, enrichit et présente des spécimens de la flore autochtone et régionale. Il dispose d'une serre pour les plantes exotiques. On y donne des conférences aux élèves des écoles primaires et secondaires.

A la suite de la Table ronde de Santiago du Chili, on se propose de réunir les directeurs des musées cités plus haut, en vue de discuter le rapport de ce colloque. On insistera alors sur les recommandations de caractère général et sur celles qu'il sera possible d'adopter en ce qui concerne le milieu rural, le milieu urbain, le développement scientifique et technique, et le rôle des musées dans l'éducation permanente.

On fera ressortir les avantages qu'il y a à concevoir des expositions de caractère global puisque c'est là une des idées marquantes du colloque.

On s'efforcera également de créer une association de muséologues affiliée à l'Association latino-américaine de muséologie (ALAM) et à l'Icom.

On y soulignera l'importance des résolutions relatives à l'éducation permanente et la nécessité d'attacher à la direction des musées des éducateurs ayant un rôle de conseillers et servant en même temps de guides au cours des visites effectuées par les élèves des écoles et des lycées, comme cela se fait déjà au Jardin zoologique et au Planétarium municipal.

[Traduit de l'espagnol]

*Documents annexes*



53  
Intérieur d'une maison à Cucuchuco  
(Mexique).

# I. Principes de base du musée intégral

Les membres de la Table ronde sur le rôle des musées dans l'Amérique latine d'aujourd'hui, en analysant les exposés des animateurs sur les problèmes du milieu rural, du milieu urbain, du développement scientifique et technique et de l'éducation permanente, se sont rendu compte de l'importance de ces problèmes pour l'avenir de la société en Amérique latine.

Il leur est apparu nécessaire, pour résoudre ces problèmes, que la communauté en comprenne les aspects techniques, sociaux, économiques et politiques.

Ils ont considéré que la prise de conscience par les musées de la situation actuelle et des différentes solutions qu'on peut envisager pour la régler est une condition essentielle de leur intégration à la vie de la société. C'est de cette façon, ont-ils estimé, que les musées peuvent et doivent jouer un rôle décisif dans l'éducation de la communauté.

Santiago, 30 mai 1972

# II. Résolutions adoptées par la Table ronde de Santiago du Chili

## I. *Vers une mutation du musée d'Amérique latine*

### CONSIDÉRANT

Que les transformations sociales, économiques et culturelles qui se produisent dans le monde et, surtout, dans un grand nombre de régions en voie de développement, sont un défi lancé à la muséologie ;

Que l'humanité vit actuellement une période de crise profonde ; que la technique a permis à la civilisation matérielle de faire de gigantesques progrès qui n'ont pas eu leur équivalent dans le domaine culturel ; que cette situation crée un déséquilibre entre les pays qui ont atteint un haut niveau de développement matériel et ceux qui restent en marge de cette expansion et qui, même, ont été asservis au cours de leur histoire ; que les problèmes de la société contemporaine sont dus à des injustices, et que l'on ne pourra y apporter de solutions tant que celles-ci n'auront pas été corrigées<sup>1</sup> ;

Que les problèmes que pose le progrès des sociétés dans le monde contemporain doivent être envisagés globalement et être réglés dans leurs multiples aspects ; qu'ils ne peuvent être résolus par une seule science ou une seule discipline ; que le choix des meilleures solutions à adopter et leur application ne doivent pas être l'apanage d'un groupe social, mais exigent que tous les secteurs de la société

1. L'exposé des motifs qui précèdent a été adopté à la majorité ; sept voix y ont été favorables (Mario Vásquez, Raúl González Guzmán, Hernán Crespo Toral, Luis Diego Gómez Pignataro, Luis Luján Muñoz, Carlos de Sola, Federico Kauffmann Doig), et quatre voix s'y sont opposées par suite d'un désaccord sur la terminologie utilisée (Mario E. Teruggi, Lygia Martins-Costa, Enrique Enseñat et Héctor Fernández Guido).

- y participent largement, consciemment et s'y engagent pleinement ;
- Que le musée est une institution au service de la société dont il est partie intégrante et qu'il possède en lui-même les éléments qui lui permettent de participer à la formation de la conscience des communautés qu'il sert ; qu'il peut contribuer à entraîner ces communautés dans l'action, en situant leur activité dans un cadre historique qui permette d'éclairer les problèmes actuels, c'est-à-dire en rattachant le passé au présent, en s'engageant par rapport aux changements de structure en cours et en provoquant d'autres changements à l'intérieur de leur réalité nationale respective ;
- Que cette conception nouvelle n'implique pas qu'on supprime les musées actuels ni qu'on renonce aux musées spécialisés, mais qu'on estime qu'elle permettra aux musées de se développer et d'évoluer de la façon la plus rationnelle et la plus logique qui soit, afin de mieux servir la société ; que, dans certains cas, la transformation envisagée se fera lentement et même expérimentalement, mais que, dans d'autres, elle pourrait être le principe directeur essentiel ;
- Que la transformation des activités du musée exige le changement progressif de la mentalité des conservateurs et des responsables de musées, ainsi que des structures dont ils dépendent ; que, d'autre part, le musée intégral nécessitera, à titre permanent ou provisoire, l'aide de spécialistes de différentes disciplines et de spécialistes des sciences sociales ;
- Que, par ses caractéristiques particulières, le nouveau type de musée semble être le plus adéquat pour une action au niveau régional ou dans des localités de petite ou de moyenne importance ;
- Que, compte tenu des considérations exposées ci-dessus et du fait que le musée est une « institution au service de la société, qui acquiert, communique et, notamment, expose, à des fins d'étude, de conservation, d'éducation et de culture, des témoignages représentatifs de l'évolution de la nature et de l'homme », la Table ronde convoquée par l'Unesco à Santiago du Chili du 20 au 31 mai 1972 sur le rôle du musée dans l'Amérique latine d'aujourd'hui.

## DÉCIDE

*D'une façon générale*

1. Qu'il est nécessaire d'ouvrir le musée aux disciplines qui n'entrent pas dans son domaine de compétence traditionnel, afin de faire prendre conscience du développement anthropologique, socio-économique et technologique des nations d'Amérique latine, grâce à la participation de conseillers pour l'orientation générale des musées ;
2. Que les musées doivent intensifier leurs efforts en vue de récupérer le patrimoine culturel pour lui faire jouer un rôle social et évier qu'il soit dispersé hors des pays latino-américains ;
3. Que les musées doivent rendre leurs collections aussi commodément accessibles que possible aux chercheurs qualifiés et aussi, dans la mesure du possible, aux institutions publiques, religieuses et privées ;
4. Que les techniques muséographiques traditionnelles doivent être modernisées afin que s'établisse une meilleure communication entre l'objet et le visiteur ; que le musée doit conserver son caractère d'institution permanente sans que cela implique l'utilisation de techniques et de matériel coûteux et compliqués qui pourraient conduire le musée à un gaspillage incompatible avec la situation des pays latino-américains ;
5. Que les musées doivent créer des systèmes d'évaluation qui leur permettent de déterminer l'efficacité de leur action à l'égard de la communauté ;
6. Que, compte tenu des résultats de l'enquête sur les besoins actuels des musées et leur manque de personnel qui doit être réalisée sous les auspices de l'Unesco, les centres de formation de personnel des musées qui existent déjà en Amérique latine doivent être perfectionnés et développés par les pays eux-mêmes ; que ce réseau de centres de formation doit être complété et son influence se faire sentir sur le plan régional ; que le recyclage du personnel actuel doit être assuré au niveau national et régional ; que la possibilité lui soit donnée de se perfectionner à l'étranger.

*En ce qui concerne le milieu rural*

Que les musées doivent servir à faire prendre davantage conscience des problèmes du milieu rural, à l'aide des moyens suivants :

- a) Exposition de technologies applicables à l'amélioration de la vie de la communauté ;

- b) Expositions culturelles proposant diverses solutions au problème de l'environnement social et écologique afin de donner au public une plus vive conscience de ces problèmes et de renforcer les liens nationaux, à savoir :
  - i) Expositions ayant trait au milieu rural dans les musées urbains ;
  - ii) Expositions itinérantes ;
  - iii) Création de musée de site.

*En ce qui concerne le milieu urbain*

Que les musées doivent servir à faire prendre plus nettement conscience des problèmes du milieu urbain, à l'aide des moyens suivants :

- a) Les « musées de la ville » insisteront particulièrement sur le développement urbain et les problèmes qu'il pose, aussi bien dans leurs expositions que dans leurs travaux de recherche ;
- b) Les musées organiseront des expositions spéciales, illustrant les problèmes du développement urbain contemporain ;
- c) Avec le concours des grands musées, des expositions seront organisées et des musées créés dans les faubourgs et dans les zones rurales, pour informer les habitants des avantages et des inconvénients de la vie dans les grandes villes ;
- d) L'offre du Musée national d'anthropologie de Mexico sera acceptée, consistant à expérimenter, par une exposition temporaire intéressante l'Amérique latine, les techniques muséologiques du musée intégral.

*En ce qui concerne le développement scientifique et technique*

Que les musées doivent servir à faire prendre conscience de la nécessité d'un plus grand développement scientifique et technique, à l'aide des moyens suivants :

- a) Les musées stimuleront le développement technologique, compte tenu de la situation actuelle de la communauté ;
- b) A l'ordre du jour des réunions des ministres de l'éducation et (ou) des organismes spécialement chargés du développement scientifique et technique, on inscrira l'emploi des musées comme moyens de diffusion des progrès réalisés en ces domaines ;
- c) Les musées favoriseront la diffusion des connaissances scientifiques et techniques, grâce à des expositions itinérantes qui contribueront à décentraliser leur action.

*En ce qui concerne l'éducation permanente*

Que le musée, agent incomparable d'éducation permanente de la communauté, remplisse davantage le rôle qui lui revient, à l'aide des moyens suivants :

- a) Un service éducatif sera organisé dans les musées qui n'en possèdent pas encore afin qu'ils puissent remplir leur fonction d'enseignement ; chacun de ces services sera doté d'installations adéquates et de moyens lui permettant d'agir à l'intérieur et à l'extérieur du musée ;
- b) On intégrera à la politique nationale de l'enseignement, des services que les musées devront régulièrement assurer ;
- c) On diffusera, grâce aux moyens audio-visuels, des connaissances les plus importantes, dans les écoles et en milieu rural ;
- d) On utilisera pour l'éducation, grâce à un système de décentralisation, du matériel que le musée possède en plusieurs exemplaires ;
- e) On incitera des écoles à rassembler des collections et à monter des expositions d'objets du patrimoine culturel local ;
- f) On établira des programmes de formation pour les maîtres des divers niveaux d'enseignement (primaire, secondaire, technique et universitaire).

Les présentes recommandations confirmeront celles qui ont pu être formulées au cours des différents séminaires et tables rondes sur les musées organisés par l'Unesco.

*2. Pour la création d'une Association latino-américaine de muséologie*

## CONSIDÉRANT

Que les musées sont des institutions au service de la société, qui acquièrent, communiquent et, notamment, exposent à des fins



- d'étude, d'éducation et de culture, des témoins représentatifs de l'évolution de la nature et de l'homme ;
- Que, particulièrement dans les pays latino-américains, ils doivent répondre aux besoins des grandes masses populaires désireuses d'accéder à une vie plus prospère et plus heureuse, grâce à la connaissance de leur patrimoine naturel et culturel, ce qui oblige souvent les musées à assumer des fonctions, qui, dans des pays plus développés, incombent à d'autres organismes ;
- Que les musées et les muséologues latino-américains, à de rares exceptions près, se heurtent à des difficultés de communication par suite des grandes distances qui les séparent les uns des autres et du reste du monde ;
- Que l'importance des musées et les possibilités qu'ils offrent à la communauté ne sont pas encore pleinement reconnues par toutes les autorités ni par tous les secteurs du public ;
- Que lors de la huitième et de la neuvième conférence générale de l'Icom qui se sont respectivement tenues à Munich en 1968 et à Grenoble en 1971, les muséologues latino-américains qui étaient présents ont signalé la nécessité de créer un organisme régional ;
- La Table ronde sur le rôle des musées dans l'Amérique latine d'aujourd'hui convoquée par l'Unesco à Santiago du Chili du 20 au 31 mai 1972

## DÉCIDE

- De créer l'Association latino-américaine de muséologie (ALAM), ouverte à tous les musées, muséologues, muséographes, chercheurs et éducateurs employés par les musées en vue des objectifs et à l'aide des moyens suivants :
  - Doter la communauté régionale de meilleurs musées, conçus à la lumière de l'expérience acquise dans les pays latino-américains ;
  - Constituer un instrument de communication entre les musées et les muséologues latino-américains ;
  - Développer la coopération entre les musées de la région grâce aux échanges et aux prêts de collections et aux échanges d'information et de personnel spécialisé ;
  - Créer un organe officiel qui fasse connaître les désirs et l'expérience des musées et de leur personnel aux membres de la profession, à la communauté dont ils font partie, aux autorités et à d'autres institutions connexes ;
  - Affilier l'Association latino-américaine de muséologie au Conseil international des musées en adoptant une structure parallèle, ses membres étant en même temps membres de l'Icom ;
  - Diviser, à des fins opérationnelles, l'Association latino-américaine de muséologie en quatre sections correspondant provisoirement aux régions et pays suivants : Amérique centrale, Panama, Mexique, Cuba, Saint-Domingue, Porto Rico, Haïti et Antilles françaises. Colombie, Venezuela, Pérou, Équateur et Bolivie. Brésil. Argentine, Chili, Paraguay et Uruguay.
- Que les soussignés, participants à la Table ronde de Santiago du Chili, se constituent en comité d'organisation de l'Association latino-américaine de muséologie, et notamment en un groupe de travail composé de cinq personnes, quatre d'entre elles représentant chacune des zones énumérées ci-dessus et la cinquième jouant le rôle de coordonnateur général ; que ce groupe de travail aura pour tâche, dans un délai de six mois au plus : d'élaborer les statuts et les règlements de l'association ; de décider de s'entendre avec l'Icom sur les formes d'actions à mener conjointement ; de donner une large publicité à la nouvelle organisation ; d'organiser des élections pour la constitution des divers organes de l'ALAM ; de fixer le siège de cette association, provisoirement, au Musée national d'anthropologie de Mexico ; de composer ce groupe de travail des personnes suivantes représentant leur zones respectives :
  - Zone 1 : M. Luis Diego Gómez Pignataro (Costa Rica) ;
  - zone 2 : M<sup>me</sup> Alicia Dussán de Reichel (Colombie) ;
  - zone 3 : M<sup>me</sup> Lygia Martins-Costa (Brésil) ;
  - zone 4 : M<sup>me</sup> Grete Mostny Glaser (Chili) ;
  - coordonnateur : M. Mario Vásquez (Mexique).

Santiago, 31 mai 1972  
[Traduit de l'espagnol]

### III. Recommandations présentées à l'Unesco par la Table ronde de Santiago du Chili

La Table ronde sur le rôle du musée dans l'Amérique latine d'aujourd'hui convoquée par l'Unesco à Santiago du Chili du 20 au 31 mai 1972 présente à l'Unesco les recommandations suivantes :

- L'un des résultats les plus importants auxquels ait abouti la table ronde a été de définir et lancer une nouvelle conception de l'action des musées : le musée intégral, destiné à donner à la communauté une vue d'ensemble de son milieu naturel et culturel. Elle suggère à l'Unesco d'utiliser les moyens de diffusion dont elle dispose pour encourager cette nouvelle tendance.
- L'Unesco poursuivrait et intensifierait son effort pour contribuer à la formation de techniciens de musée — tant au niveau de l'enseignement secondaire qu'à celui de l'enseignement universitaire — comme elle l'a fait jusqu'ici au centre régional « Paul Coremans »<sup>1</sup>.
- L'Unesco susciterait la création d'un centre régional pour la préparation et la conservation des spécimens naturels, dont l'actuel Centre national de muséologie de Santiago pourrait constituer le noyau. En plus de sa fonction d'enseignement (formation de techniciens) et de sa fonction professionnelle en matière de muséologie (préparation et conservation des spécimens naturels) et de la production de matériel d'enseignement, ce centre régional jouerait un rôle important dans la protection des ressources naturelles.
- L'Unesco accorderait des bourses d'étude et de perfectionnement à des techniciens de musée ayant une instruction de niveau secondaire.
- L'Unesco recommanderait aux ministères de l'éducation et de la culture et (ou) aux organismes spécialement chargés du développement scientifique, technique et culturel, de considérer les musées comme un moyen de diffusion des progrès réalisés dans ces domaines.
- En raison de l'importance du problème de l'urbanisation en Amérique latine et de la nécessité d'éclairer la société à ce sujet, à différents niveaux, l'Unesco encouragerait la rédaction d'un livre sur l'histoire, le développement et les problèmes des villes en Amérique latine ; celui-ci serait publié à la fois sous forme d'ouvrage scientifique et sous forme d'ouvrage de vulgarisation. Et pour atteindre un public plus vaste, l'Unesco produirait à ce sujet un film propre à intéresser tous les genres de public.

1. Centro Latino-Americano de Estudios para la Conservación y Restauración de los Bienes Culturales. Convento de Churubusco, Méjico 21.



## IV. Liste des participants à la Table ronde de Santiago du Chili

### Directeur

Héctor FERNÁNDEZ GUIDO, ingénieur, directeur du Planétarium municipal Agrimensor Germán Barbató, Montevideo (Uruguay).

### Animateurs

Professeur Enrique ENSEÑAT, professeur à la Faculté d'agronomie, Université de Panama (Panama).

Jorge Enrique HARDOY, architecte, directeur de recherches au Centre d'études urbaines et régionales, Institut Di Tella, Buenos Aires (Argentine).

Professeur Mario E. TERUGGI, chef de la Division de minéralogie et de pétrographie au Musée de La Plata, La Plata (Argentine).

César PICON ESPINOZA, directeur général de l'enseignement scolaire et professionnel, Ministère de l'éducation, Lima (Pérou).

### Représentants de l'Unesco et de l'Icom

M<sup>lle</sup> Raymonde FRIN, rédactrice en chef de *Museum*, Section des normes, recherches et musées, Département du patrimoine culture.

Jacques HARDOUIN, spécialiste du programme, Section de la mise en valeur du patrimoine culturel.

Hugues de VARINE-BOHAN, directeur de l'Icom, Maison de l'Unesco, Paris.

### Participants

M<sup>me</sup> Teresa GIBBERT DE MESA, directrice du Musée d'art national, La Paz (Bolivie).

M<sup>me</sup> Lygia MARTINS-COSTA, Institut du patrimoine historique et artistique national, MEC, Rio de Janeiro (Brésil).

M<sup>me</sup> Grete MOSTNY GLASER, conservateur du Musée national d'histoire naturelle, Santiago (Chili).

M<sup>me</sup> Alicia DUSSÁN DE REICHEL, chef de la Division des musées et de la restauration, Institut colombien de culture, Bogotá (Colombie).

Luis Diego GÓMEZ Pignataro, directeur de la Division d'histoire naturelle, Musée national du Costa Rica.

Hernán CRESPO TORAL, architecte, directeur du Musée de la Banque centrale de l'Équateur, Quito (Équateur).

Luis LUJÁN MUÑOZ, directeur de l'Institut d'anthropologie et d'histoire, Guatemala (Guatemala).

Mario VÁSQUEZ, sous-directeur du Musée national d'anthropologie de Mexico (Mexique).

Professeur Raúl GONZÁLEZ GUZMÁN, chef des musées et expositions, Direction du patrimoine historique national (Panama).

Federico KAUFFMANN DOIG, directeur de la Conservation du patrimoine culturel de la nation, Lima (Pérou).

Carlos DE SOLA, directeur général de la culture, San Salvador (El Salvador).

## V. Associations de musées, comités nationaux pour l'Icom, répertoires de musées

### ASSOCIATION DE MUSÉES

Asociación Latinoamericana de Museos (ALAM), Museo del Banco Central de Ecuador, Quito.

*Carta de ALAM.*

#### Argentine

Colegio de Museólogos de la República Argentina, Charcas 8787, Buenos Aires.

#### Brésil

Associação Brasileira de Museólogos, Fundação Casa de Rui Barbosa, rua S. Clemente 134, Rio de Janeiro 68.

Bulletin: *Museologia*.

Associação dos Museus de Arte do Brazil, Museu de Arte Contemporânea de Universidade de São Paulo, Caixa postal 22031, São Paulo.

Bulletin: *Boletim informativo*

#### Colombie

Asociación Colombiana de Museos (ACOM), Museo del Oro, Calle 16, n° 5-41, Bogotá.

ALAM (Voir § 1).

### COMITÉS NATIONAUX POUR L'ICOM

#### Argentine

Président: S.<sup>r</sup> Carlo M. GELLY y OBES, Director, Museo Histórico Brigadier C. Saavedra, Republiquetas 6307, Buenos Aires.

#### Brésil

Président: S.<sup>r</sup> G. BRITTO RAPÔSO de CAMARA, Museo Histórico Nacional, pça Marechal Ancora, s/n 20000 Rio de Janeiro, GB.

#### Chili

Président: S.<sup>ra</sup> Grete MOSTNY GLASER, Directora, Museo Nacional de Historia Natural, casilla 787, Santiago de Chile.

#### Colombie

Correspondant: D.<sup>r</sup> Alvaro SOTO, Director del Museo Nacional de Antropología, Carrera 7, n.º 28-66, Bogotá.

#### Cuba

Président: S.<sup>ra</sup> Marta ARJONA, Directora de Museos y Monumentos, Palacio de Bellas Artes, Animas y Zulueta, La Habana.

#### Équateur

Correspondant: S.<sup>r</sup> Hernán CRESPO TORAL, Director, Museo del Banco Central, Quito.

*Guatemala*

Président: Lic. Luis LUJÁN MUÑOZ,  
 Directeur,  
 Instituto de Antropología e Historia,  
 Edificio n.º 5 de «La Aurora», zone 13,  
 Guatemala C.A.

*Honduras*

c/o S.<sup>r</sup> Directeur,  
 Instituto Nacional de Antropología e Historia de Honduras,  
 avenida Lempira 404, Tegucigalpa D.C.

*Mexique*

Président: D.<sup>r</sup> Ignacio BERNAL, Directeur, Museo Nacional de Antropología,  
 Bosque de Chapultepec, Mexico 5, D.F.

*Panama*

Président: D.<sup>ra</sup> Reina TORRES de ARAÚZ,  
 Directora, Patrimonio Histórico,  
 Instituto Nacional de Cultura y Deportes,  
 apartado 66 A, Panama A.

*Pérou*

Président: D.<sup>r</sup> Luis VALCARCEL,  
 Museo Nacional de la Cultura Peruana,  
 avenida Alfonso Ugarte 650, Lima.

*Venezuela*

Président: Profesor Miguel ARROYO,

Directeur, Museo de Bellas Artes,  
 Los Caobos, Caracas.

## RÉPERTOIRES DE MUSÉES

*Amérique latine*

*Guía de las colecciones públicas de arte en la América latina*. Vol. I: *Región del Golfo de México y de Caribe*. Washington, Unión Panamericana, 1956. 193 p.

*Guía de museos de América latina*. La Habana, Centro Regional de la Unesco en el Hemisferio Occidental, 1963. 179 p.

*Argentine*

*Museología argentina*. Guía de instituciones y museos, préparé par Adolfo Enrique Rodríguez. Buenos Aires, Colegio de museólogos de la República Argentina, 1971. 192 p.

*Brésil*

*Endereços de museus brasileiros*. Ijué, Instituto regional de documentação, Museu antropologico Diretor Postana, 1972. 19 p., multigraphié.

Fernanda do CAMARGO e ALMEIDA. *Guia dos museos do Brasil*. Rio de Janeiro, Editora Expressão e Cultura, 1972. 317 p.

*Colombie*

Alicia DUSSÁN DE REICHEL. *Registro de los museos de Colombia en 1972*. Bogotá, Ministerio de educación nacional, Instituto colombiano de cultura, División de museos y restauración, 1972. 52 p.

## VI. Tableau des musées de Bolivie

LA PAZ	Musée national de l'art	Musée Tiahuanaco	Musée de l'art populaire	Maison de Murillo	TIAHUANACO (dép. de La Paz)	Musée régional	SUCRE	Musée Charcas	Musée d'anthropologie	Musée de la cathédrale	Musée Santa Clara	Maison de la liberté	POTOSÍ	Maison de la monnaie	COCHABAMBA	Musée archéologique	Maison de la culture	ORURO	Musée municipal	MUSÉES DE BOLIVIE	Localisation. Type de collections. Institutions dont ils dépendent. Édifices qu'ils occupent
	•			•				•		•				•			•			Art colonial	Type de collections
								•						•						Art du XIX <sup>e</sup> siècle	
	•							•						•						Art du XX <sup>e</sup> siècle	
		•				•			•						•					Archéologie	
		•		•						•										Ethnographie	
			•	•																Folklore	
				•								•								Histoire	Institutions dont ils dépendent
	•	•	•		•							•								Ministère de l'éducation	
								•	•							•				Universités	
					•												•			Communes	
										•	•									Église	
															•					Autres	Édifices d'intérêt artistique et historique
	•		•	•				•	•	•	•									XVII <sup>e</sup> siècle	
															•					XVIII <sup>e</sup> siècle	
		•																		XIX <sup>e</sup> siècle	
																					XX <sup>e</sup> siècle

*Les auteurs*

Hernán CRESPO TORAL. Né à Cuenca (Équateur) en 1937. A obtenu le grade de bachelier au Collège San José de Guayaquil et le diplôme d'architecte à l'Université centrale de l'Équateur, à Quito. Boursier de l'Unesco pour effectuer des études de muséologie à l'École du Louvre de Paris et des stages d'observation à Rio de Janeiro, Bourges, Rome, Naples, Mexico et Guatemala (1958/59). Directeur fondateur des Musée archéologique et galeries d'art de la Banque centrale de l'Équateur, secrétaire exécutif de l'Association latino-américaine des musées (ALAM), directeur exécutif de l'Institut national d'anthropologie et d'histoire de l'Équateur.

Luis Diego GÓMEZ PIGNATERO. Costaricien. Né en 1944. Études à Costa Rica et aux États-Unis d'Amérique. Diplômé du Département de biologie de l'Université du Costa Rica (1969). A participé activement aux recherches concernant les plantes inférieures, notamment les Ptéridophytes. A publié une cinquantaine d'articles techniques intéressant la paléologie et la zoologie. Depuis 1970, a travaillé pour le Musée national du Costa Rica, d'abord en qualité de chef du Département d'histoire naturelle et, maintenant, en tant que directeur général du musée. Éditeur de la revue de sciences naturelles *Brenesia*. Membre du groupe de travail chargé de l'organisation de l'Association latino-américaine de muséologie (1972). A enseigné la botanique générale, l'anatomie végétale et la botanique systématique à l'Université du Costa Rica.

Alicia DUSSÁN DE REICHEL. Colombienne. Née à Bogotá en 1920. Diplômée d'ethnologie sous la direction de Paul Rivet, Paris 1942. Au cours de ses recherches ethnologiques et archéologiques, a parcouru une grande partie du pays, travaillant aux côtés de son époux, G. Reichel Dolmatoff, anthropologue attaché au gouvernement. A organisé le Musée de l'Institut ethnologique del Magdalena à Santa Marta, 1946-1950. Conseiller technique du Musée de l'Or, Bogotá, 1967. A été professeur d'anthropologie culturelle au Centro Inter-Americano de Vivienda (Union panaméricaine) et à l'Université des Andes. A été chef de la Division des musées et de la restauration, à l'Institut colombien de la culture, Ministère de l'éducation, et présidente du Comité national colombien pour l'Icom. Nombreuses publications dans le pays et à l'étranger.

Enrique ENSEÑAT. Panaméen. Ingénieur agronome (Louisiana State University); professeur de politique agraire à la Faculté d'agronomie de l'Université de Panama depuis 1959. Directeur du Département de l'agriculture de Panama, 1949-1950. Fonctionnaire permanent du Bureau international du travail à Genève, 1950-1959. Fondateur de la Faculté d'agronomie de l'Université de Panama. Doyen de cette

faculté de 1959 à 1972. Membre du Comité consultatif conjoint FAO/BIT/Unesco pour l'éducation, la science et la formation professionnelle dans le domaine de l'agriculture.

Héctor FERNÁNDEZ GUIDO. Uruguayen. Professeur normalien et ingénieur de l'industrie. Études à l'Institut de technologie du Massachusetts (1949) et au Bureau of Standards (1948-1949). Professeur de cosmographie et de physique (enseignement secondaire); professeur d'électricité à l'Université du travail et à l'Institut de professeurs « Artigas » (1956-1972); professeur de physique (cours d'arpentage et d'ingénierie, 1946-1948); professeur d'électrotechnique (1951-1956); professeur d'aéronautique (École militaire d'aviation, 1961-1972). Directeur du Département des communications, Faculté d'ingénierie (1956-1962) et doyen de celle-ci (1965-1966); directeur du Planétarium municipal de Montevideo (1956-1972); directeur de l'enseignement de la science et de la technologie (Ministère de l'éducation et de la culture). Membre titulaire de l'Académie nationale d'ingénierie.

Teresa GISBERT DE MESA. Bolivienne. Après des études d'architecture à l'Universidad Mayor de San Andrés de La Paz, a travaillé de 1951 à 1953 à l'Instituto de Arte « Diego Velásquez » de Madrid. Enseigne depuis 1954 l'histoire de l'art à la Faculté de philosophie et des lettres de l'Universidad Mayor de San Andrés. Chargée de recherche à l'Instituto de Investigaciones Artísticas de cette université; a écrit plusieurs ouvrages en collaboration avec l'architecte José de Mesa. Remplit depuis 1970 les fonctions de directrice du Musée d'art national. Membre de l'Académie nationale des sciences de Bolivie et membre correspondant de la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando (Madrid).

Raúl GONZÁLEZ GUZMÁN. Panaméen. Né en 1936. Licencié en philosophie, en lettres et en pédagogie de l'Université de Panama. A suivi un cours intensif de muséographie et de techniques de recherche anthropologique au Mexique. Chef du Département des musées et des expositions à la Direction du patrimoine historique de l'Institut national de la culture et des sports. Professeur spécialisé d'ethnographie de Panama et assistant de la chaire d'anthropologie à l'Université de Panama. Membre du Centre de recherches anthropologiques et du programme de recherches biotypologiques de l'Université de Panama. A publié divers travaux relatifs à l'ethnographie et à l'archéologie de Panama.

Juan GÓMEZ MILLAS. Chilien. Études dans les universités du Chili, de Paris, de Berlin, concernant l'éducation, l'histoire et la géographie. Professeur titulaire d'histoire à l'Université du Chili depuis 1925. Organisateur de l'Institut de formation de professeurs de l'enseignement secondaire à Caracas, Venezuela (1940-1941). Recteur de l'Université du Chili (1953-1963). Ministre de l'éducation en 1953, puis, de nouveau, de 1964 à 1968. Président de

l'Union des universités latino-américaines (1953-1966). Effectue différentes missions pour l'Unesco, l'OEA, dans des congrès, etc., jusqu'en 1971. Docteur *honoris causa* de l'Université Ann Harbor du Michigan. Publie des ouvrages sur des sujets éducatifs et culturels.

Jorge Enrique HARDOY. Argentin. Architecte diplômé de l'Université de Buenos Aires. M.A. Ph.D. en urbanisme et aménagement du territoire de l'Université Harvard. Actuellement, directeur de recherches au Centre d'études urbaines et régionales de l'Institut Torcuato Di Tella, à Buenos Aires, après avoir été directeur de ce centre (1967-1969). Professeur de planification urbaine à l'Université del Litoral, Rosario (1956-1965); directeur de cet institut (1961-1965). Président de la Société interaméricaine de planification (1966-1970). Professeur invité à l'Université Yale (1970); boursier de la Fondation Guggenheim en 1960 et 1968. Auteur de plusieurs ouvrages sur l'urbanisme et l'aménagement du territoire, notamment de l'Amérique latine.

Federico KAUFFMANN DOIG. Péruvien. Docteur en archéologie (1955) et docteur en histoire (1965). Professeur d'université. A suivi des cours de muséographie aux États-Unis d'Amérique où il était invité par l'American Association of Museums. Premier directeur du Musée d'art, Lima, de 1960 à 1964, puis de 1969 à 1971. Directeur de la Conservation du patrimoine culturel de la nation et sous-directeur de l'Institut national de culture (1971-1972). Auteur d'une centaine de brèves études et de livres spécialisés. Lauréat du Prix national de la culture.

Luis LUJÁN MUÑOZ. Guatémaltèque. Licencié en histoire, professeur d'histoire dans l'enseignement secondaire et d'études sociales à l'Université San Carlos de Guatemala; études d'archéologie à l'École nationale d'anthropologie et d'histoire de Mexico. Directeur du Musée national d'histoire et des beaux-arts (1966-1967); du Musée national d'archéologie et d'ethnologie (1967-1968). Directeur de l'Institut d'anthropologie et d'histoire du Guatemala depuis 1968. Président de la Commission nationale de l'Icom. Professeur à l'Université San Carlos de Guatemala. A publié divers travaux sur l'anthropologie, l'histoire et le folklore du Guatemala.

Lygia MARTINS-COSTA. Brésilienne. Études à la Faculté nationale de philosophie et dans d'autres institutions. Diplômée en muséologie. A bénéficié à plusieurs reprises de bourses à l'étranger. Conservateur du Musée national des beaux-arts (1940-1951). Professeur d'histoire de l'art et de critique d'art à l'Université de Brasilia (1962-1963). Chef de la Section des arts à l'Institut du patrimoine historique et artistique national (IPHAN) et responsable du réseau de ses musées. Représentant de l'IPHAN au sein de la Commission nationale brésilienne pour l'Unesco (IBECC) et membre de plusieurs conseils nationaux s'intéressant aux activités des musées. A organisé de nombreuses expositions artistiques et a publié des travaux relatifs à l'art et à la muséographie.

Grete MOSTNY GLASER. Chilienne. Études aux universités de Vienne (Autriche) et de Bruxelles (Belgique). Chef de la Section d'archéologie du Musée national d'histoire naturelle du Chili (1943-1963). Directrice de ce musée depuis 1964. Directrice du Centre national de muséologie, Santiago du Chili. Professeur d'anthropologie culturelle, de préhistoire américaine et chilienne à l'Université du Chili (1950-1972). Présidente du Comité national chilien pour l'Icom. Secrétaire du Comité international de l'Icom pour la formation du personnel des musées et membre du Conseil exécutif de l'Icom. A publié de nombreux travaux, principalement sur la préhistoire chilienne.

Mario E. TERUGGI. Argentin. Professeur à plein temps et chef de la Division de minéralogie et de pétrographie du Musée de sciences naturelles de La Plata. A été directeur de ce musée ainsi que du Musée de sciences naturelles « Bernardino Rivadavia » de Buenos Aires. Auteur de quelque soixante-dix travaux et ouvrages de recherche sur des questions de sa spécialité, il a publié en outre diverses études concernant la muséologie, des sujets d'ordre général, la linguistique et la littérature. Son nom a été donné à un minéral, la teruggite. A participé à de nombreux séminaires, tables rondes et colloques de l'Unesco.

#### Photographies

1, 3a, b, 4a, b, 5a, b, 33a, b, Museo Nacional de Historia Natural, Santiago (Chili); 2, Unesco / Zavaco; 6, Lucien Hervé, Paris; 7a, 8a, 9b, Jorge Enrique Harday, Buenos Aires; 7b, Unesco / Mireille Vautier; 8b, Unesco / A. Gillette; 9a, Unesco / Aubert de la Rüe; 10, 14, Mirilu, La Plata; 11, 12, Mario E. Teruggi, Buenos Aires; 13, Instituto de Biología Marina Interuniversitario, Mar del Plata; 15, 17b, Unesco / P. Morin; 16a, Juan Gómez Millas, Santiago (Chili); 16b, Unesco / B. Herzog; 17a, Museo Nacional de la Campaña de Alfabetización, La Habana; 18, 19, Museo Municipal de Ciencias Naturales, Mar del Plata; 20, Museo de Ciencias Naturales, Viedna; 21, Museo de Transportes, Lujan; 22, Museo de Bellas Artes, Buenos Aires; 23, 24, Museo Nacional de Arte, La Paz; 25, Casa de la Moneda, Potosi; 26, Casa de la Libertad, Sucre; 27, Associação de Membros de Icom, Rio de Janeiro; 28a, b, Museo de Arte Sacra, Bahia; 29, Museo de Bellas Artes, Rio de Janeiro; 30, Museo de Inconfidência, Ouro Preto; 31, Museo Regional, Linares; 32a, b, Museo de Concepción, Concepción; 34, 35a-d, Museo Rodante, Colombia; 36, 37a, b, Museo Nacional de Costa Rica, Costa Rica; 38, 39, Museo Nacional de Arte Colonial, Quito; 40, Museo del Monasterio de la Merced, Quito; 41a, b, Museo Arqueológico del Banco Central del Ecuador, Quito; 42, 43, Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Guatemala; 44, Museo Colonial, Antigua (Guatemala); 45, Museo Nacional de Panama, Panama; 46, Museo de Arte Religioso Colonial, Panama; 47, 48, Museo de Arte, Lima; 49, Museo Nacional de Antropología e Historia, Lima; 50, Museo Municipal de Historia, Montevideo; 51, Museo Municipal de Bellas Artes Juan Manuel Blanes, Montevideo; 52, Planetario, Montevideo; 53, Unesco / J. B. Bach.

---

# Musées, société, connaissances

## cultures Cahiers d'histoire mondiale

Volume XIV, n° 1, 1972 / Unesco / Éditions de la Baconnière

---

### SOMMAIRE / TABLE OF CONTENTS

G. S. Métraux                      Editorial: Museums in Contemporary Society

#### *I. Vocations du musée | The role of museums*

Jan Jelínek                      The Fields of Knowledge and Museums  
Garry Thomson                The Conservation of Antiquities:  
Developments in Planning  
Duncan F. Cameron          The 'Language' of Museum Interpretation

#### *II. Disciplines du musée | Museums, science and technology*

Friedrich Klemm              Le musée des techniques : Aperçu historique  
Mihai Băcescu                L'évolution des musées de sciences naturelles  
George E. Lindsay            The New Museum of Natural History: A Case Study

#### *III. Le musée dans le monde | Museums of the world*

S. A. Baghli                    Les musées d'histoire et le développement des pays du Tiers  
monde  
Richard Nunoo                Perspectives for African Museums  
Grace Morley                 Museums of South, Southeast, and East Asia  
Vladimir Popov              Les musées de l'URSS au service de la culture et du progrès  
S. Dillon Ripley              Museums in North America

#### *IV. Le musée en crise | The museum crisis*

Duncan F. Cameron          The Museum: a Temple or the Forum  
Georges-Henri Rivière      Postface

---

#### ERRATUM

*A propos du colloque « Musée et environnement »,  
Bordeaux, Istres, Lourmarin, Paris,  
25-30 septembre 1973.*

*Museum*, dans son numéro 1/2 de 1973,  
vol. XXV, p. 119-120, a publié des extraits  
des conclusions à ce colloque. Il convient  
de lire, en sous-titre, au lieu de « organisé  
par l'Icom » : « organisé par le Ministère de  
l'environnement (France), le Comité  
français de l'Icom et l'Icom ».